

QUARTIÈRES

BAYONNE

2^e SEMESTRE 2003

n°162

Bulletin semestriel édité par la Société des Amis du Musée Basque

Edition et Abonnements : Société des Amis du Musée Basque - Château-Neuf - 64100 Bayonne -
Tél : 05 59 25 45 84 - e-mail : samb.baiona@wanadoo.fr - N° 162 - ISSN : 1148-8395 - Directeur de la publi-
cation : Michel DUVERT - Comité de rédaction : Jacques BLOT, Angelo BROCIERO, Mano CURUTCHARRY,
Denis DEDIEU, Frédéric DUHART, Michel DUVERT, Isaure GRATACOS, Jean HARITSCHELHAR, Albert IRON,
Claude LABAT, Jean-Claude LARRONDE, Claudine LERALU, Anne OUKHEMANOU, Olivier RIBETON,
Etienne ROUSSEAU-PLOTTO - Conseil maquette : Martine DUJOLS - Composition et Impression :
Imprimerie du Labourd - Dépôt légal : 2° semestre 2003.

Rédaction : Les recommandations aux auteurs sont envoyées à la demande.

Les articles publiés dans le Bulletin restent l'œuvre exclusive et personnelle de leurs signataires. Le Comité de rédaction n'est pas nécessairement solidaire des théories ou opinions qu'ils expriment. Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement sur quelque support que ce soit le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur (loi du 11 mai 1957, art. 40-41 ; Code pénal, art. 425).



944.79

BUL

Don du Musée à
La Rédaction oct. 2010

SOMMAIRE

- 3 L'ITINÉRAIRE D'ANTONIN :
ÉTUDE SUR LA LOCALISATION DES STATIONS
DE SUMMUS PYRENAEUS, IMUS PYRENAEUS
ET CARASA
- Louis de Buffières -

- 29 GUILLAUME ET CAROLINE DE HUMBOLDT PAR
ALEXANDRE MILLIN DUPERREUX
- Olivier Ribeton -

- 86 RECTIFICATIF - A PROPOS D'UNE ŒUVRE DONNÉE
AU MUSÉE BASQUE
- Olivier Ribeton -

- 87 COMPTE RENDU DE LECTURE
- Jean-Claude Larronde -

- 91 COMPTE RENDU DE LECTURES
- Frédéric Duhart -

- 97 *IN MEMORIAM* JEAN ETCHEVERRY-AINCHART
- Jean-Claude Larronde -





L'ITINÉRAIRE D'ANTONIN : ÉTUDE SUR LA LOCALISATION DES STATIONS DE SUMMUS PYRENAEUS, IMUS PYRENAEUS ET CARASA

LOUIS DE BUFFIÈRES

Ad augusta per angusta.

Hernani (Victor Hugo)

Résumé :

La voie romaine relie Hispanie et Aquitaine ; pour sa traversée des Pyrénées navarraises, l'*Itinéraire d'Antonin* cite quatre stations routières entre Pampelune et Dax et les distances les séparant ; l'analyse de ces distances avec l'apport des données issues de la recherche archéologique permet de proposer leur possible identification avec des sites remarquables.

Laburpena :

Astorga-Burdeos erromatar bideak Hispania eta Akitania lotzen ditu ; Nafarroako Pirinioetako bere zeharkaldirako Antoninoren ibilbideak errepideko lau geltoki aipatzen ditu Iruña eta Dax artean eta beraien arteko distantziak ; distantzia hauen azterketak ikerketa arkeologikoek jasotako datuekin erkatuz, markatutako lekuekin izan dezakeen bateratasuna proposatzea onartzen du.

Resumen :

La via romana Astorga-Burdeos une Hispania y Aquitania ; para su travesía por los Pirineos navarros, el *Itinerario de Antonino* cita cuatro estaciones de carretera entre Pamplona y Dax y las distancias que las separan ; el análisis de estas distancias respecto a los datos obtenidos en la investigación arqueológica permite proponer su posible concordancia con unos sitios notables.

PALABRAS CLAVE

Via romana,
Itinerario de Antonino,
Astorga-Burdeos,
Summus Pyrenaeus,
Imus Pyrenaeus,
Carasa.

MOTS CLÉS

Voie romaine,
Itinéraire d'Antonin,
Astorga-Bordeaux,
Summus Pyrenaeus,
Imus Pyrenaeus,
Carasa.

Hitz-gakoak

Erromatar bidea,
Antoninoren ibilbidea,
Astorga-Burdeos,
Summus Pyrenaeus,
Imus Pyrenaeus,
Carasa.

Nombreux sont au Pays basque, les ponts dits "romains", mais combien ont-ils une origine réellement antique ? Les voies "romaines" n'échappent pas à la même interrogation.

Essayons de retrouver par monts et par vaux les traces des rares voies mentionnées dans les textes anciens.

Les romains, qu'ils soient militaires, fonctionnaires ou commerçants disposaient pour voyager d'un grand choix de guides et de cartes routières ; seuls nous sont parvenus quelques rares documents incomplets ou fragmentaires ; ce sont l'*Itinéraire d'Antonin* ¹, simple livret indicateur de stations routières et de distances, sans représentation graphique des voies, datant de la fin du III^e siècle ², la *Table dite de Peutinger* ³, carte médiévale dérivant d'un original romain de la fin du III^e siècle, avec ajouts postérieurs, et la *Cosmographie* ⁴ de l'Anonyme de Ravenne, compilation réalisée au VII^e siècle d'après des sources plus anciennes.

Nous nous proposons d'étudier la localisation de trois stations citées dans l'*Itinéraire d'Antonin* et situées de part et d'autre des Pyrénées navarraises sur la voie romaine ⁵ reliant Astorga ⁶, dans l'actuelle province de Léon, à Bordeaux en Aquitaine ; cette voie y est référencée comme étant l' *Iter XXXIV*, dénommé "*De Hispania in Aquitaniam ab Asturica Burdigalam*" ; du sud au nord, entre *Pompaelo* / Pamplona et *Aquae Tarbellicae* / Dax, sont nommées successivement : *Iturissa*, ***Summus Pyrenaeus***, ***Imus Pyrenaeus et Carasa***.

L'ITINÉRAIRE D'ANTONIN

L'*Itinéraire d'Antonin* nous est parvenu par la succession d'une vingtaine de recopies médiévales ; il énumère sur des trajets clairement désignés (par exemple : *Iter a Caesaraugusta Beneharno* / route de Saragosse à Lescar) des stations se succédant (... *Aspaluca*, *Illurone* / Oloron, *Beneharnum* / Lescar.) et les distances respectives les séparant ; ces distances y sont portées en milliers de pas (*milia passuum*, transcrit en abrégé par *m. p.*) ou milles, soit 1.481,50 m, référence communément admise.

Les stations se situent sur le parcours même des voies ; non seulement elles peuvent être des villes, tels les chefs-lieux de cité, ou des bourgades, mais elles peuvent aussi correspondre à des *mansiones*, ensembles de bâtiments destinés à l'approvisionnement, à l'entretien des véhicules et au repos, établis tous les 25 à 30 km, à des *mutationes*, simples relais de poste ; à de grandes auberges à l'usage des voyageurs de marque (*praetoria*) ou de simples cabarets de campagne (*taber-*

nae) ; ce peuvent être aussi des lieux-dits non habités qui, par leur situation géographique remarquable, leur caractère singulier ou leur fonction, permettent au voyageur de localiser clairement dans le paysage la station citée ⁷.

En partant de *Pompaelo* / Pamplona en direction des Pyrénées et des ports de Cize, l'*Itinéraire* mentionne la station routière d'*Iturissa* à XXII milles, puis *Summus Pyrenaeus* à XVIII milles, ensuite *Imus Pyrenaeus* à V milles, puis *Carasa* à XII milles, enfin *Aquae Tarbellicae* / Dax à XXXIX milles.

Cette étude se base principalement sur des critères de distance ; plusieurs remarques préalables sont nécessaires :

-Les recopies successives du document originel ont engendré des erreurs ; la plus grande majorité concerne la confusion X-V (et V-X), par mauvaise lecture des jambages, et confusion V-II (et II-V), par séparation des barres obliques (ou par coalescence des barres verticales) ; nombreuses sont les erreurs par ajout ou omission de V et X ; en moindre fréquence, existent aussi la suppression ou l'ajout de barres terminales (unités) ; ces confusions éventuelles sont à prendre en considération quand existe un défaut de concordance entre distance mentionnée et distance effectivement évaluée sur l'itinéraire probable ⁸.

-Louis Colas ⁹, pour corriger des discordances trop importantes, a émis l'hypothèse de l'existence d'un mille aquitain au nord des Pyrénées ; l'argument de ce changement d'étalon, en cours de route, au franchissement de la limite des deux provinces ¹⁰, semble ici pure hypothèse ; nous n'y souscrivons pas.

-Les distances citées sont vraisemblablement arrondies au mille le plus proche ¹¹ ; par exemple, la distance mentionnée dans l'*Itinéraire* entre *Summus Pyrenaeus* et *Imus Pyrenaeus* est de V milles, soit 7.407 m, la marge d'incertitude étant invariablement de $\pm 1/2$ mille, soit ± 741 m, les V milles mentionnés s'inscrivent dans l'intervalle compris entre 6.667 m et 8.148 m ; cette marge d'incertitude permet de définir pour cette étude une *aire de localisation possible* (ALP) des stations ¹².

Au long de cet article, le lecteur se reportera à la carte d'ensemble et aux cartes détaillées 1 et 2.

DE POMPAELO À ITURISSA

La localisation très probable d'*Iturissa* sur le territoire d'Espinal / Aurizberri, 1200 m à l'ouest-sud-ouest du bourg de Burguete / Auritz est le fruit des recherches, fouilles et publications conduites par Maria Jesús Peréz Agorreta et

Mercedes Unzu Urmeneta ¹³.

Entre Pamplona et *Iturissa*, la distance mentionnée est de XXII milles, soit 32.593 m ; la prise en compte de l'arrondi conduira à l'estimer théoriquement entre 31.852 m et 33.334 m ; en tenant compte des incertitudes d'un tracé encore imprécis de la voie romaine depuis Pamplona par la vallée de l'Arga, puis le port d'Erro, son passage sur les communes de Linzoain / Lintzoain, Viscarret / Bizkarreta - Gerendiain, Mezquiriz / Mezkiritz et Espinal / Aurizberri, la distance de XXII milles s'accorde bien avec la localisation du site reconnu et exploré par M. J. Peréx et M. Unzu, au lieu dit *Ateabalsa*.

D'ITURISSA À SUMMUS PYRENAEUS

La localisation de *Summus Pyrenaeus* mobilise depuis longtemps la perspicacité des chercheurs ; les propositions faites ¹⁴ s'échelonnent de Burguete à Roncesvalles, du port d'Ibañeta à celui de Lepoeder, de Bentarte à Château-Pignon, en passant par le sommet d'Urkulu ; elles s'étaient sur des considérations topographiques et sémantiques (Lepoeder), stratégiques (Château-Pignon), des similitudes avec d'autres franchissements de chaînes montagneuses (Urkulu), des arguments archéologiques (Ibañeta, Urkulu) ; dans cette documentation pléthorique, les analyses et les observations en rapport avec les distances notées dans *l'Itinéraire d'Antonin* sont succinctes, absentes, voire éludées.

Entre *Pompaelo* / Pamplona et *Aquae Tarbellicae* / Dax, pôles urbains connus et reconnus, *Iturissa* sera considérée comme étant la seule station à la localisation assurée ; cette proposition sera à l'origine de notre réflexion sur les distances.

1. Distances, et emplacement possible de *Summus Pyrenaeus*

Dans *l'Itinéraire d'Antonin*, XVIII milles séparent *Iturissa* de *Summus Pyrenaeus*, soit 26.667 m ; la prise en compte de l'arrondi au mille le plus proche conduira à l'estimer entre 25.926 m et 27.408 m.

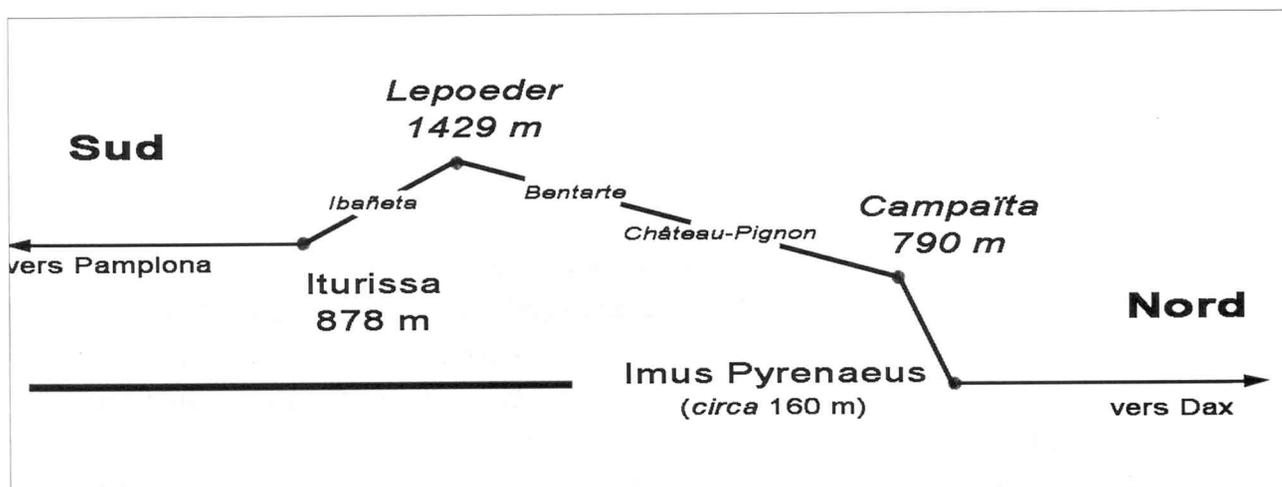
En partant du site d'*Iturissa*, la voie romaine prend, selon nous, la direction de Roncesvalles / Orreaga, puis du port d'Ibañeta, culmine au col de Lepoeder à 1429 m d'altitude ¹⁵, contourne l'Astobizkar par le sud, continue sur le flanc septentrional du Xangoa, passe la brèche de Leizar Ateka ¹⁶, puis, sur la longue crête orientée sud-nord, amorce une descente en pente douce ; elle passe au pied de Château-Pignon et des pics d'Itchachéguy et d'Orisson pour arriver à l'extrémité de ce chaînon, en léger contrebas d'Arteketa (831 m), puis de l'ensellement de Campaïta (790 m), enfin du lieu dit Bidecurutcheta (780 m) ¹⁷ ; à la hauteur de ce point, nous avons parcouru depuis *Iturissa* environ 21.700 m ¹⁸ ; en théorie, il

nous resterait donc à parcourir au moins 4.200 m ¹⁹ avant d'atteindre le *Summus Pyrenaeus* de l'*Itinéraire*.

De Campaïta-Bidecurutcheta, *atalaya* ²⁰ dominant le bassin de Çarazi ²¹, l'incertitude est grande pour déterminer la direction prise par la voie antique ; d'après Jean-Luc Tobie ²², elle rejoindrait Saint-Michel par le quartier Hontto et le contrebas d'Erreculus (*carte détaillée 1, tracé E*) ; nous y avons ajouté le tracé direct Campaïta-Behisaro-Saint-Michel (*carte détaillée 1, tracé B*), et pris en compte celui passant par Saint-Jean-Pied-de-Port, et plus précisément par **Ugange** ²³ (*carte détaillée 1, tracé U*) ; en fait, peu importent ces variantes, car elles conduisent à la même impasse ; en effet, depuis Campaïta, un arc de cercle ²⁴ représentant les 4.200 m nous séparant de l'emplacement théorique de *Summus Pyrenaeus* met en évidence une localisation invraisemblable de ce site d'altitude (*summus* = le plus haut, le sommet) cinq cent cinquante mètres en contrebas, tout au pied du promontoire de Bidecurutcheta.

L'*Itinéraire* place *Summus Pyrenaeus* à 26.667 m (XVIII milles) d'*Iturissa* ; dans cet intervalle, Campaïta-Bidecurutcheta devient alors, parmi une succession d'emplacements envisageables sur ce parcours, la dernière possibilité de site en altitude, à 21.700 m d'*Iturissa* : près de 5.000 mètres, soit 3 milles 1/3 sont alors en excès pour correspondre à la distance de XVIII milles.

L'ampleur du panorama sur le versant septentrional depuis Bidecurutcheta est parfaitement comparable à celui embrassé depuis Lepoeder sur le versant navarrais au sud ; en fait, l'un est le pendant de l'autre comme vigie à chaque extrémité de la traversée des Pyrénées navarraises par cette longue crête sud-nord ; le schéma ci-dessous illustre cette notion.



I.1 Quels éléments peuvent-ils qualifier de *Summus* le site de Campaïta-Bidecurutcheta, alors qu'il n'est pas le plus haut ?

Dans l'absolu, le passage culminant de la voie romaine se situe au col de Lepoeder à 1429 m, à V-VI milles d'*Iturissa* ; ce critère d'altitude est primordial, sinon le seul, dans la réflexion logique des auteurs qui y ont placé *Summus Pyrenaeus* ; comme l'altitude du site de Campaïta n'est que de 790 m, la discussion semble close.

Le schéma topographique du franchissement des Pyrénées navarraises met en valeur les couples *Iturissa-Lepoeder* et *Campaïta-Imus Pyrenaeus* encadrant une crête, que nous appelons *Pyrenei jugum* ²⁵, à la pente modérée (4,6 %) et globalement uniforme ; versant navarrais, la pente d'accès à cette crête est de 7% sur 8550 m, pour un dénivelé de 550 m, versant aquitain elle est de 8,8% sur 7350 m, pour un dénivelé de 630 m (Saint-Jean-Pied-de-Port) (*Ugange*) ²⁶.

Si l'on considère les dénivelés (altitudes relatives) des deux accès au *Pyrenei jugum*, ils sont comparables ; seuls diffèrent les altitudes du départ respectif à chaque piémont ²⁷ ; en ce sens, Lepoeder et Campaïta peuvent, chacun pour ce qui le concerne, prétendre à un qualificatif de *Summus*.

I.2 Quel site remarquable à moins de XVIII milles d'*Iturissa*, présentant un caractère s'accordant avec l'adjectif *summus*, à courte distance (V milles) d'*Imus Pyrenaeus*, présente-t-il un contexte archéologique antique ?

À ce jour, le seul attesté est l'ensemble représenté par Arteketa-Campaïta-Bidecurutcheta, extrémité septentrionale de cette crête pyrénéenne.

L'interprétation des données archéologiques collectées lors de sondages et fouilles menées par Francis Gaudeul et Jean-Luc Tobie ²⁸ conclut à l'existence en ce lieu d'un probable sanctuaire païen ; les monnaies d'offrande récoltées démontrent une continuité de culte du I^{er} au V^e siècle ; la chronologie du site évoque la possibilité d'une structure indigène pré-romaine, lui succèdera un espace cultuel (indigène et/ou romain) ; le toponyme Bidecurutcheta ²⁹ en présumerait la christianisation ultérieure selon un schéma connu.

2. Discussion

Deux hypothèses peuvent alors être émises :

-*Summus Pyrenaeus* à Lepoeder : adéquation sémantique, mais discordance indiscutable des distances, puisque *Summus Pyrenaeus* se situerait alors à moins de VI milles d'*Iturissa*, sans commune mesure avec les XVIII milles mentionnés dans l'Itinéraire.

-*Summus Pyrenaeus* à Campaïta-Bidecurutcheta : adéquation sémantique dou-

teuse, mais explicable, et discordance des distances, sauf à envisager une erreur de transcription ; pour convenir, la distance entre *Iturissa* et *Summus Pyrenaeus* devrait alors être notée XV au lieu de XVIII, correspondant alors à un ajout de trois unités au cours des transcriptions.

Une autre erreur est possible, celle d'une inversion des nombres, mettant *Summus Pyrenaeus* à V milles d'*Iturissa* et *Imus Pyrenaeus* à XVIII milles de *Summus Pyrenaeus*.

La distance effective séparant *Iturissa* du col de Lepoeder est de V à VI milles selon les trajets :

-Par le chemin direct de l'Alto Don Simón ³⁰ (*carte détaillée 2, tracé D*), actuellement utilisé par la majorité des pèlerins de Compostelle, la distance entre *Iturissa* et Lepoeder est de 7150 m ; cette distance s'insère dans la couronne (ALP) des V milles, mais emprunte un tracé où sont absents, à notre sens, les caractères d'une voie romaine ³¹ ; en bref, distance concordante mais typologie non romaine.

-Par le chemin d'Ibañeta (*carte détaillée 2, tracé I*), la distance entre *Iturissa* et Lepoeder est de 8550 m ³², soit près de VI milles ; la voie historique cheminant en direction du *Beau Col* ³³ par les flancs de l'Āstobizkar présente en plusieurs segments les caractères typologiques d'une chaussée romaine ; sur une distance si courte, la compétence des arpenteurs romains suppose une marge d'erreur très faible ; l'erreur de 15% (trois-quart de mille), ici constatée, est peu imaginable de leur part ; en bref, typologie romaine mais distance non concordante.

L'analyse de ces deux options de tracé montre l'improbabilité, sinon l'impossibilité d'une inversion de nombres dans *l'Itinéraire d'Antonin* et par là même la localisation de *Summus Pyrenaeus* au col de Lepoeder ³⁴ ; ne subsiste alors que l'hypothèse de sa coïncidence avec Campaïta ; c'est celle que nous retenons.

DE SUMMUS PYRENAEUS À IMUS PYRENAEUS

1. Distances, et emplacements possibles d'Imus Pyrenaeus

Proposer la localisation de *Summus Pyrenaeus* à Campaïta-Bidecurutcheta, à XV milles d'*Iturissa*, revient à envisager l'emplacement d'*Imus Pyrenaeus*, V milles en contrebas, à XX milles d'*Iturissa*, soit 29.630 m (± 741 m).

Trois trajets sur les huit possibles ³⁵ répondent à ce critère :

-Iturissa • Ibañeta • Lepoeder • Campaïta • Saint-Jean-Pied-de-Port (Ugange)
29050 m (± 400 m).

-Iturissa • Ibañeta • Lepoeder • Campaïta • Behisaro • St-Michel • St-Jean-le-Vieux
28750 m (\pm 400 m).

-Iturissa • Ibañeta • Lepoeder • Campaïta • Erreculus • St-Michel • St-Jean-le-Vieux
29800 m (\pm 400 m).

Ces résultats, basés sur une analyse arithmétique intégrant l'hypothèse d'une erreur de transcription dans l'itinéraire, conduisent à proposer, avec des raisonnements différents, les mêmes conclusions adoptées par la majorité des auteurs, à savoir Saint-Jean-Pied-de-Port et Saint-Jean-le-Vieux comme emplacements possibles ou probables d'*Imus Pyrenaeus* ³⁶.

2. Itinéraires possibles entre Campaïta-Bidecurutcheta et Imus Pyrenaeus

L'étude des distances et celle de la typologie viaire entre Campaïta-Bidecurutcheta et Saint-Jean-le-Vieux, par deux itinéraires possibles, puis entre Campaïta-Bidecurutcheta et Saint-Jean-Pied-de-Port permettent d'opter en faveur d'un itinéraire plausible.

2.1 Vers Saint-Jean-le-Vieux : deux itinéraires possibles

- Itinéraire direct par Behisaro (*carte détaillée 1, tracé B*)

Sans entrer dans le détail du tracé, ce chemin vraisemblablement utilisé par les pèlerins venant de Saint-Jean-le-Vieux gagne au plus droit le promontoire de Campaïta et le raccorde à Saint-Michel (en basque, *Eiheralarre*) par le flanc nord-ouest de Behisaro (566 m) et les abords de la ferme Lakokoborda ; de Saint-Michel à Saint-Jean-le-Vieux, le tracé supposé est direct ; la distance mesurée de V milles à partir de Bidecurutcheta conduit à situer le centre de l'*aire de localisation possible (ALP)* d'*Imus Pyrenaeus* vers l'église paroissiale de *Donazaharre* ³⁷ dédiée à St Pierre ; cette aire englobe le "camp romain" de *Burgocharre* ³⁸ à Saint-Jean-le-Vieux.

La distance coïncide rigoureusement ; en revanche, l'état actuel des prospections sur le terrain ne permet pas de reconnaître de vestiges caractéristiques d'une voie romaine ; ce doute est conforté par la déclivité importante du segment d'accès final à Campaïta.

- Itinéraire par Hontto, Gorria (ou Erreculus) et le cimetière (Saint-Vincent) de Saint-Michel (*carte détaillée 1, tracé E*)

Les V milles mesurés en empruntant ce trajet évoqué par certains auteurs, et vraisemblablement utilisé aussi par les pèlerins du Moyen-Âge, aboutissent au pied de la redoute de Belle-Esponda, 650 m au sud-ouest du "camp romain", l'*ALP*

(aire de localisation possible) englobant tout juste l'établissement de *Burgocharre* ; si la concordance des distances est encore possible, là aussi, hormis entre Bidecurutcheta et Hontto (segment commun avec le tracé U décrit ci-dessous), notons l'absence de structures routières de typologie romaine.

2.2 Vers Saint-Jean-Pied-de-Port

Comme Louis Colas, nous envisageons aussi le passage de la voie romaine par Saint-Jean-Pied-de-Port ³⁹ (carte détaillée 1, tracé U) ; la qualification récente, par Jean-Luc Tobie, de Saint-Jean-le-Vieux comme l'*Imus Pyrenaeus* antique ⁴⁰ a entraîné l'abandon de l'hypothèse de Colas.

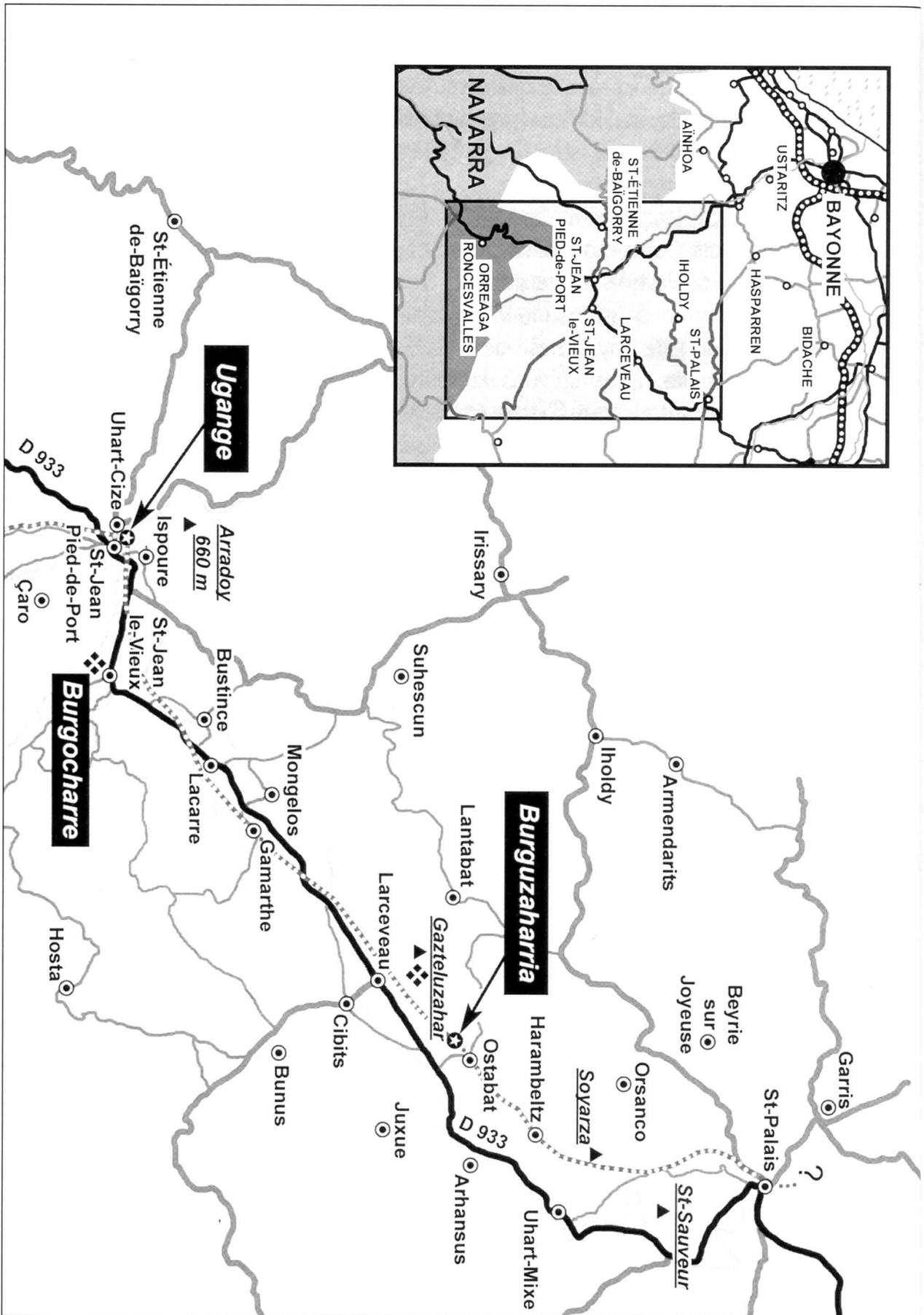
Si, de Campaïta, nous suivons la route, qui en grande partie sert de limite intercommunale entre Saint-Michel et Uhart-Cize, puis entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Uhart-Cize, V milles nous conduisent très précisément au point de franchissement de la Nive de Béhérobie ; aux abords immédiats se trouvait Sainte-Eulalie d'Ugange ⁴¹, sans doute première église avant la création de Saint-Jean-Pied-de-Port ; son existence attestée avant le XII^e siècle et son patronage par la martyre de Mérida signent un jalon routier précoce ; cette voie continuait vraisemblablement vers Saint-Jean-le-Vieux par les abords de la ferme Peyrountenia ⁴² et l'église de la Magdeleine, puis Ostabat et son carrefour de chemins.

En général, l'alignement des limites intercommunales sur des voies de communications signe l'ancienneté (avant le XII^e siècle) de ces chemins ; l'établissement des circonscriptions paroissiales à partir du Haut Moyen Âge allait de pair avec la mise en place d'une nouvelle distribution de l'espace ; cette distribution, en complément de limites orographiques (cours d'eau, crêtes), intégrait aussi celles héritées du passé historique (limites de domaines, franchissements de rivières, chemins) ; par la suite, les raisons politiques, l'évolution démographique ont entraîné la création de nouvelles paroisses, démembrées des paroisses antérieures, contribuant ainsi à brouiller peu à peu la lisibilité de ces marques.

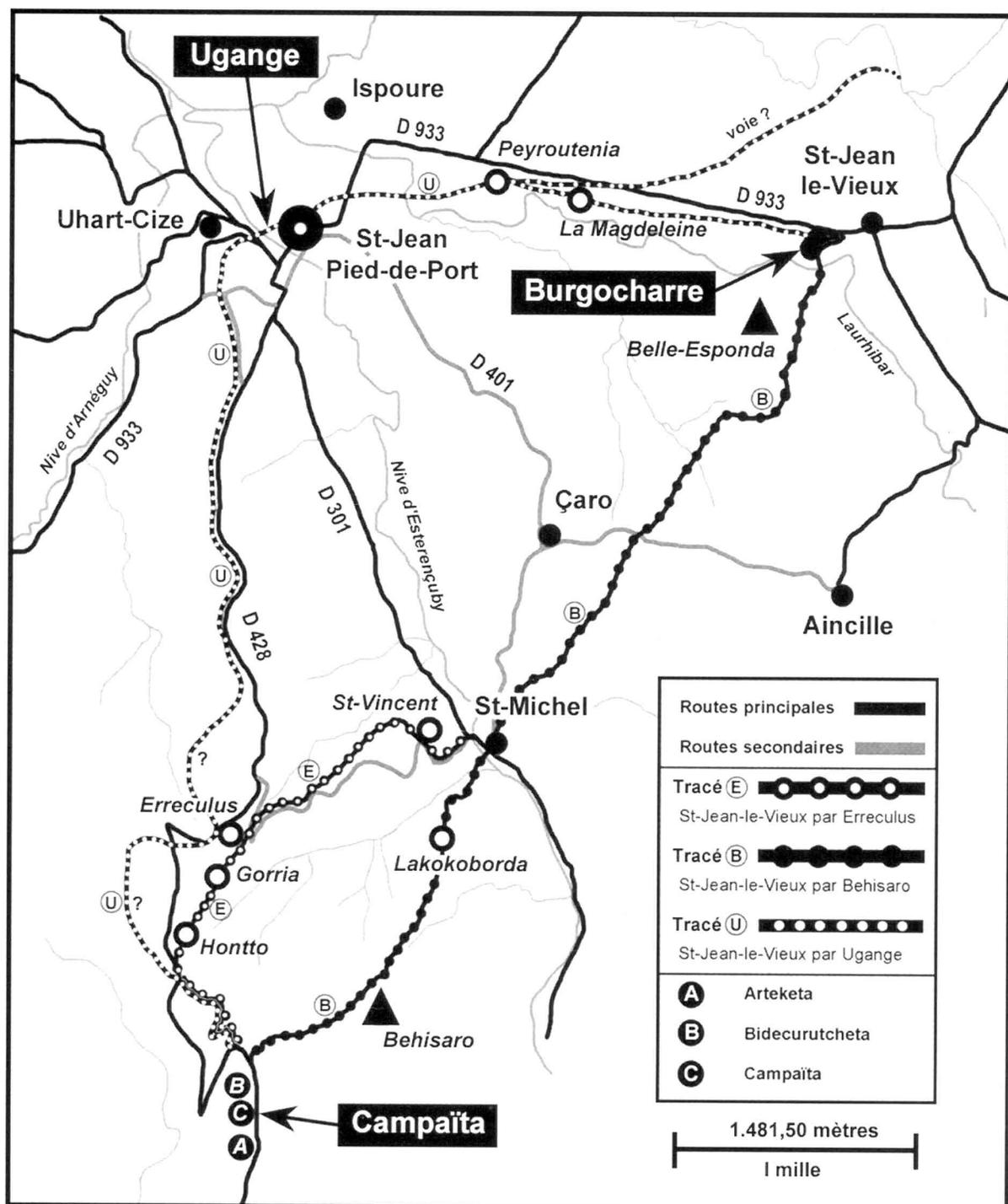
3. Relations toponymiques et topographiques entre *Summus* et *Imus Pyrenaeus*

En quoi la possibilité de situer *Imus Pyrenaeus* à Ugange et l'existence d'un établissement romain à Saint-Jean-le-Vieux ne sont-elles pas contradictoires ?

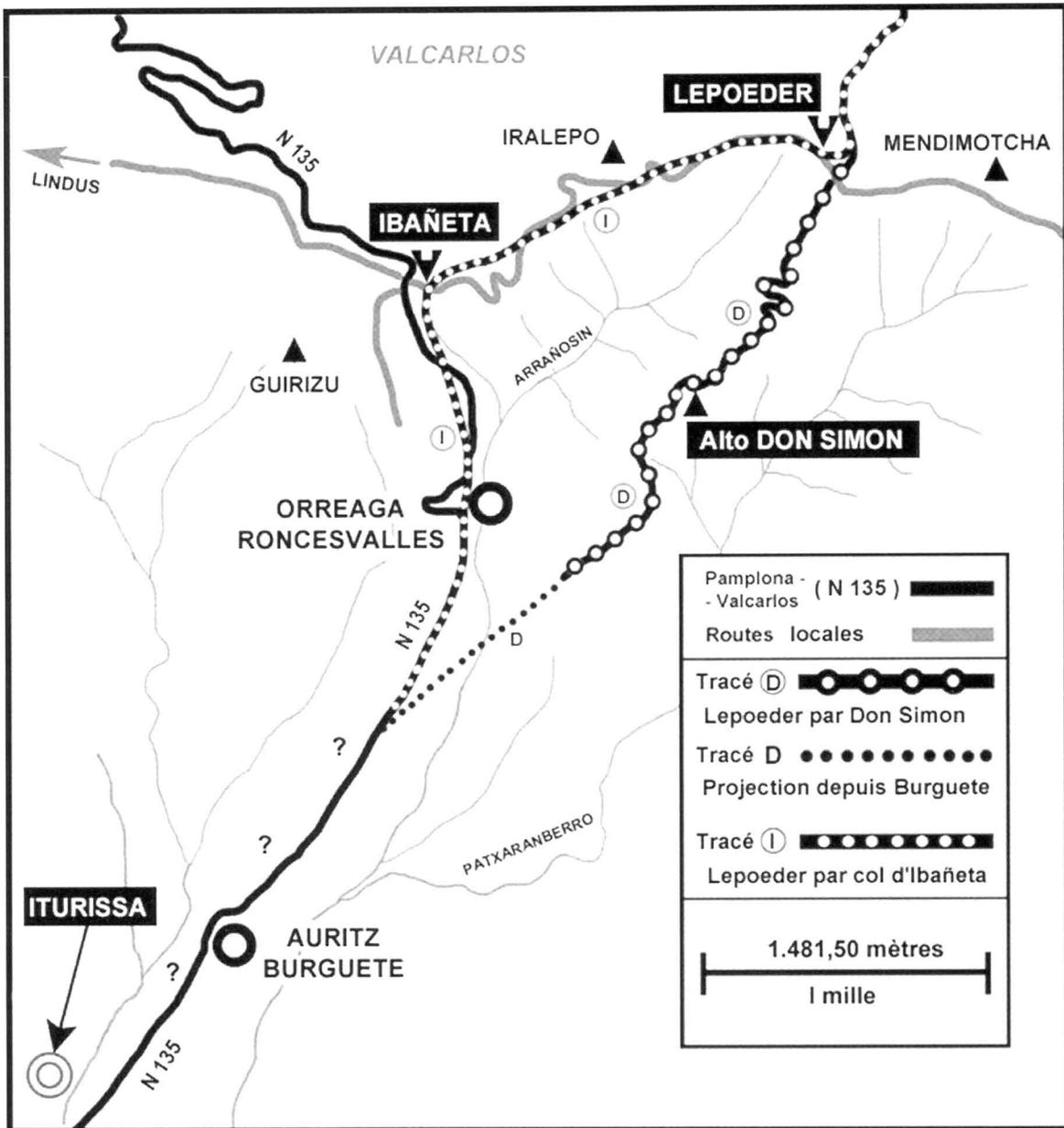
La conquête romaine n'a pas entraîné de bouleversements dans la toponymie des territoires sous leur domination ; les lieux habités, les centres urbains indigènes gardent leur nom d'origine celtique ou gaulois (*Deobriga*, *Salomagus*, *Lugdunum*), vascon (*Iturissa*), ou sont formés sur le nom du peuple local (*Divona Cadurcorum*) ; dans certains cas, leur élévation au rang de colonie ou de cité se



Carte d'ensemble - Nord



Carte détaillée 1



15

Carte détaillée 2

traduit par l'adjonction de qualificatifs spécifiques (*Celsa* devient *Colonia Victrix Iulia Celsa*, *Bolscan* devient *Urbs Victrix Osca*) ; il y a tout lieu de penser que la majorité des toponymes non latins de l'*Itinéraire* correspond à l'appellation originelle de ces lieux, avant ou pendant la conquête.

Que représentent les stations routières aux toponymes purement latins ? nous trouvons des limites de cités (*Fines*), des cantonnements et postes militaires (*Ad Leg VII Geminam, Stabulum Novum, Oppidum Novum*), des tours (*Ad Turres*), des bornes milliaires (*Ad Sextum, Ad Septimum Decimum*), des établissements ruraux (*Tres Villae*), des ponts et lieux de franchissement (*Ad Pontem, Trajectus*), des lieux de culte (*Ad Iovem, Ad Aras*), des sources chaudes (*Aquae Calidae*), des repères de distance (*Mediolanum*), des points remarquables (*Tres Arbores, Ad Caedros, Niger Mons, Summus Pyrenaeus*).

D'une manière générale, en présence d'une structure indigène, les Romains gardent ou s'inspirent de l'appellation existante ; sur leurs voies, en l'absence de station indigène à l'endroit choisi pour permettre au voyageur de se situer ou de faire étape, la station prend un nom latin évoquant son caractère remarquable ou rappelant sa fonction.

Imus signifie "le plus bas" ; le thème, largement débattu, a servi d'argument essentiel aux tenants de l'identification avec Saint-Jean-Pied-de-Port, puis plus tard, avec Saint-Jean-le-Vieux ; la découverte et l'étude des vestiges de l'établissement romain de *Burgocharre* par Jean-Luc Tobie semblait confirmer cette dernière proposition.

L'énumération successive dans l'*Itinéraire* de *Summus Pyrenaeus* et d'*Imus Pyrenaeus*, conforte leur caractère géodésique singulier et lié ; la courte distance les séparant ne se retrouve que pour le couple *Forum Ligneum / Summus Pyrenaeus* ⁴³ de la voie *Beneharnum-Caesaraugusta* (le Somport de la voie Lescar-Saragosse) où nous avons là aussi un cas de parcours montagneux très abrupt ; l'existence de deux passages pyrénéens homonymes ⁴⁴ à pente comparable, couplés avec leur base d'ascension respective à courte distance est étonnante.

Pour le passage navarrais, le point bas se situe au franchissement d'une rivière et au départ de la seule ligne de crête aisément praticable ; en outre, notons que le terme *Imus* signifie aussi "extrémité" : or **Ugange** est, à la lettre, le point le plus bas et l'extrémité absolue du franchissement pyrénéen.

L'*Itinéraire d'Antonin*, qu'il faut prendre et comprendre comme un simple guide indicateur de stations et non une liste exhaustive de villes et de bourgs, énumère des étapes et les distances les séparant ; à l'évidence, il ne cite vraisemblablement

pas toutes les stations routières échelonnées au long des parcours ; par exemple, dans notre région, la distance entre *Carasa* et *Aquae Tarbellicae* est de XXXIX milles (soit près de 60 kilomètres) ; sur ce long segment traversant un secteur au relief vallonné et déjà sensiblement romanisé, on peut estimer l'existence d'un ou plusieurs établissements intermédiaires non référencés, à la situation ⁴⁵ et au nom inconnus.

Ainsi donc, au moment de la pacification, puis de l'établissement de cette liaison entre Tarraconaise et Aquitaine, les concepteurs de cet itinéraire ont établi, sans doute simultanément, deux nouvelles stations, *Summus Pyrenaeus* et *Imus Pyrenaeus* ; nous situons cette dernière à **Ugange**, lieu placé à l'origine de l'ascension et du franchissement des Pyrénées, de préférence à l'établissement de *Burgocharre* (Saint-Jean-le-Vieux) établi dans son orbite en un lieu certes moins symbolique, mais plus adapté au contrôle ⁴⁶, à la défense et à l'habitat.

D'IMUS PYRENAEUS À CARASA

Proposer l'identification d'*Imus Pyrenaeus* avec le site du franchissement de la Nive de Béhérobie à Ugange (Saint-Jean-Pied-de-Port), c'est aussi poser le problème de celle de *Carasa*.

La distance notée depuis *Imus Pyrenaeus* est de XII milles, soit 17.778 m ; la prise en compte de l'arrondi au mille le plus proche conduira à l'estimer entre 17.038 m et 18.519 m ; en suivant un tracé hypothétique sous-tendu par l'ancienne voie jacobite qui passe par les communes de Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Jean-le-Vieux, Bustince-Iriberry, Lacarre, Gamarthe, Larceveau-Arros-Cibits, et Ostabat, nœud routier de première importance depuis le XI^e-XII^e siècle, cette distance conduit à une *aire de localisation possible* englobant le lieu dit **Burguzaharia** ⁴⁷, sur la commune d'Ostabat-Asme.

Ce lieu ne se rattache pas historiquement au quartier Laxaque (ou Latsaga), 650 m au sud-ouest d'Ostabat, avec son château mentionné au XIII^e siècle, son cimetière, dont l'église paroissiale Saint-Jean a disparu ; il ne se rattache pas non plus au bourg d'Ostabat ⁴⁸, ceint au Moyen-Âge de murailles et situé sur une petite éminence distincte 400 m au nord-est ; l'*indépendance* topographique de *Burguzaharia* est confortée par sa situation sur le tracé fossile d'un très ancien cheminement apparaissant en filigrane d'observations cadastrales attentives.

Il est tentant de rattacher *Burguzaharia* au souvenir d'un établissement antérieur au Moyen Âge ; ce toponyme est précisément celui qui désigne le site du "camp romain" de Saint-Jean-le-Vieux, *Burgocharre* ; pouvons-nous y voir le signe

d'une antiquité comparable ?

En limite occidentale de la commune, une enceinte à parapets de terre considérée d'origine protohistorique, à la situation éminemment stratégique, couronne le sommet du Gazteluzahar (472 m) ; les sondages de Jean-Luc Tobie et de Francis Gaudeul ⁴⁹ ont permis la découverte de mobilier céramique et monétaire ; les monnaies semblent dater l'occupation du site du III^e au V^e siècle ; ce site d'altitude a pu constituer le lieu de repli des habitants de ce *Burguzaharia* et des environs, à compter des temps incertains (260-276) liés aux usurpations des empereurs gaulois et aux premières invasions barbares ; l'affaiblissement de la *Pax Romana* le long de cet axe stratégique, le passage de migrants barbares, entre autres vicissitudes, ont du entraîner la disparition de cette structure et la dispersion de sa population ; et ce, par intermittence, au profit d'un refuge défensif au sommet du Gazteluzahar ; camp par ailleurs en relation visuelle directe avec le site de Campaïta et la *clausura* ⁵⁰ d'Arteketa.

L'utilisation de certains segments subsistants de la chaussée romaine par les premiers pèlerins à la fin du X^e siècle permettra à ce qui pourrait être le site de l'antique *Carasa*, de retrouver, à proximité, une nouvelle importance sous la forme d'un bourg, aujourd'hui Ostabat, au carrefour de trois voies.

18

DE CARASA À AQUAE TARBELLICAE

La distance notée est de XXXIX milles, soit 57.778 m ; la prise en compte de l'arrondi au mille le plus proche conduira à l'estimer entre 57.037 m et 58.518 m.

Carresse, sept kilomètres à l'ouest de Salies-de-Béarn a été cité, entre autres par analogie phonétique ; à ce jour, à notre connaissance, il n'y existe pas de témoignages archéologiques (vestiges, trouvailles) ou de structures viaires antiques reconnues ; et surtout, les discordances de distances avec *Imus Pyrenaeus* et *Aquae Tarbellicae / Dax* ⁵¹ rendent improbable cette hypothèse.

Le village de Garris a souvent été proposé ⁵² pour y situer l'antique *Carasa* ; il n'existe pas dans la bibliographie (hormis Louis Colas) de références permettant d'apprécier son trajet d'accès en provenance du sud depuis Ostabat, puis son cheminement vers le nord pour rejoindre le passage du gave d'Oloron aux environs de *Barat-de-Vin* (commune de Sorde-l'Abbaye), puis celui du gave de Pau, 2200 m plus au nord ; en proposant Garris comme site possible de *Carasa*, VIII milles au nord d'Ostabat, les distances notées dans l'*Itinéraire* ne concordent pas avec les

distances mesurées ou calculées en direction de Dax et *d'Imus Pyrenaeus* ⁵³.

La recherche sur le terrain de segments caractérisés de la voie romaine Astorga-Bordeaux, l'*Iter XXXIV*, entre Dax et les gaves, puis dans la zone du piémont basco-béarnais, est encore bien limitée ; si la direction de la route est évidente, ses traces sont si peu assurées qu'elles ne permettent pas de proposer un tracé de référence ; apprécier la distance entre *Carasa* et *Aquae Tarbellicae* relève de l'approximation ; néanmoins, en traçant un axe logique entre Ostabat et Dax, via Saint-Palais et/ou Garris, nous pouvons estimer la distance minimale de son parcours ; dans ces conditions, la distance mesurée entre *Burguzaharia* / Ostabat et Dax est d'environ 56.800 m, à comparer à la distance de XXXIX milles, soit 57.778 mètres ⁵⁴ donnée par l'*Itinéraire*.

CONCLUSIONS

En conclusion de cette étude, il est possible d'émettre plusieurs propositions qui s'appuient sur des arguments et sur une hypothèse.

Les **arguments** concernent le tracé de la voie romaine depuis le *vicus* routier d'*Iturissa* ; le cheminement qui parcourt la crête du *Pyrenaei Jugum* ne suppose aucune alternative ; à notre sens, ceux concernant le piémont navarrais et la descente vers l'Aquitaine (Novempopulanie) sont globalement assurés.

- L'accès au versant méridional se fait depuis *Iturissa* par les abords de Roncesvalles et du port d'Ibañeta pour atteindre le col de Lepoeder.

- La descente vers le piémont basco-béarnais passe par Campaïta-Bidecurutcheta, Saint-Jean-Pied-de-Port, puis le territoire de Saint-Jean-le-Vieux.

L'**hypothèse** concerne une distance notée dans l'*Itinéraire d'Antonin*.

La distance mentionnée séparant *Iturissa* de *Summus Pyrenaeus* pourrait être fautive, soit XV milles au lieu des XVIII notés ; elle situerait alors *Summus Pyrenaeus* sur le promontoire de Campaïta-Bidecurutcheta.

Si cette hypothèse était confirmée, les **propositions** d'emplacement des stations citées dans l'*Itinéraire d'Antonin* entre *Pompaelo* / Pamplona et *Aquae Tarbellicae* / Dax pourraient alors être les suivantes :

- à XXII milles de *Pompaelo* / Pamplona, **Iturissa** sur le territoire d'Espina/Aurizberri, identifiée par Maria Jesús Peréx et Mercedes Unzu.

- à XV milles d'*Iturissa* (au lieu des XVIII notés), sur le promontoire de Campaïta-Bidecurutcheta (commune d'Uhart-Cize), **Summus Pyrenaeus**.

- à V milles en contrebas, **Imus Pyrenaeus** au franchissement de la Nive à Ugange (commune de Saint-Jean-Pied-de-Port) avec, II milles et demi plus loin, le camp de *Burgocharre* (commune de Saint-Jean-le-Vieux) et son habitat associé.

- à XII milles d'*Imus Pyrenaeus*, aux abords du lieu dit Burguzaharia (commune d'Ostabat-Asme-Chilo), le site de **Carasa**.

- à XXXIX milles de *Carasa*, en passant par les environs de Saint-Palais et de *Barat-de-Vin* (commune de Sorde-l'Abbaye), la cité d'*Aquae Tarbellicae / Dax*.

La réponse à cette élaboration intellectuelle est assurément archéologique ; et concerne au premier chef le site de *Burguzaharra*.

La restitution du tracé d'une voie romaine est la résultante de recherches interdisciplinaires et de leur confrontation avec les réalités du terrain ⁵⁵ ; la méthode s'appuie sur l'étude entre autres de la cartographie ancienne et actuelle, de la topographie et de la photographie aérienne, du parcellaire au moyen du cadastre le plus ancien, des limites intercommunales, de la toponymie et des traditions orales, des recherches archéologiques, des caractères distinctifs des travaux voyers selon les époques, de l'Histoire événementielle des voies de communication.

Cette étude interdisciplinaire peut mettre en évidence certains lieux singularisés par un faisceau d'indices suggestifs ; des constatations in situ peuvent alors révéler certains caractères assurés de structure routière antique ; la recherche et la découverte de vestiges voyers ou d'aménagements annexes entre ces jalons permet alors de proposer l'ébauche d'un tracé de voie ; l'absence de marques visibles sur le terrain peut signifier soit un effacement dû au temps, soit une erreur de jugement due à des indices trompeurs.

À titre d'exemple, de l'ancien prieuré d'Utxiat (commune de Larceveau), en direction d'Ostabat, dans un couloir n'excédant pas 800 m de large où devrait passer la voie romaine, coexistent et sont utilisés actuellement trois cheminements ; la voie romaine se confond-elle avec la route départementale 933, ou avec le "Bideçaharra / le vieux chemin" passant par Cibits, ou avec le chemin de Pagolla suivi par les pèlerins de Compostelle ?

La route départementale est rectiligne ; cette rectitude est une des caractéristiques de la typologie des voies romaines ; en fait, cette route date de la fin du XVIII^e siècle : l'indice typologique est trompeur.

Le toponyme Bideçaharra de la route passant par Cibits, évoque une création ancienne ; en fait, ce tracé est devenu "le vieux chemin" au moment où la route créée au XVIII^e siècle devenait le nouveau chemin : l'indice toponymique suggère l'ancienneté, pas l'antiquité.

Les pèlerins d'aujourd'hui suivent peut-être comme leurs prédécesseurs du Moyen-Âge le chemin de Pagolla ; deux virages prononcés ne peuvent pas le superposer à la chaussée romaine.

En réalité, aucun de ces trois chemins ne reprend le tracé antique ; l'étude attentive du cadastre napoléonien, révèle entre Utxiat et Ostabat, des singularités répétitives dans le découpage parcellaire ; sur place, un des sites présente les caractères de vestige de structure routière ; la suite de ces singularités jusqu'à Ostabat signe alors vraisemblablement la fossilisation du tracé antique aujourd'hui disparu.

Cette démarche, méthodique, dialectique et critique, élaborée et appliquée par Jean-Michel Desbordes en Limousin, nous permet de proposer un tracé globalement assuré de la voie romaine entre le col d'Erro (Navarra) et les environs de Saint-Palais (Pyrénées-Atlantiques) ⁵⁶ ■

Bibliographie

- ALTADILL, J.
1928 De re geographico-histórica. Vías y vestigios romanos en Navarra. Homenaje a D. Carmelo Echegaray, San Sebastián, pp. 465-556.
- ARIAS, G.
1987 *Algunas calzadas de Hispania a Aquitania. Repertorio de caminos de la Hispania romana*, La Línea, pp. 341-355.
- ARCE, J.
1990 El cursus publicus en la Hispania tardorromana en *La red viaria en la Hispania romana*, Zaragoza.
- BOST, Jean-Pierre
1992 Les routes de l'Aquitaine, dans *Les racines de l'Aquitaine*, Bordeaux.
- BOST, J.P. BOYRIE-FENIE, B.
Auguste, La Gaule et les routes de l'Aquitaine : la voie directe de Dax à Bordeaux, *Bulletin de la Société de Borda* n° 410, Dax, pp.13-20.
- BUFFIÈRES, Louis de
2002 Un segment inédit de la voie romaine d'Astorga à Bordeaux dans son franchissement des Pyrénées navarraises, dans *Bulletin du Musée Basque*, n° 159, 1^{er} semestre 2002, pp. 65-90.
- COLAS, Louis.
1941 La voie romaine de Bordeaux à Astorga dans sa traversée des Pyrénées, dans *Congrès archéologique de France*, 52^e session, Bordeaux et Bayonne (1939), Paris.
- CUNTZ, O.
1929 *Itineraria Romana I. Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense*, Leipzig.
- DESBORDES, Jean-Michel
1995 *Voies romaines en Limousin*, supplément 3 à la revue *Travaux d'Archéologie Limousine*, (rééd. 1997).
- DUBARAT, V.
1933 Le Somport de Cize, dans *Bulletin des Sciences, Lettres et Arts*, Pau, n° 56.
- DUHOURCAU, B.
1962 Les origines romaines de Saint-Jean-le-Vieux, *Çure Herria*, 34, pp. 353-362.
1966 La Tour de l'Urkulu, *Archéologia*, 12, pp: 61-63.
- DUPRE, N.
1983 La vallée de l'Ebre et les routes transpyrénéennes antiques. *Caesarodunum*, 18, pp. 383-411.
- EGINHARD.
1938 Vita Karoli (Vie de Charlemagne), éd. Louis HALPHEN, dans *Les Classiques de l'histoire de France au Moyen Âge*, parag. 9.
- ESTEBAN DELGADO, Milagros
1990 *El País Vasco Atlántico en época romana*, Universidad de Deusto, Cuadernos universitarios, Departamento de Historia, n°6, San Sebastian.

Bibliographie (suite)

- ETIENNE, R.
 1957 Les passages transpyrénéens dans l'Antiquité. Leur histoire jusqu'en 25 av. J. C., *Actes du 2^e Congrès international d'études pyrénéennes. Luchon-Pau (21-25 septembre 1954)*, Toulouse, pp. 91-108.
- ESTORNES LASA, Bernardo
 1978 *Historia general de Euskalerrria (221 a. de C. - 476 d. de C., época romana)*, Enciclopedia general ilustrada del País Vasco, éd. Auñamendi, San Sebastian.
- ETCHEVERS, Jean.
 1973 *La Route des crêtes de Saint-Jean-Pied-de-Port à Roncevaux*, Bayonne.
- GAUDEUL, Francis, TOBIE, Jean-Luc
 1988 Arteketa-Campaita. Un site de la fin de l'antiquité sur la voie des "ports de Cize", *Bulletin de la société des Sciences, Lettres et des Arts de Bayonne*, n^o 144, pp. 19-51.
- MEZQUIRIZ, Maria Angeles, TOBIE, Jean-Luc
 1992 La torre-trofeo de Urkulu, II Congreso general de Historia de Navarra, *Principe de Viana*, n^o LIII, Anejo 14, Pamplona, pp. 251-258.
- MIGUEL de HERMOSA, A. R.
 1992 De Pompaelo à Imus Pyrenaeus, II Congreso general de Historia de Navarra, *Principe de Viana*, n^o LIII, Anejo 14, Pamplona, pp. 259-265.
- ORPUSTAN, Jean-Baptiste
 1990 *Toponymie basque*, Bordeaux.
- PERÉX AGORRETA, María Jesús
 1985-1987 Notas sobre la calzada romana entre Pompaelo e Iturissa (Navarra), *XVIII Congreso nacional de Archeología*, Zaragoza, pp. 805-813.
- PERÉX AGORRETA, María Jesús, UNZU URMENETA, Mercedes
 1987a Notas sobre la posible localización de Iturissa (Espinal-Navarra). Primer Congreso general de Historia de Navarra, *Principe de Viana*, anejo 7, Pamplona, pp. 553-578.
 1987b Necrópolis romana de incineración (Espinal-Navarra), *Revista de Arqueología* 73, pp.58-59.
 1988a- Nuevo asentamiento de época romana en Navarra. Homenaje a E. Ripoll, *Tiempo y Forma. Serie II, 1*, pp. 323-331.
 1988b- Actividad arqueológica en Navarra. Resumen de las campañas 1986-1987, Emplazamiento de Iturissa, mansio en la via de Astorga a Burdeos. *Trabajos de Arqueología Navarra* 7, Pamplona, pp. 335-339.
 1990a Emplazamiento de Iturissa, mansio en la vía de Astorga a Burdeos, *Simposio La red viaria en la Hispania romana (Tarazona, 1987)*, Zaragoza, pp. 373-384.
 1991-1992 Actividad arqueológica en Navarra 1988-1989. Resumen de las campañas de 1989-1990 Una nueva necrópolis de incineración en el término de Espinal, *Trabajos de Arqueología Navarra* 10, Pamplona, pp. 446-449.
 1992 Nuevos hallazgos de época romana en Espinal (Navarra), II Congreso general de Historia de Navarra, *Principe de Viana*, anejo 14, Pamplona, pp: 267-273.

Bibliographie (suite)

- 1993-1994 Informe de los trabajos arqueológicos realizados en Espinal, *Trabajos de Arqueología Navarra 11*, Pamplona, pp. 308-309.
- 1997-1998 Necrópolis y poblado de época romana en Espinal (Navarra), *Trabajos de Arqueología Navarra 13*, Pamplona, pp. 75-155.
- PEREZ de LABORDA PEREZ de RADA, Alberto
1985 Una calzada romana a lo largo del Valle del Arga, *Trabajos de Arqueología Navarra 4*, Pamplona, pp. 145-158.
- RICHTER, H.
1945 La voie romaine de Bordeaux à Astorga dans la traversée de la Basse-Navarre. Hypothèse nouvelle (suite), dans *Bulletin des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, n° 50, pp. 26-39.
- SAYAS BENGOCHEA, Juan José, PERÉX AGORRETA, María Jesús
1987 La red viaria de época romana en Navarra. Primer congreso general de Historia de Navarra. 2. Comunicaciones, *Príncipe de Viana*, n° XLVIII, Anejo 7, Pamplona, pp. 581-608.
- SILLIÈRES, Pierre
1990 *Les voies de communication de l'Hispanie méridionale*, éd. de Boccard.
- TOBIE, Jean-Luc
1973 La "mansio" d'Imus Pyrenaeus (St. Jean le Vieux. Pyrénées-Atlantiques). Apport à l'étude des relations transpyrénéennes sous l'Empire romain, *La romanización del País Vasco, II Semana Internacional de Antropología Vasca*, vol. II, Bilbao, pp. 421-434.
1982 Le Pays basque Nord et la romanisation (I^{er} siècle av. J.-C.-III^e siècle ap. J.-C.), *Bulletin du Musée Basque*, 95, pp. 1-36.
1991 La présence romaine, dans *Le Pays de Cize*, Saint-Étienne-de-Baïgorry.
1993 La tour d'Urkulu ; bilan provisoire des campagnes archéologiques de 1989 et 1990, dans *Actes du XLIII^e congrès d'études régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest*, Bordeaux, pp. 17-31.
- URRUTIBEHETY, Clément
1976 La tour d'Urkulu, les ports de Cize, et Summus Pyrenaeus, dans *Bulletin des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, n° 133, pp. 53-107.

Notes

- 1 Otto CUNTZ, *Itineraria Romana*, vol. I. *Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense*, Leipzig, 1929.
- 2 L'état le plus récent date des années 360-365 (Jean-Pierre BOST, professeur d'Histoire ancienne à l'Université de Bordeaux III).
- 3 La *Table de Peutinger* est une représentation cartographique sans échelle du monde romain ; y manquent certains fragments importants, et ces lacunes concernent, entre autres, le Pays Basque actuel ; cette copie médiévale fut trouvée à la fin du XV^e siècle et donnée en 1508 à Conrad Peutinger, savant humaniste d'Augsbourg ; elle est conservée à la Bibliothèque de Vienne (Autriche).
- 4 *Itineraria Romana*, vol. II. *Ravennatis anonymi cosmographia et Guidonis geographica*, éd. J. Schnetz, Leipzig, 1940 ; Louis DILLEMANN, *La Cosmographie du Ravennate*, éd. Latomus, Bruxelles, 1997.
- 5 Nous entendons exclusivement par "voies romaines" (*viae publicae, viae militares*) les voies qui relient Rome et les capitales des provinces entre elles, et qui servent en priorité aux voitures du *cursus publicus* et au déplacement rapide des légions ; le *cursus publicus* est le service impérial de messagerie assuré par les *tabellarii* : les ordres de l'empereur sont au plus vite acheminés dans les provinces et, à leur retour, ces fonctionnaires renseignent le prince sur la situation régionale ; leur usage est uniquement réservé aux militaires, aux fonctionnaires et au fret public ; les échanges commerciaux privés et les déplacements non officiels ne les concernent pas.
- 6 L'antique *Āsturica Augusta*.
- 7 La grande diversité d'importance et de nature des stations explique qu'il est vain de prétendre faire correspondre chacune d'elles avec des localités ou des lieux dits existants ; on peut imaginer une transposition contemporaine où l'*Iter XXXIV* correspondrait à l'autoroute San Sebastian-Pau et pour laquelle l'*Itinéraire* ne citerait que : le passage de la frontière à Hendaye (*Fines*), l'hôtel XY à la bretelle de sortie vers Bayonne, l'église de Gouze, près d'Argagnon (*Ad Aras*), et une torchère du complexe pétrochimique de Lacq.
- 8 Pierre SILLIÈRES, *Les voies de communication de l'Hispanie méridionale*, éd. de Boccard, 1990, pp. 23-29 ; cf. Jacques DASSIÉ, La grande lieue gauloise, dans *Archéologie aérienne* (coordonnées URL du site Internet de l'auteur : www.archaero.com) ; Métrique des voies romaines, *idem*.
- 9 Louis COLAS, La voie romaine de Bordeaux à Astorga dans sa traversée des Pyrénées, dans *Congrès archéologique de France*, 52^e session, Bordeaux et Bayonne (1939), Paris, 1941, pp. 9-11.
- 10 Avec des arguments controversés, J. DASSIÉ (cf. note 7, *supra*), propose l'usage d'une lieue gauloise d'environ 2450 mètres en Aquitaine, et celle d'une lieue romaine (soit un mille et demi ou 2222 mètres) en Narbonnaise.
- 11 Toutes les distances notées dans l'*Itinéraire* sont des nombres entiers ; il n'est pas fait mention de fractions de mille ; si l'arrondi au mille le plus proche est vraisemblable, n'excluons pas la troncature, qui est un arrondi systématique au mille inférieur (par exemple, 7,95 milles sont arrondis à 7 milles) ; en général, les bornes milliaires sont placées et comptées à partir d'un point précis d'une grande ville (Rome, ou capitale provinciale), appelé le *caput viae*.

Notes (suite)

- 12 Nous définissons l'*aire de localisation possible* (ALP) comme le secteur de couronne encadrant un arc de cercle dont le centre est défini par les coordonnées d'un site identifié (ou supposé identifié) et le rayon sensiblement égal à la distance mentionnée par la source écrite en empruntant le cheminement le plus vraisemblable ; pour notre étude, la limite maximale de l'ALP se situera 1/2 mille (741 m) au-delà de cet arc de cercle et sa limite minimale 1/2 mille (741 m) en deçà de cet arc de cercle.
- 13 María Jesús PERÉX AGORRETA, Mercedes UNZU URMENETA, Necrópolis y poblado de época romana en Espinal (Navarra), *Trabajos de Arqueología* 113, Pamplona, 1997-98, pp. 75-155.
- 14 Il a été proposé ou cité : - Burguete : par Marca, Dom Martin Bouquet, Wesseling ; - Roncesvalles : par Auguste Longnon, François Saint-Maur ; - Ibañeta : par Jean-Luc Tobie, F. Saavedra, J. M. Jimeno ; - Château-Pignon : par Walkenaër, Louis Colas ; - Urkulu : par Clément Urrutibéhéty ; - Adarza/Mendimotcha : par H. Richter ; - col de Meaca : par Gonzalo Arias.
- 15 Pour l'IGN français, l'origine des altitudes est le niveau moyen de la mer à Marseille ; pour l'IGN espagnol, c'est le niveau moyen de la mer à Alicante, soit un décalage d'environ 8 mètres (...) ; pour simplifier cette absence de normalisation internationale, nous respectons les altitudes portées par les IGN respectifs sur leur territoire national.
- 16 Cf. Louis de BUFFIÈRES, Un segment inédit de la voie romaine d'Astorga à Bordeaux dans son franchissement des Pyrénées navarraises, dans *Bulletin du Musée Basque*, n° 159, 1er semestre 2002, pp. 65-90.
- 17 Nous utilisons indifféremment, séparés ou associés, les toponymes Campaïta et Bidecurutcheta, sites contigus (commune d'Uhart-Cize).
- 18 L'utilisation du logiciel de cartographie Carto Nav (Bayo Import), d'après les données issues de la numérisation des cartes IGN au 1/25.000 (Carto Exploreur 64 ouest), permet une très grande précision dans la mesure des distances.
- 19 En tenant compte de l'incertitude d'arrondi au mille inférieur pour déterminer l'emplacement théorique de *Summus Pyrenaeus* au plus proche d'*Iturissa*.
- 20 *Atalaya*, (en basque : *atalai*), mot espagnol signifiant vigie, tour de guet (de l'arabe *atalayi* : sentinelle).
- 21 *Garazi* pour *Donibane Garazi*, en basque, appellation locale de Saint-Jean-Pied-de-Port.
- 22 Jean-Luc TOBIE, La "mansio" d'Imus Pyrenaeus (Saint-Jean-le-Vieux, Pyrénées-Atlantiques). Apport à l'étude des relations transpyrénéennes sous l'Empire romain, dans *La romanización del País Vasco, II Semana Internacional de Antropología Vasca*, Bilbao, 1973, pp. 421-434 ; Le Pays basque Nord et la romanisation (I^{er} siècle av. J.-C.-III^e siècle ap. J.-C.), dans *Bulletin du Musée Basque*, n° 95, 1982, pp. 1-36.
- 23 La très petite paroisse de Sainte-Eulalie d'Ugange existait avant la fondation de Saint-Jean-Pied-de-Port à la fin du XIII^e siècle ; au Moyen-Âge, elle était toujours comptée avec celle d'Uhart-Cize ; son église aujourd'hui disparue, et dont subsiste le portail roman déplacé et remonté non loin, était située sur la rive droite de la Nive de Béhérobie, et au bord de l'actuel chemin Sainte-Eulalie ; cette rue est l'actualisation moderne du chemin historique (*voie romaine* ?) qui se dirigeait vers Saint-Jean-le-Vieux en prolongement du chemin / limite intercommunale Saint-Jean-Pied-de-Port /

Notes (suite)

Uhart-Cize ; cf. Jean-Baptiste ORPUSTAN, *Toponymie basque*, Presses universitaires de Bordeaux, 1997, pp.122-123. L'existence de ce tracé est confortée par la reconnaissance d'un segment fossilisé d'un chemin de large emprise sur la rive droite du Laurhibar, en limite intercommunale d'Ispoure et de Saint-Jean-le-Vieux et en continuité parfaite avec la rue Sainte-Eulalie (reconnaissance effectuée au printemps 2003 par Jean-Michel DESBORDES, Directeur régional honoraire des Antiquités historiques du Limousin).

- 24 Nous donnons à cet arc de cercle un rayon de 2.500 m, correspondant à 60% de 4.200 m, pour tenir compte le plus largement possible des virages et évitements, obligatoires sur un trajet en très forte déclivité.
- 25 “ ... in ipso Pirinei jugo...”, cité par Eginhard, *Vita Karoli* (Vie de Charlemagne), éd. Louis HALPHEN, dans *Les Classiques de l'histoire de France au Moyen Âge*, 1923, parag. 9, p. 28.
- 26 Avec un maximum de 18% sur 2.450 m entre Erreculus et Campaïta ; de 20% sur 3200 m entre Saint-Michel et Campaïta, si le tracé direct par Behisaro est envisagé.
- 27 Le point de départ à Ugange (versant nord) est à 162 m d'altitude alors que le point de départ à *Iturissa* (versant sud) est à 878 m.
- 28 Francis GAUDEUL, Jean-Luc TOBIE, Arteketa-Campaïta. Un site de la fin de l'Antiquité sur la voie des “Ports de Cize”, dans *Bulletin des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, n° 144, 1988, pp. 19-51 ; J.-L. TOBIE, Deux nouveaux sites de l'antiquité tardive en Basse-Navarre : Gazteluzahar à Lantabat/Larceveau et Arteketa/Campaïta à Uhart-Cize, dans *Isturitz 8, Primero coloquio internacional sobre la romanización en Euskal Herria, Donostia, 1996*), 1997, pp. 125-136.
- 29 En basque, “la croix sur le chemin” (Jean ETCHEVERS, *La route des crêtes de Saint-Jean-Pied-de-Port à Roncevaux*, Bayonne, 1973, p. 16.) ; Jakes CASAUBON traduit par “croisement”.
- 30 Le chemin direct de l'Alto Don Simón (1170 m) relie sans détour le col de Lepoeder au monastère de Roncevalles ; certains auteurs l'ont perçu comme le tracé primitif de la voie romaine ; de nombreux lacets aux virages aigus excluent l'origine antique de ce tracé.
- 31 Schématiquement, en parcours de montagne, la voie romaine est caractérisée par une structure convexe empierrée par places (*via strata*) d'une largeur de 4 à 8 mètres ; elle échancre le flanc des pentes par des cavées creusées en écharpe et peut être aménagée en terrasse appuyée sur un mur de soutènement ; elle gagne les hauteurs par des virages obtus en utilisant au mieux les courbes de niveau et les ensellements, les lacets à angle aigu sont absents ; elle évite les zones humides et/ou instables ; cf. Jean-Michel DESBORDES, *Voies romaines en Limousin*, supplément 3 à la revue *Travaux d'Archéologie Limousine*, 1995 (rééd. 1997), et P. SILLIÈRES, *Les voies de communication ...*, ouvr. cit.
- 32 Pour la mesure de ces distances, la marge d'incertitude peut être estimée à ± 100 mètres.
- 33 Traduction en français du mot basque “Lepoeder”.

Notes (suite)

- 34 A fortiori, le col d'Ibañeta est à exclure ; si le *Summus Portus* des textes du Moyen-Âge peut parfaitement s'identifier avec le port d'Ibañeta ou *port d'Aurite*, c'est qu'il devenait effectivement le passage le plus haut du franchissement pyrénéen pour un pèlerin qui choisissait le chemin étroit et dangereux du Valcarlos, mais qui avait l'avantage d'être praticable en hiver.
- 35 Nous avons envisagé les huit trajets possibles entre *Iturissa* et Saint-Jean-Pied-de-Port, et *Iturissa* et Saint-Jean-le-Vieux, en tenant compte des options par l'Alto Don Simón ou Ibañeta, par Behisaro ou Hontto-Erreculus, et par Ugange.
- 36 Parmi nombre d'autres, ont cité ou proposé Saint-Jean-Pied-de-Port : François Saint-Maur, Auguste Longnon, Abbé Pierre Haristoy, Paul Raymond ; - Saint-Jean-le-Vieux : Louis Colas, Jean-Luc Tobie ; - Saint-Étienne-de-Baïgorry : H. Richter ; - Bidarray : Gonzalo Arias
- 37 Pour *Donibane Zaharre* ; en basque, "Saint-Jean-le-Vieux".
- 38 Nom cadastral du lieu ; en français, " Vieux bourg".
- 39 La Carte archéologique de la Gaule cite la découverte d'une statuette de Minerve "à Saint-Jean-Pied-de-Port" en 1825, sans précision du lieu de découverte (cf. Georges FABRE, *Carte Archéologique de la Gaule. Pyrénées-Atlantiques*, Fondation Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1994, p. 179.
- 40 Cf. note 22.
- 41 Cf. note 23.
- 42 Cadastre de 1840 ; légendé "Peotenia" sur l'actuelle carte IGN 1346 OT au 1/25.000e (Saint-Jean-Pied-de-Port). À partir des abords de la ferme Peotenia, existe la possibilité d'un autre tracé de la voie antique ; si les prospections en cours confortaient cette option, elle prendrait alors la direction de la ferme Hariztaldea, 800 m au nord-nord-ouest du centre de Saint-Jean-le-Vieux ; les stations se trouvant sur le parcours même des voies (cf. P. SILLIÈRES, *Les voies de communication..., ouvr. cit.*), le site de Burgocharre se trouverait de facto déclassé en tant que station possible sur l'Itinéraire d'Antonin, et l'identification possible d'Ugange avec *Imus Pyrenaesus* en serait renforcée.
- 43 *Forum Ligneum* est souvent assimilé à Urdos en vallée d'Aspe ; en mesurant une distance de V milles à partir du Somport de la vallée d'Aspe (*Summus Pyrenaesus*), on atteint Sayerce-Pon, 707 m en contrebas ; les distance et pente moyenne sont comparables avec celles du passage navarrais.
- 44 On doit y ajouter le *Summus Pyrenaesus* du versant méditerranéen (col du Perthus) et dont la base de départ est la station d'*Ad Centuriones* (Saint-Martin-de-Fenollar) située à ... V milles.
- 45 Le site de *Barat-de-Vin* (commune de Sorde-l'Abbaye, Landes), au bord du Gave d'Oloron (franchissement) et non loin du Gave de Pau pourrait parfaitement convenir à une telle fonction (cf. B. BOYRIE-FÉNIÉ, *Carte Archéologique de la Gaule. Les Landes*, Fondation Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1994, pp. 153-156).
- 46 *Burgocharre* a l'indéniable avantage sur Ugange d'être en relation visuelle directe avec le site de Campaïta/Bidecurutcheta.

Notes (suite)

- 47 En français, "Vieux bourg" ; équivalent onomastique de *Burgocharre*.
- 48 L'abbé Pierre HARISTOY situe Ostabat sur le passage de la voie romaine (*Paroisses basques*, tome II, p. 340).
- 49 Jean-Luc TOBIE, *Deux nouveaux sites ...*, *ouvr. cit.*
- 50 Ouvrage militaire se présentant sous la forme d'un rempart puissant (avec adjonction ou non d'une tour), placé en travers de certains passages stratégiques, et fonctionnant plus comme guichet ou chicane de contrôle des mouvements que barrière pour leur interdiction (cf. J. L. TOBIE, *Deux nouveaux sites de l'antiquité tardive ...*, pp. 128-130 ; *ouvr. cit.*).
- 51 Qu'*Imus Pyrenaeus* soit identifié avec Saint-Jean-Pied-de-Port (Ugange) ou Saint-Jean-le-Vieux (Burgocharre).
- 52 Parmi nombre d'autres, ont cité ou proposé Garris : Louis Colas, Walkenaër, François Saint-Maur, Desjardins, Marca, Dom Martin Bouquet ; certains auteurs ont proposé Saint-Palais : Auguste Longnon, abbé Victor Dubarat, Dompnier de Sauviac, Michel Rouche ; pour Carresse : Jean-Luc Tobie.
- 53 Cf. note 51.
- 54 Ce déficit de 250 m pour parvenir à l'*aire de localisation possible* représentée, pour les XXXIX milles mentionnés, l'équivalent d'une ou plusieurs courbes ou évitements, soit une erreur de 0.4%.
- 55 Cf. Jean-Michel DESBORDES, *Voies romaines ...*, *ouvr. cit.*
- 56 La synthèse des recherches sur le tracé et les vestiges subsistants de la voie romaine reliant Astorga à Bordeaux, inscrits entre le col d'Erro (Navarre) et la région de Saint-Palais (Pyrénées Atlantiques), sera publiée en 2005 par l'auteur de cet article en collaboration avec Jean-Michel Desbordes, avec le concours de François Didierjean (pour la photographie aérienne), de Jakes Casaubon (pour la toponymie et les traditions orales) et de Jacques Blot (pour la Protohistoire).

GUILLAUME ET CAROLINE DE HUMBOLDT PAR ALEXANDRE MILLIN DU PERRÉUX

OLIVIER RIBETON

Résumé :

Le public qui visite le Musée basque se doute-t-il de l'importance de ses collections d'arts graphiques ? Maintenues en réserve, des dizaines de milliers de dessins et d'estampes (*) témoignent de l'histoire et de l'ethnographie régionales. Nous proposons aujourd'hui plusieurs dessins illustrant le voyage dans les Pyrénées en octobre 1799 de la famille du linguiste prussien Wilhelm von Humboldt, spécialiste en son temps de la langue basque.

Laburpena :

Euskal Museoaren ikusleek ez dezakete asma zein aberatsak diren hango arte grafiko bildumak. Hamarnazka mila marrazki eta estanpa (), gordailuan daudenak, eskualde honetako historiaren eta etnografiaren lekuko dira. Dokumentu multzo arraro bat eskaintzen dugu hemen : 1799an Wilhelm von Humboldt euskaran jakintsu zen prusiarrek, bere familiarekin, Pirenetan egin zuen pidaia.*

29

MOTS CLÉS

dessin,
voyage,
pyrénéisme,
correspondance,
linguistique.

Hitz-gakoak

marrazki,
pidaia,
pirenezale,
eskutitz,
hizkuntzalaritza.

UN TRÉSOR MÉCONNU

A sa mort en 1939, le chanoine Victor Dubarat lègue au Musée basque et de la tradition bayonnaise trois albums de dessins et “*un catalogue de tous mes ouvrages, tableaux, dessins, sortis de mon cabinet*” de l’artiste Alexandre Millin Duperreux (Paris 1764 – 1843). Le chanoine Dubarat, né en 1855, ordonné prêtre en 1880, vicaire à Salies-de-Béarn puis à Pau, sera nommé archiprêtre et curé de Saint-Martin de Pau. Il publie de nombreux travaux consacrés à l’histoire du diocèse de Bayonne. Le legs est transmis le 10 juillet 1939 au Musée basque par l’intermédiaire de l’abbé Durruty, vicaire de Saint-Martin. Il est inscrit sur le registre d’inventaire des livres sous les numéros suivants :

- N° 3747 (Œuvres de Duperreux, petit in 8° écrit, relié carton, feuilles non paginées, incomplet, dessins au crayon) ;

- N° 3748 (Carnet de dessins, œuvres de Duperreux, relié carton, incomplet, non paginé, petit in 4°) ;

- N° 3749 (Recueil des costumes, notes et divers croquis faits d’après nature, album de dessins, cartonné, in 4° raisin, non paginé, œuvres de Duperreux) ;

- N° 3750 (Catalogue de tous mes ouvrages, tableaux, dessins, sortis de mon cabinet, cahier cartonné, in 8° carré non paginé, manuscrit).

30

Les dessins contenus dans chaque album ne portent pas de numéro les identifiant individuellement. Certains sont réalisés à même la page de l’album. D’autres –les plus nombreux– sont des dessins sur des feuilles de papier découpées, puis collées sur chaque page d’album dans un ordre davantage esthétique que chronologique. Enfin, d’autres feuilles de croquis sont glissées librement entre les pages. Pour mieux les répertorier, il a été décidé de reprendre l’inventaire de cette collection en 1996 sous la cote 1922.017.001 et numéros suivants dans un nouveau registre d’arts graphiques et non plus de livres.

Les albums nécessiteraient une étude complète. Aujourd’hui, nous nous contentons de démontrer l’importance de ce fonds Duperreux pour l’histoire régionale, en illustrant un fait méconnu : la rencontre d’un artiste des Pyrénées avec la famille de Humboldt en octobre 1799.

L’album N° 3749 intéresse pour une grande part les Pyrénées occidentales, des Hautes-Pyrénées jusqu’à la Côte basque, versant français mais aussi espagnol, avec la Navarre et le Guipuzcoa. Il reçoit sur sa couverture le titre manuscrit à l’encre brune : “*Recueil des costumes, notes et divers croquis faits d’après nature*”. En

deuxième de couverture une étiquette imprimée donne le nom et l'adresse du marchand qui a fourni Duperreux : "*AU COIN de la rue Nve des Mathurins, RUE DU MONT-BLANC, chaussée d'Antin, DESPILLY, papetier de l'Empereur, tient Magasin, en gros et en détail, de toutes sortes de PAPIERS de France et d'Hollande, et généralement tout ce qui concerne la fourniture des Bureaux et des Pacotilles ; A PARIS*". Nous savons qu'en 1804, Duperreux était domicilié à Paris rue du Mont-Blanc, aujourd'hui rue de la Chaussée d'Antin. Il habitera rue Neuve-du-Luxembourg (actuelle rue Cambon) en 1810, puis rue Saint-Lazare de 1817 à sa mort, le 21 avril 1843.

L'album contient cinq cent vingt dessins, la plupart à la mine de plomb sur papier vergé filigrané, collés sur les deux cent cinq grandes feuilles de papier grenu bleu du recueil. Le filigrane (souvent "VA") correspond à la marque du fabricant de papier. La date "1803" apparaît en filigrane sur des dessins collés à la fin de l'album. Il a reçu la cote 1922.017.0001.1 à 520. Les dessins ne sont ni signés ni datés, à une seule exception près concernant la date "1799" (voir Fig. 2). Mais ils possèdent en général une légende. Ils proviennent de plusieurs voyages de l'artiste dans les Pyrénées de 1799 à 1807. Les dessins sont collés à la suite, sans grand ordre apparent, car les sites ou les sujets sont quelquefois mélangés. On y trouve des croquis d'autres voyages en Italie et en France (le Lyonnais ou la vallée de la Loire). Un dessin collé est l'œuvre d'un contemporain de Duperreux, François Fleury Richard (Lyon 1777-1852) : le portrait du chevalier Bayard, N° 1922.017.0001.240. C'est un souvenir du voyage commun des deux artistes dans le Dauphiné en 1809, connu par leur correspondance.

Alexandre, Louis, Robert Millin Duperreux est né à Paris le 16 juillet 1764 de Jérôme, Robert Millin, seigneur du Perreux, et de Marie, Anne, Sophie Legrand. Sa personnalité et son œuvre sont mieux connus depuis la publication, dans la revue **Pyrénées** (N° 214) de l'étude très fouillée de Jean-Pierre Thomas intitulée "*Alexandre Millin Du Perreux ou l'aurore de la peinture romantique dans les Pyrénées*". Avec Fleury Richard, Duperreux, dit le chevalier Millin Duperreux, est l'un des premiers peintres à traiter dans le genre Troubadour le paysage historique, peignant des paysages et des monuments animés de petites scènes historiques¹. Elève de Jean-François Hue et de Pierre-Henri de Valenciennes, il adopte les principes de ce dernier qu'on surnomme "le David du paysage", responsable de la création du Prix de Rome du paysage historique en 1816.

Pour apprécier les paysages Troubadour de Duperreux, il suffit d'admirer dans

ses peintures comment il excelle à figurer, dans ses vues du château de Pau prises du parc, le jeune Henri de Navarre dans les bras de sa mère Jeanne d'Albret ou choisissant, adolescent, un drapeau (Pau, musée des Beaux-Arts et musée national du château). Hélène Saule-Sorbé écrit ² que “pendant sept ans, il [Duperreux] parcourut l'été ces montagnes [les Pyrénées], probablement en compagnie de Ramond, dont il était l'ami et dont il utilisa parfois les croquis”. Elle cite **Voyages au Mont-Perdu et dans la partie adjacente des Hautes Pyrénées**, ouvrage de Ramond de Carbonnières publié en 1801, qui déclare : “Duperreux, le premier, n'a pas désespéré des Pyrénées ; le premier il a osé croire que pour n'être pas dans l'Apennin, ces belles formes n'en étaient pas moins dans la belle nature”. Grâce à Duperreux, des paysages pyrénéens sont présentés au Salon dès 1801 et se réfèrent à de nombreux sites : la grotte de Gèdre, les Eaux-Bonnes, Gavarnie, le Port de Vénasque. Saule-Sorbé précise : “Ce peintre est intéressant pour nous, car son activité picturale dans les Pyrénées est composite et de ce fait très significative de son époque où le travail sur les lieux, le naturel et la spontanéité du métier commençaient à supplanter la lente gestation d'une œuvre composée en atelier”.

Duperreux connaîtra le succès. En effet, l'impératrice Joséphine acquiert quatre de ses peintures pour la Malmaison : *Vue des Eaux-Bonnes* (Salon de 1804), *Vue du château de Pau en Béarn* (Salon de 1806), *Vue de la vallée de Roncevaux et du tombeau de Roland -avec Dugesclin faisant sa prière au pied du monument-* (Salon de 1808), *Vue de Bidassoa -avec le retour de François 1^{er} après l'échange avec ses enfants-* (Salon de 1808). À ce même Salon de 1808, la reine Hortense est annoncée comme propriétaire d'une *Vue du village de Cauterets d'après nature* -souvenir du séjour de l'artiste dans les Pyrénées en juin et juillet 1807, un moment dans la compagnie de la reine. Duperreux dessine pour la reine de Hollande le parc du château de Saint-Leu en 1810. Joseph Bonaparte, roi d'Espagne, possède en son château de Mortefontaine dans l'Oise, deux tableaux de Duperreux représentant le *Pont d'Espagne*, peut-être celui du Salon de 1804, et une *Vue du lac de Gaube*.

Commentant au Salon de 1822 le tableau de Duperreux, *Vue du château royal où naquit Henri IV*, destiné à la galerie de Diane du château de Fontainebleau, P.-C. Landon écrit : “(...) Le jeune enfant est caressé par Henri d'Albret, son grand-père, près de qui on voit la nourrice et le bon paysan béarnais, son père nourricier (...). Ce morceau, rendu avec une fidélité scrupuleuse, est riche de composition et de l'aspect le plus pittoresque”. Philippe Comte y reconnaît la préciosité un peu mièvre du style Troubadour ³. Le Musée basque possède (Album N° 3748, plan inv. N° 1922.017.0016.12) les esquisses et le schéma d'implantation dans la galerie de Diane

de la *Vue du château de Fontainebleau avec la réconciliation de Henri IV et Sully*, tableau toujours conservé à Fontainebleau. Dans ces grandes compositions, au milieu des personnages historiques copiés sur des représentations d'époque, les personnages populaires abondent avec réalisme. Ce sont les notations exactes des carnets de croquis réutilisées dans le tableau d'histoire qui donnent un peu de vraisemblance à l'invention Troubadour. Hélène Saule-Sorbé montre le fossé qui sépare les esquisses faites sur le vif et les "peintures de Salon". Elle écrit : "*Si les premières s'effacent dans les fonds d'ateliers pour laisser tous les honneurs à une peinture apprêtée, cela ne retarde que de quelques dizaines d'années leur victoire : celle du naturel sur l'artificiel. Grâce à Duperreux, les Pyrénées participent, discrètement mais élégamment, à cette conquête de longue haleine*". On peut ajouter aussi la Côte basque : le Musée pyrénéen de Lourdes conserve une *Vue de Saint-Jean-de-Luz et Ciboure depuis les hauteurs de la Nivelle*, huile sur toile où Duperreux traite le paysage pour lui-même.

Le Musée basque de Bayonne n'a pas aujourd'hui de peintures de l'artiste à montrer. Mais il a mieux avec les centaines de croquis souvent ethnographiques des albums, avec même des témoignages historiques authentiques. C'est ce dernier point qui est traité ici avec l'exemple du voyage des Humboldt à Cauterets en octobre 1799.

La parution, dans la revue **Pyrénées** (N° 217), de l'article de Jacques Picard : "*De Paris à Berlin par les Pyrénées, les voyages de la famille de Wilhelm Von Humboldt*" ⁴ est l'occasion de faire connaître plusieurs croquis de Millin Duperreux illustrant exactement les événements décrits par la femme de Guillaume de Humboldt dans deux lettres à son père, datées du 1^{er} octobre et du 11 novembre 1799. Caroline de Humboldt ne cite pas Duperreux dans la correspondance que nous connaissons, mais les dessins de l'artiste sont annotés et prouvent ainsi que le dessinateur a bien croisé les pas des voyageurs célèbres.

UNE FAMILLE D'EXCEPTION : LES HUMBOLDT

Charles Guillaume, baron de Humboldt, en allemand Wilhelm von Humboldt, est né à Potsdam le 22 juin 1767. Il décèdera en son château de Tegel en 1835. Il consacre sa jeunesse à des études de philosophie et d'esthétique, et multiplie les voyages, notamment à Paris dès 1789. Il épouse, le 29 juin 1791 à Erfurt, Caroline Frédérique von Dacheröden. Elle lui donne quatre enfants dont elle surveille attentivement l'éducation : Karoline, née à Erfurt en 1792, Wilhelm, né à Iéna en

1794, Théodore, aussi né à Iéna en 1797, et Adelheid, née à Paris en 1800. A Iéna, Humboldt se lie intimement avec Goethe et Schiller. De 1801 à 1808, il est chargé d'affaires de Prusse à Rome. Après un court passage au ministère de l'Instruction publique à Berlin, il est nommé ambassadeur à Vienne et prend une part active aux négociations du Congrès de 1814-1815. En 1819, il reçoit le portefeuille de l'Intérieur à Berlin et l'abandonne au bout d'un an. Il emploie ses loisirs à des études de linguistique destinées à lui fournir les éléments d'une philosophie du langage. On lui doit la fondation de l'Université de Berlin. Son œuvre majeure est publiée en 1820 : ***Sur la différence de structure des langues humaines et son influence sur le développement intellectuel de l'humanité.***

De décembre 1797 à septembre 1799, la famille Humboldt séjourne à Paris et Wilhelm raconte dans son **Journal** ⁵ les échanges d'idées qu'il entretient avec les meilleurs esprits de la société du Directoire, en particulier avec Dominique Joseph Garat au sujet duquel il écrit : "(...) *bien sûr, sa région natale, les Pyrénées, lui manque ici. Là-bas, il était entouré d'un côté par la montagne et de l'autre par l'océan. Ces grands objets portent l'âme vers les notions premières*" (31 janvier 1798). Depuis Paris, Wilhelm prépare deux voyages en Espagne. Le premier avec son épouse et ses aînés, en compagnie du graveur Christian Gropius et de la nurse Emilie. Il dure d'octobre 1799 à avril 1800, avec une rapide traversée des Pyrénées et du Pays basque en octobre. Le second, sans sa famille, du 27 avril au 2 juin 1801, uniquement en Pays basque de France et d'Espagne.

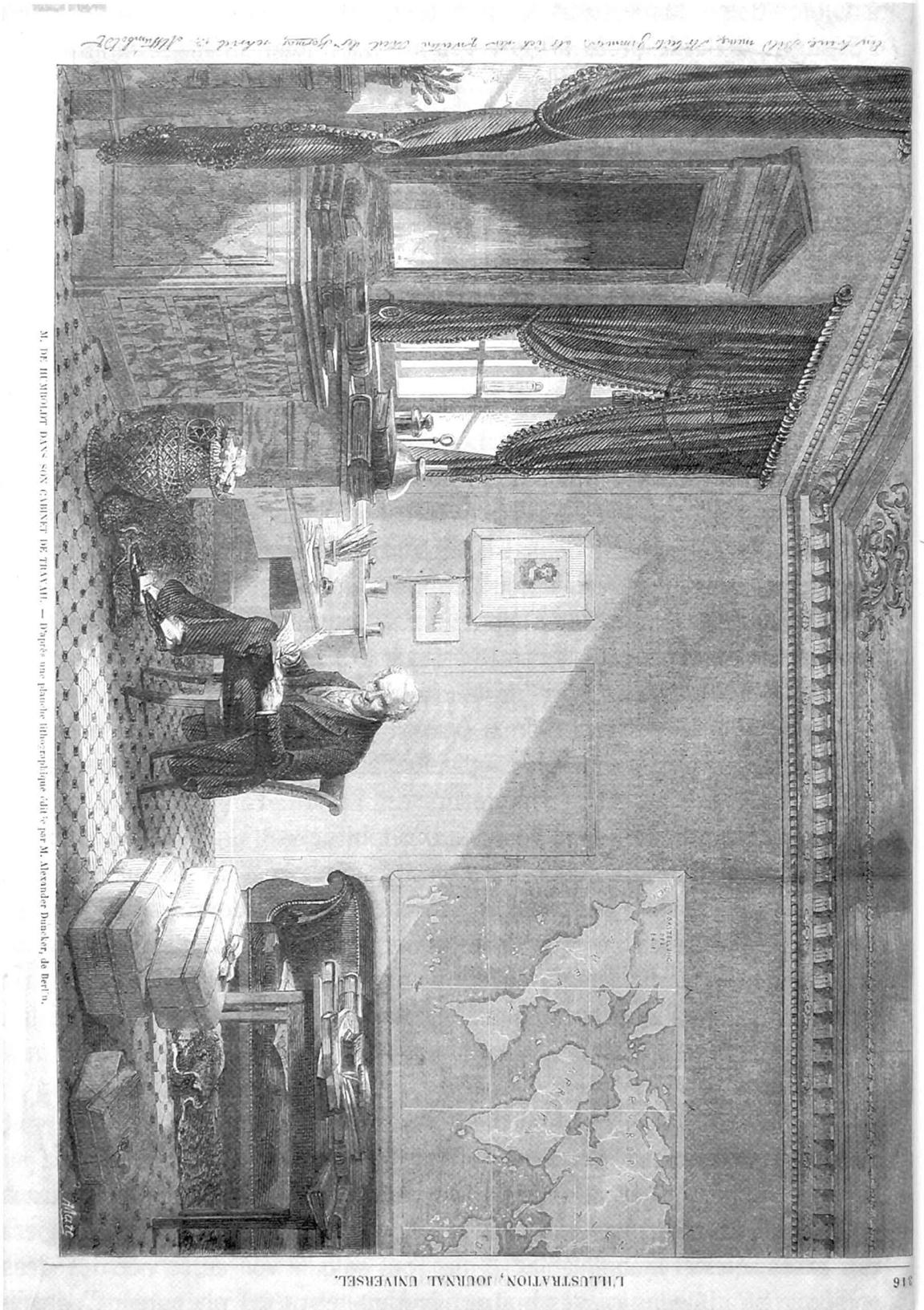
L'expérience de la langue basque et des Basques donne une impulsion décisive à la construction du système de pensée Humboldtien qui réunit l'esthétique et le politique. Pour Humboldt, "*les langues sont l'imagination poétique, le génie des individus politiques, c'est-à-dire des peuples*". Il est frappé en Pays basque par cette langue (euskara) et par cette culture (euskaldun) si particulières. L'organisation politique basque lui évoque la Grèce antique, mais avec une langue qui diffère complètement de toutes les langues qu'il connaissait. Son livre ***Die Vasken***, sur les Basques, publié seulement en 1920, est un véritable chef-d'œuvre ethnographique et littéraire. En 1812, était paru un premier texte relatif au langage, une dizaine de pages de son ***Annnonce d'un essai sur la langue et la nation basques avec indication du point de vue et du contenu du livre.*** En 1817 paraissent dans le quatrième tome du ***Mithridates*** les suppléments et les corrections sur le basque, suivis en 1821 d'un autre livre sur les Basques publié à Berlin : ***Vérification des recherches effectuées sur les premiers habitants de l'Hispanie.*** Ce dernier texte fut traduit, en 1866, de l'allemand au français par M. A. Marrast, procureur impérial

à Oloron-Sainte-Marie, sous le titre **Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne à l'aide de la langue basque**. Le traducteur nous informe que c'est à Paris, en 1799, que Wilhelm von Humboldt "*commença à s'occuper de cette langue presque inconnue à cette époque, hors du pays où on la parle. Ses recherches à la Bibliothèque lui firent découvrir le dictionnaire manuscrit de Pouvreau et les proverbes d'Oihenart, trésors oubliés sur lesquels il appela l'attention des érudits. En 1800, il voyagea en Espagne, visita le pays basque tout entier, explorant les sites, observant les coutumes et se passionnant de plus en plus pour un idiome qui lui parut à juste titre l'un des plus merveilleux modes d'expression de la pensée humaine*" ⁶.

Dans son ouvrage consacré à **Guillaume de Humboldt et l'Espagne**, Arturo Farinelli ⁷ montre comment Humboldt se propose, dès 1793, d'étudier l'idéal de l'humanité en comparant les hommes dans les différents âges et dans les différentes nations. Dans l'histoire anthropologique des différents peuples qu'il imagine, l'essentiel est de saisir le trait saillant, qui revient dans toutes les manifestations de la vie et leur imprime son cachet particulier. La méthode d'observation de Humboldt s'appuie sur la psychologie de la beauté pure : c'est l'esthétique qui l'amène à la caractéristique des nations. Il étudie la France, comme l'Espagne et l'Italie, au point de vue purement esthétique. Il donne des preuves philosophiques de l'essence de la beauté. À ce titre, ce que l'homme, de même qu'une nation, possède de plus individuel, c'est la langue. C'est elle qui enchaîne tout dans la vie ; c'est la langue qui est l'esprit, l'âme véritable d'une nation, l'organe de l'être intérieur, l'exhalation spirituelle d'une vie nationale. C'est la langue qui conduit aux couches les plus profondes de l'humanité. Toute recherche du caractère national, toute recherche historique doit donc partir de l'étude de la langue. En donnant libre cours à ses goûts pour la linguistique, qui envahit bientôt tout le domaine de sa pensée, Guillaume de Humboldt a frayé la route aux recherches scientifiques postérieures, il a été un précurseur génial de la science philologique moderne.

DE LA NÉCESSITÉ DES VOYAGES

Peu d'hommes ont su voyager comme Wilhelm von Humboldt : plus il reste à l'étranger, plus il perfectionne son art d'observation, plus sa psychologie acquiert des bases sûres et inébranlables. Il met tout ce qu'il voit au service des idées ; il est toujours à l'affût des causes qui ont produit tel ou tel phénomène dans la vie et dans la destinée d'une nation. Goethe approuvait la résolution de Humboldt de



M. DE HUMBOLDT DANS SON CABINET DE TRAVAIL. — D'après une planche lithographique éditée par M. Alexander Duncker, de Berlin.

Fig. 1

Jean Auguste METZ (Metz 1818 - Suresnes 1886)

Alexander von Humboldt rédigeant l'ouvrage "Cosmos" dans son cabinet de travail, d'après une planche lithographique éditée par M. Alexander Duncker, de Berlin. Tiré de l'illustration, Journal Universel, mai 1859.

Feuille H. 36,7 - L. 26,1 cm

Musée Basque, inv. N° 1986.024.0002

passer quelque temps en Espagne car on n'entre jamais dans l'intimité des mœurs d'un peuple sans avoir communiqué et vécu avec lui. Des lectures assidues ne dédommagent pas de l'absence de contemplation directe. Humboldt, en répondant à Goethe, trouve que la jouissance complète d'un chef-d'œuvre ne peut être acquise que dans le pays qui l'a produit : *“Qui n'a jamais connu un ânier espagnol avec son outre sur sa jument, aura toujours une image assez imparfaite de Sancho Panza. Don Quichotte ne peut être compris entièrement que par celui qui a visité lui-même l'Espagne et s'est trouvé en contact avec les classes des personnes dépeintes par Cervantes. Toute chose échappe à un jugement complet si elle n'a pas été vue dans son propre pays”* ⁸. Enfin, à l'exemple de son frère cadet Alexander von Humboldt (Berlin 1769 – Potsdam 1859), Wilhelm étudie la nature comme complément de l'étude de l'homme.

Naturaliste internationalement célèbre ⁹, Alexander exécute avec Aimé Bonpland un voyage dans les régions tropicales d'Amérique latine de 1799 à 1804 qui aboutit à la publication du **Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent** (1805-1832). Un second voyage en 1829, avec Ehrenberg, Rose et Menschenin, se limite à une courte excursion dans les monts Oural dont les résultats sont publiés dans **Minéralogie – Géognosie** de Rose (1837-1847) et **L'Asie centrale** de Humboldt (1843). À son retour, Alexander von Humboldt se consacre à la rédaction de **Cosmos** (1845-1851). Le Musée basque conserve une lithographie d'Auguste Marc, tirée de *L'illustration, journal universel* de mai 1859 relatant les obsèques du savant, où l'on voit Humboldt à son cabinet de travail achevant la rédaction de **Cosmos** (Fig. 1).

Pour les Allemands, habitués à un foisonnement d'idées défendues par les classiques et les romantiques à la fin du XVIII^e siècle, un voyage était une source intarissable de plaisirs. Les voyages de Forster et des deux Humboldt étaient une sorte de révélation pour la nation allemande. Goethe était à la tête des curieux insatiables. Les récits de voyage formaient une pâture intellectuelle fort recherchée. Le grand poète Schiller utilisait ces récits et leur agrément pour trouver l'inspiration de ses drames. Dans le cercle des femmes, la curiosité était extrême : *“Je meurs si je ne les lis pas”* écrivait Caroline Schlegel à la parution des voyages d'Archenholz en Angleterre et en Italie. *“Heureuse la femme de Humboldt qui pouvait accompagner son mari dans ses pèlerinages, jouir comme lui, voir comme lui tant de monde en raccourci”* souligne Farinelli. F. A. Wolf et F. H. Jacobi attendent avec impatience les impressions de Humboldt sur l'Espagne. Goethe affiche une carte du royaume ibérique à la porte de son cabinet d'étude et refait en imagination, à l'aide

de la carte, les différentes étapes de son ami. Humboldt satisfait les désirs de tous : il écrit de longues épîtres à tout le monde, surtout à Goethe. Sa femme l'aide à la besogne. C'est de ces récits intimes à la famille, aux amis et aux confidents, de ces notes écrites à la hâte, au fur et à mesure des étapes, que se compose le **Voyage en Espagne** des Humboldt dont il manque malheureusement des morceaux égarés, en particulier les notes de Caroline de Humboldt sur l'art espagnol.

CAUTERETS, UNE ÉTAPE SUR LE CHEMIN D'ESPAGNE

Alexander, le jeune frère de Wilhelm, se rend lui-même en Espagne de fin décembre 1798 à début juin 1799, dans le but de préparer son expédition américaine. Cette étape espagnole a une influence certaine sur le propre voyage de Wilhelm. Les premiers récits du voyage de Wilhelm vers l'Espagne en octobre 1799 sont traduits en espagnol par Justo Garate dans son étude des travaux de Humboldt sur la Vasconie ¹⁰. Ce voyage ne peut être que recomposé au moyen de fragments de lettres, écrites soit par Wilhelm, soit par sa femme Caroline, aux parents et aux amis d'Allemagne, à Goethe et à Schiller, à Lotte (Charlotte von Schiller), à Henriette Herz, à Wolf, à Jacobi, à Schlabrendorf. Le couple Humboldt, d'un commun accord, étudie la nature avec le même intérêt mais se partage les champs d'observation : Wilhelm étudie la littérature et les mœurs, Caroline recherche les trésors artistiques. Le mari s'occupe des hommes et des livres, la femme des dessins et des tableaux. Leurs lettres ¹¹ ont été éditées à Berlin de 1904 à 1910.

Le 26 avril 1799, Wilhelm écrit à Schiller : *“Je vais aux Pyrénées et de là en Espagne, pensant faire un beau voyage. Ces dernières semaines je m'occupe principalement des préparatifs de mon voyage. J'espère visiter les Pyrénées, toute l'Espagne méridionale et pour la partie septentrionale, Madrid et la Vasconie (...). Il y a de nombreux points intéressants sur toute cette route et je profite surtout de cette occasion pour étudier la langue et la littérature de ces pays”*. Et à Goethe, le 18 mars : *“Mon frère est en Espagne depuis quelques mois, et il est en ce moment à Madrid. Il cherche un permis pour aller au Mexique, et, s'il l'obtient, il pense s'embarquer aussitôt à la Corogne.”* et le 18 août : *“(…) un de mes amis, M. Gropius, de Berlin, un graveur sur cuivre, qui est avec mes enfants maintenant et qui va m'accompagner en Espagne (...). Notre voyage a été retardé à cause de la maladie d'un de nos enfants”*.

Humboldt et les siens sont enfin à Bordeaux en septembre 1799. Un premier



Fig. 2
 Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
 "1799, repos de la diligence de Bordeaux"
 Mine de plomb sur papier vergé filigrané. H. 8.7 - L. 14.3 cm.
 Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.294

dessin de Millin Duperreux, illustrant l'étape bordelaise, est intitulé : "1799, repos de la diligence de Bordeaux" (Fig. 2). Deux personnes bavardent assises en vis-à-vis, un couple les écoute. La route directe de Bordeaux à Bayonne, par les Landes, a très mauvaise réputation et effraie les amis des voyageurs. Ainsi, le 21 août, Metzger écrivait à Schweighäuser : "La famille de Humboldt n'est pas encore partie ; je la retiens aussi longtemps que je puis, car je crains pour la sûreté des routes entre Bordeaux et Bayonne, et je serais inconsolable si elle était exposée à un accident quelconque". Leur trajet continue donc par l'intérieur des terres : chemin de Langon, La Réole, Marmande, Aiguillon, Agen, Auch, Mirande, Miellan, Rabastens, Tarbes, et enfin Bagnères de Bigorre où la famille Humboldt se pose.

Au départ de cette petite ville, les excursions en montagne se multiplient. Caroline von Humboldt écrit à son père Friedrich von Dacheröden ¹² :

*"De Madame Von Humboldt à son père,
Barèges, dans les Pyrénées, le 1^{er} octobre 1799,*

(...) Bagnères est une station thermale au pied des Pyrénées presque à l'entrée de la vallée de Campan, célèbre pour sa beauté. Là, nous avons laissé les enfants et Humboldt et moi, nous avons pénétré profondément dans les montagnes, ce qui rend impossible l'usage d'une voiture. On ne peut se déplacer qu'avec les petits chevaux du pays ou des mulets, si bien que, depuis quatre jours, je ne descends pas de cheval et, si peu habituée que je sois de ce mode de voyage, je m'en suis si bien accommodée que nous avons pu admirer tant de beautés et de lieux remarquables. Aujourd'hui, nous nous offrons un jour de repos. Demain, si le temps nous est favorable, nous envisageons d'escalader le Pic du Midi et de rentrer à Bagnères par la vallée de Cauterets où nous retrouverons nos petits (...)"

Les Humboldt entreprennent des excursions au Tourmalet et à Barèges, à Gavarnie et à Luz. L'expédition vers le pic du Midi est annulée à cause de la neige. Seule la visite de Cauterets et des alentours est maintenue. C'est une lettre beaucoup plus tardive qui nous l'apprend :

*"De Caroline Von Humboldt à son père
Madrid, le 11 novembre 1799,*

(...) J'espère et je souhaite que ma lettre très complète, que je vous avais écrite depuis Barèges dans les Pyrénées vous soit normalement parvenue. Elle était du 1^{er} ou du 2 octobre et dès lors, comme le temps ne nous avait pas été favorable, et que, dès les jours suivants, il y avait trop violemment neigé pour pouvoir faire l'ascension du pic du Midi, nous avons seulement fait un voyage à Cauterets, une

station thermale extrêmement romantique située déjà dans les Hautes-Pyrénées, et une excursion pour aller au lac de Gaube. Le trajet est si difficile qu'on ne peut en aucune manière le faire à cheval. Mon mari l'a fait à pied et j'ai utilisé une sorte de chaise à porteurs avec quatre hommes se relayant deux par deux. Bien que le chemin monte pendant trois heures dans les rochers et le long des précipices, je peux dire que, pas un instant, je n'ai connu l'angoisse, tant on a confiance dans l'habileté des porteurs de Cauterets. Ils touchent à peine le sol, et, bien qu'ils marchent pieds nus, jamais ils ne trébuchent. Du lac de Gaube, nous sommes rentrés le soir même à Cauterets. Le jour suivant, j'ai accompagné mon mari à cheval jusqu'à Bagnères, où j'ai retrouvé avec joie mes trois petits joyeux et en bonne santé. Nous nous sommes reposés trois jours et nous avons repris la route pour Bayonne par Pau (...)

Après une nuit à Pau et une autre à Orthez, la famille Humboldt franchit l'Adour à Port-de-Lannes sur un chaland. La fille aînée Karoline, âgée de huit ans, suit ses parents partout en habits de garçon. Ils arrivent à Bayonne par le bourg Saint-Esprit où, au témoignage de Wilhelm, *"vivent en premier lieu tous les Juifs, quoique depuis la Révolution aucune loi ne les y oblige. La séparation entre Juifs et Chrétiens n'a en rien diminué"*. Bayonne est traversée par *"une petite rivière - la Nive - au confluent de l'Adour. La ville est petite et possède des rues étroites, mais les maisons sont jolies et l'ensemble présente un aspect attractif. Sur les quais et dans beaucoup de rues il existe des arcades sous les maisons (...). C'est à peine s'il y a des bateaux dans le port, alors que le commerce bayonnais a peu perdu par rapport à celui des autres ports français. Ici, comme à Bordeaux, on construit de nombreux bateaux, moins chers à Bayonne. Sur la place de Saint-Esprit on voit un buste en marbre de Rousseau, que la ville a installé et qui ne ressemble en rien à son modèle"*. L'appellation révolutionnaire de Saint-Esprit : *"Jean-Jacques Rousseau"* n'aurait donc laissé comme seule trace qu'un médiocre buste du philosophe. Rappelons avec Henry Léon qu'en 1793 (soit six ans avant l'arrivée des Humboldt) : *"toutes les dames de la meilleure société, parmi lesquelles on remarqua les principales de la communauté juive, vinrent avec leur corbeille porter de la terre et aider à former le piédestal qui supporterait le grand philosophe, et autour duquel devaient se grouper ensuite, chanter en chœur et danser en farandole, les habitants de Saint-Esprit, à l'occasion des fêtes de la Raison"* ¹³.

Wilhelm von Humboldt estime que *"le spectacle le plus intéressant aux environs de Bayonne est la mer. On la voit couramment à Biarritz sur la rive gauche de l'Adour, et aussi au Boucau, sur la rive droite. Moi-même je ne suis pas*

allé à Biarritz, mais seulement ma femme. Comme ce n'est pas sur la rive du fleuve, on y va par la terre.

D'ordinaire on y chevauche d'une manière qu'on appelle en cacaulet. On adapte à la selle d'un cheval deux sièges – un de chaque côté –, sur lesquels deux hommes s'assoient parallèlement au cheval. Cette manière paraît courante dans toute la région voisine et jusqu'en Espagne.

Le rivage de la mer est en général plat ; cependant, à Biarritz il y a quelques rochers qui avancent pas mal dans la mer et qui forment un paysage pittoresque. Le Boucau longe l'Adour ; nous naviguons dans une petite barque, qu'ici on appelle tirole, conduite par le tiollier jusqu'au Boucau (...).

L'Océan apparaît toujours plus inquiétant et agité qu'une petite mer comme la Baltique”¹⁴. Wilhelm l'admire à la Barre où il témoigne du danger encouru par les navires qui entrent et sortent du port. “C'est là”, écrit-il, “où l'Océan rugit le plus fort (...). Depuis quelques fermes des environs de Bayonne, par exemple celle de Basterreche, on a une belle vue sur la mer”. Cette ferme appartient au négociant et homme politique Jean Pierre Basterreche à qui Humboldt avait été recommandé.

Les impressions de l'océan sont enthousiastes malgré la petite vérole qui atteint les enfants et dont ils guérissent rapidement. Dans sa lettre du 11 novembre à son père, Caroline von Humboldt précise : “Nous passons une grande part de nos matinées à Bayonne, au bord de la mer, qui n'est qu'à une demi-heure de la ville. Bien que j'aie déjà connu un tel paysage lors de notre voyage à Stralsund et dans l'île de Rügen, je dois bien avouer qu'il manque là-bas à la mer une part de sa beauté et de sa majesté, car il manque la marée et les vagues et que, de ce point de vue, on ne peut la comparer à l'océan. Pour ce mouvement perpétuel, pour cette grandeur, la langue ne dispose à la vérité d'aucune expression. J'ai été très frappée et émue de remarquer combien ce spectacle grandiose nous a fait à tous une profonde impression, même à Emilie, si peu cultivée soit-elle, et même aux enfants qui ont un problème à fixer profondément leur attention de façon durable. Les aînés demeuraient sérieux et silencieux et regardaient d'un œil fixe le mouvement sans cesse recommencé des vagues de la mer. Seul, Théodore avait peur, ce qui était bien compréhensible, étant donné son ignorance des causes de ce tumulte. À Bayonne, nous laissâmes notre voiture à la garde du Consul de Prusse et louâmes un coche de colleras avec six mulets pour poursuivre notre voyage par Saint-Jean-de-Luz”. Farinelli résume le sentiment de la famille Humboldt : “Ce mouvement perpétuel, cette étendue sans bornes, ces vagues qui succèdent incessamment à d'autres vagues, suggèrent dans l'âme quelque chose d'inexprimable, d'indéfinissable”. La sensibilité romantique allemande vibre au contact de la nature

sauvage. Caspar David Friedrich l'exprime parfaitement dans ses peintures et aquarelles des *Falaises de l'île de Rügen*, préparées par de multiples croquis depuis 1806. Farinelli confirme : *"Guillaume de Humboldt avait vu une première fois la mer à Rügen, dans son voyage à Stralsund ; il éprouva, avoua-t-il alors, une émotion semblable à celle qu'inspire la vue des glaciers de la Suisse ; mais la nappe immense et majestueuse de l'Océan frappait maintenant encore davantage son imagination"* ¹⁵. On retrouve avec l'océan et la montagne *"ces grands objets [qui] portent l'âme vers les notions premières"* comme l'inscrivait Wilhelm dans son **Journal** en référence à la nostalgie de Garat.

La suite du périple ne concerne pas les Pyrénées, mais certains indices facilitent la compréhension des croquis de Millin Duperreux se rapportant à ces voyageurs célèbres. Ainsi, lorsque l'artiste représente Caroline von Humboldt dessinant à Cauterets, assise par terre (Fig. 5), on y trouve le témoignage d'une passion qui pousse l'épouse de Wilhelm à dresser, quelques semaines plus tard, pendant dix matinées, l'inventaire des trésors artistiques du monastère de l'Escorial ¹⁶. Extrêmement sensible aux formes plastiques, Caroline cherche probablement à traduire par le dessin la forte impression que lui procure la nature sauvage et qu'elle raconte dans ses lettres.

Naturellement, Wilhelm von Humboldt est saisi par les Pyrénées : il y éprouve les mêmes émotions que dix ans auparavant en Suisse, au pied du Saint-Gothard. Il l'écrit à Forster, le 28 octobre, depuis l'Escorial où il est arrivé la veille après un rapide voyage aux haltes bien courtes dans le nord de l'Espagne ¹⁷. Il partage ses impressions poétiques et philosophiques avec Caroline. Millin Duperreux montre le couple, vu de dos, assis sur un rocher, perdu dans la contemplation d'un espace laissé vide, avec la légende laconique : *"Mr et Mme Humboldt à Cauterets"* (Fig. 3). Le découpage du papier en forme de trapèze ajoute une sensation de vertige au côté escarpé du promontoire. Dans la lettre qu'elle adresse le 1^{er} octobre à son père, Caroline frissonne : *"(...) d'innombrables troupeaux paissent à côté de terribles précipices. D'un côté, de monstrueux rochers s'élèvent quasiment verticaux, sur l'autre rive d'énormes rochers constituent par milliers des éboulis monstrueux, comme le résultat d'un gigantesque tremblement de terre. Le chemin se hisse péniblement autour de ces rochers et souvent, au-dessous, le gave se faufile tout au fond avec un bruit impressionnant, et tombe d'un rocher à l'autre. On ne peut que ressentir fortement la sauvagerie de la nature et son caractère terriblement désertique. C'est la vision d'un monde sombre (...)"* ¹⁸.

Millin Duperreux réalise plusieurs dessins sur une même feuille de papier vergé filigrané dont les vergeures, interrompues par les pontuseaux et les marques, indiquent la grande dimension. L'artiste découpe ensuite la feuille en plusieurs morceaux en fonction des croquis qu'il pense utiliser. Enfin, lui-même ou un élève choisit les dessins qu'il gardera, en les collant dans l'album dans un ordre parfois aléatoire, mais dont seul compte l'effet plastique.

Deux croquis de Millin Duperreux figurent Caroline de Humboldt de face, l'un dessinant assise, l'autre debout face au spectateur (Fig. 7). Ils ne portent pas de légende mais leur papier blanc filigrané est collé sur la même feuille d'album que le dessin légendé du couple Humboldt (Fig. 4). Le visage de Caroline debout est en partie dissimulé par la visière d'un bonnet. Elle porte une robe ample et un châle au bras gauche. C'est probablement ce châle qu'elle pose sur sa tête pour se protéger du soleil lorsqu'elle dessine. Le croquis de Duperreux montrant Caroline dessinant ou prenant des notes (Fig. 5) est à rapprocher d'un portrait de Caroline von Humboldt peint vers 1804 par Gottlieb Schick (Fig. 6). Nous y voyons les mêmes cheveux noirs bouclés, encadrant dans un même visage ovale, le même long nez. Sur la feuille d'album est collé un croquis d'homme, vu de dos et appuyé à une rambarde (Fig. 8), dans un costume identique à celui de Wilhelm von Humboldt figuré de dos avec sa femme (Fig. 3). Sans doute est-ce Wilhelm.

D'autres dessins de Duperreux peuvent être rattachés au voyage des Humboldt, même s'ils sont collés sur des feuilles d'album antérieures à la page consacrée aux célèbres voyageurs. Il s'agit des moyens de transport : porteurs de chaise de Cauterets et cacolet de la région de Bayonne.

Un croquis légendé "*porteurs à Cauterets*" (Fig. 9) montre une chaise à porteur vue de dos, portée par deux hommes ; un autre intitulé "*à Cauterets*" (Fig. 10) dessine deux chaises arrêtées en parallèle, avec, dans chacune, une dame assise dans une attitude différente, et à l'arrière deux porteurs assis sur un monticule, enfin à l'avant un homme à chapeau, accroupi, tenant sur ses genoux un carnet. Ces dessins illustrent parfaitement la description de l'excursion au lac de Gaube entreprise depuis Cauterets par Caroline von Humboldt. Parmi un grand choix d'esquisses complémentaires, on ajoutera les croquis légendés : "*porteurs au repos à Cauterets*" (Fig. 11) et "*voyage au lac de Gaube*" (Fig. 12), où un personnage, debout à gauche, regarde le paysage, semble-t-il à l'aide d'une longue vue. Les porteurs au repos sont croqués dans d'autres attitudes (Fig. 13 et 14). Signalons un relevé à l'encre par Duperreux d'un "*bateau fait d'un tronc de sapin sur le lac de*

Gaube”, avec ses mesures de trois pieds par neuf pieds (Fig. 15) et un crayon “*cabane des pasteurs au bord du lac de Gaube*” (Fig. 16). Il existe d’autres sortes de porteurs qui accompagnent les excursionnistes, par exemple le porteur de malle, figuré assis avec son bâton de marche, habillé de façon sophistiquée avec chapeau, veste et foulard (Fig. 17).

La malle sert parfois à transporter de grands cahiers ou des portefeuilles de dessin que l’artiste utilise sur le motif. Le dessinateur assis sur un pliant, à l’abri d’un parasol, le pied posé sur un rocher, le cahier sur le genou (Fig. 18), est malheureusement anonyme. Serait-ce Gropius ? La relation du voyage des Humboldt parle peu de l’ami de la famille qui les accompagne : le graveur Christian Gropius qui joue le rôle de précepteur des enfants. Farinelli nous apprend qu’il fera plus tard une carrière diplomatique, sera consul général d’Autriche en Grèce et se disputera avec lord Byron. Cependant, il paraît plus vraisemblable que l’artiste dessinant soit Ramond, l’ami de Millin Duperreux.

Le baron Louis François Elisabeth Ramond de Carbonnières est né à Strasbourg en 1755 de père languedocien et de mère allemande. Il reçoit une solide instruction littéraire et scientifique. Il côtoie Goethe qui faisait des études à Strasbourg et s’imprègne de ses écrits. Secrétaire du cardinal de Rohan pendant six ans, il découvre les Pyrénées en 1787 lorsqu’il accompagne le cardinal en cure à Barèges. Il publie à Paris en 1789 des **Observations faites sur les Pyrénées**, rapidement traduites en anglais. Ses écrits sont accompagnés de dessins de paysages. Sous la Révolution, il revient à Barèges dès juillet 1792 pour se faire oublier du pouvoir central. Considéré comme suspect, il est emprisonné pendant sept mois à Tarbes. Sous le Directoire en 1796, il est nommé professeur d’histoire naturelle à L’Ecole Centrale de Tarbes jusqu’à sa fermeture en 1800. Il devient le spécialiste reconnu des Pyrénées centrales tant en botanique qu’en géologie. En 1797, il organise avec succès une expédition au Mont Perdu pour trancher un débat sur l’âge “primitif” de ses calcaires en fonction des fossiles trouvés ¹⁹. L’album dont nous étudions quelques dessins témoigne de la rencontre des Humboldt avec Millin Duperreux. Il serait étonnant que Wilhelm et Caroline, extrêmement curieux de sciences naturelles à l’exemple d’Alexander von Humboldt, n’aient pas lié connaissance avec l’autorité en la matière lors de leur passage dans les Hautes Pyrénées, de surcroît avec un ami proche de Duperreux. Les rochers et les gaves, qui impressionnent tant Caroline, sont rapidement croqués chez Duperreux, par exemple la “*cascade au bas du pont d’Espagne*” à Cauterets (Fig. 19), que l’on retrouve dans sa grande peinture *Le pont d’Espagne*, aujourd’hui conservée à l’Institut Courtauld de Londres.



Fig. 3

Alexandre Louis Robert Millin DUPERRÉUX (Paris 1764 - 1843)

"M. et Mme Humboldt à Caracas", octobre 1799

Mine de plomb sur papier vergé filigrané. H. 7,2 - L. 10,4 cm.

Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.127

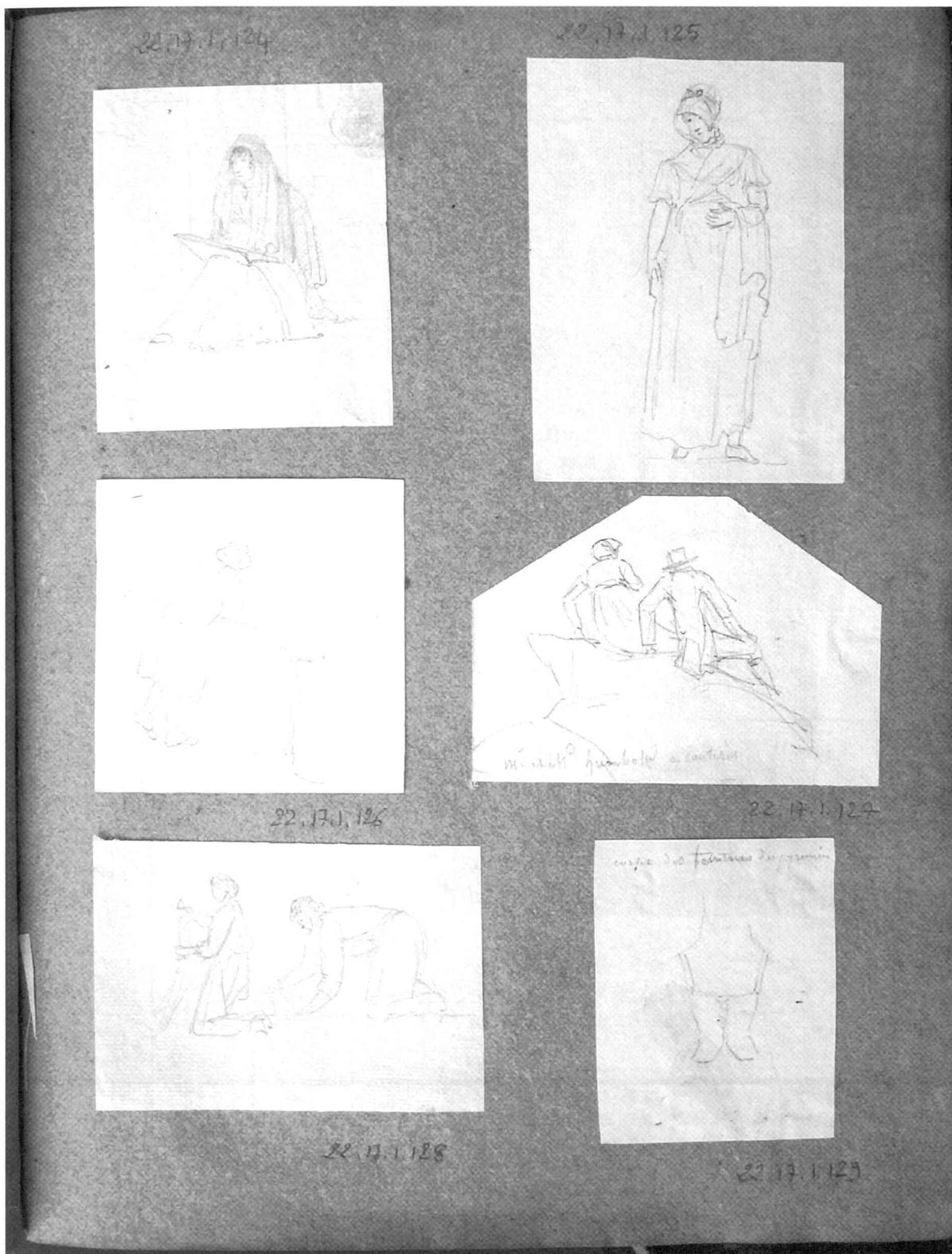


Fig. 4

Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)

Feuille d'album de papier grenu bleu où sont collés six dessins à la mine de plomb sur papier vergé filigrané (l'un sur papier fort).

Page H. 31,1 - L. 24,5 cm. Musée Basque, Album inv. N° 1922.017.0001, ancien N° 3749



48

Fig. 5
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
Portrait présumé de Caroline von Humboldt dessinant
Mine de plomb sur papier vergé filigrané. H. 8,5 - L. 7,5 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.124



Fig. 6
 Gottlieb Christian SCHICK (Stuttgart 1776 - 1812)
 Portrait de Caroline von Humboldt - Huile sur toile, vers 1804
 (Collection particulière)

De 1798 à 1802, Gottlieb Schick travaille à Paris dans l'atelier de Jacques Louis David. Wilhelm von Humboldt le reçoit souvent à son domicile parisien où il lui fait rencontrer Mme de Staël et Mme Récamier. Schick se rend ensuite à Rome où il retrouve la demeure hospitalière de Wilhelm von Humboldt, alors chargé d'affaires de Prusse dans la capitale romaine. Le portrait de Caroline est donné de la période romaine "vers 1804", en référence sans doute au drapé "à l'antique" du voile qui entoure la tête du modèle.

Voir : **La peinture allemande à l'époque du romantisme**, catalogue de l'exposition de l'Orangerie des Tuileries, RMN, Paris, 1976, p. 193.



Fig. 7

Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
Portrait présumé de Caroline von Humboldt en pied
Mine de plomb sur papier vergé filigrané avec marques, H. 10,5 - L. 8 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.125

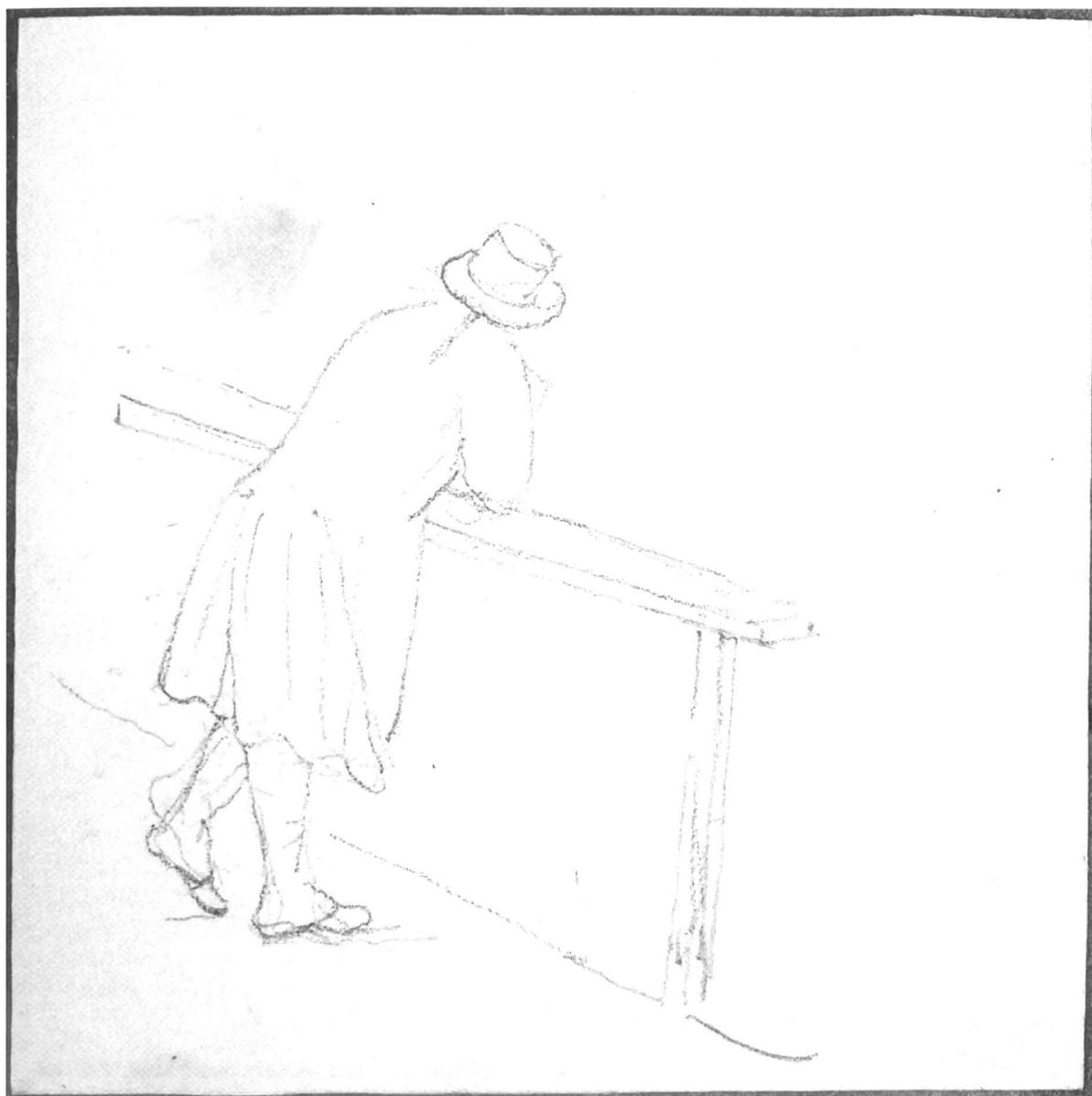
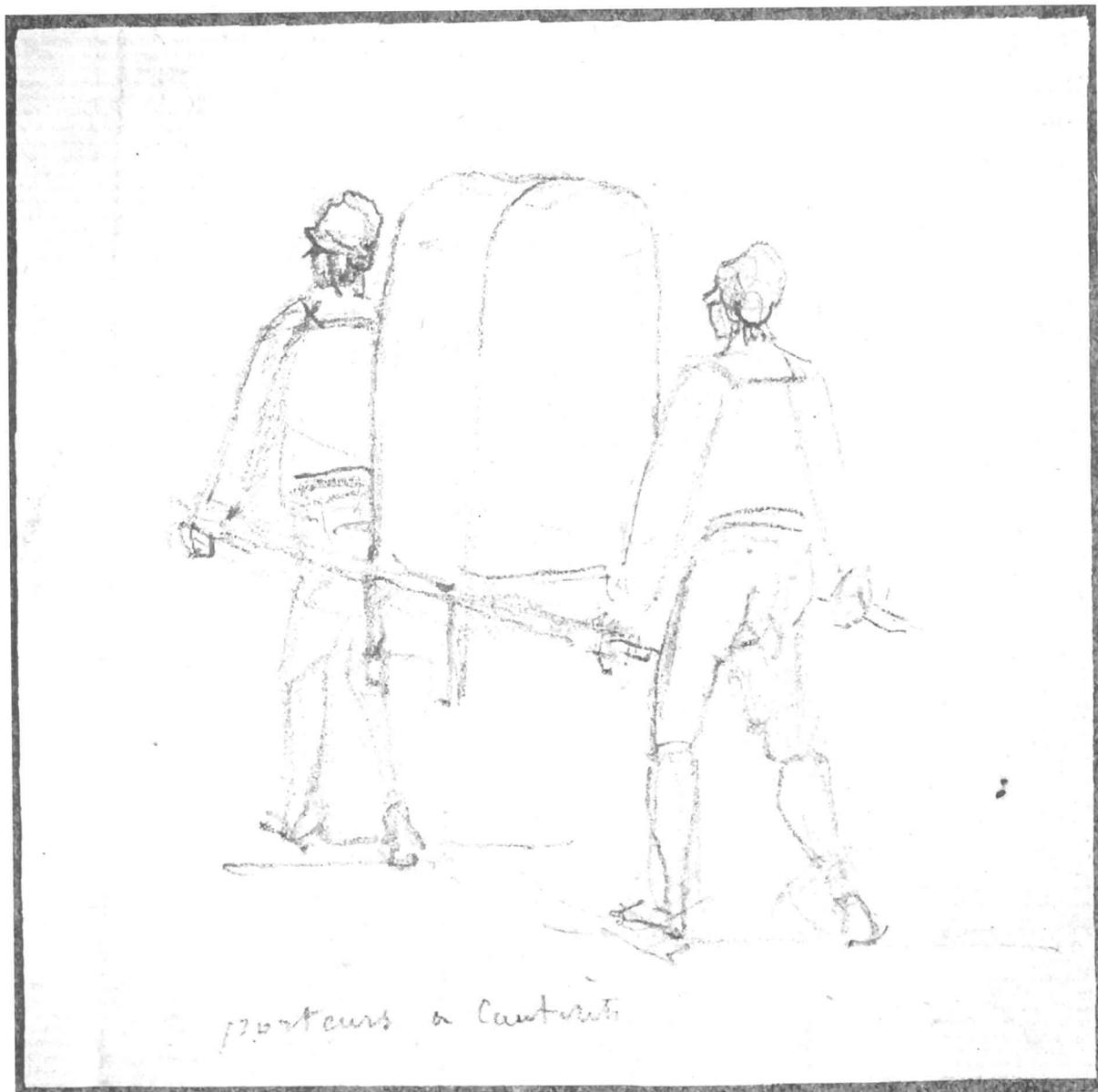


Fig. 8
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
Portrait présumé de Wilhelm von Humboldt appuyé à une rambarde
Mine de plomb sur papier fort, H. 7,8 - L. 7,9 cm.



52

Fig. 9
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
"Porteurs à Cauterets"
Mine de plomb sur papier vergé filigrané avec marque "V". H. 7,6 - L. 7,8 cm.
Musée Basque, inv. 1922.017.0001.81

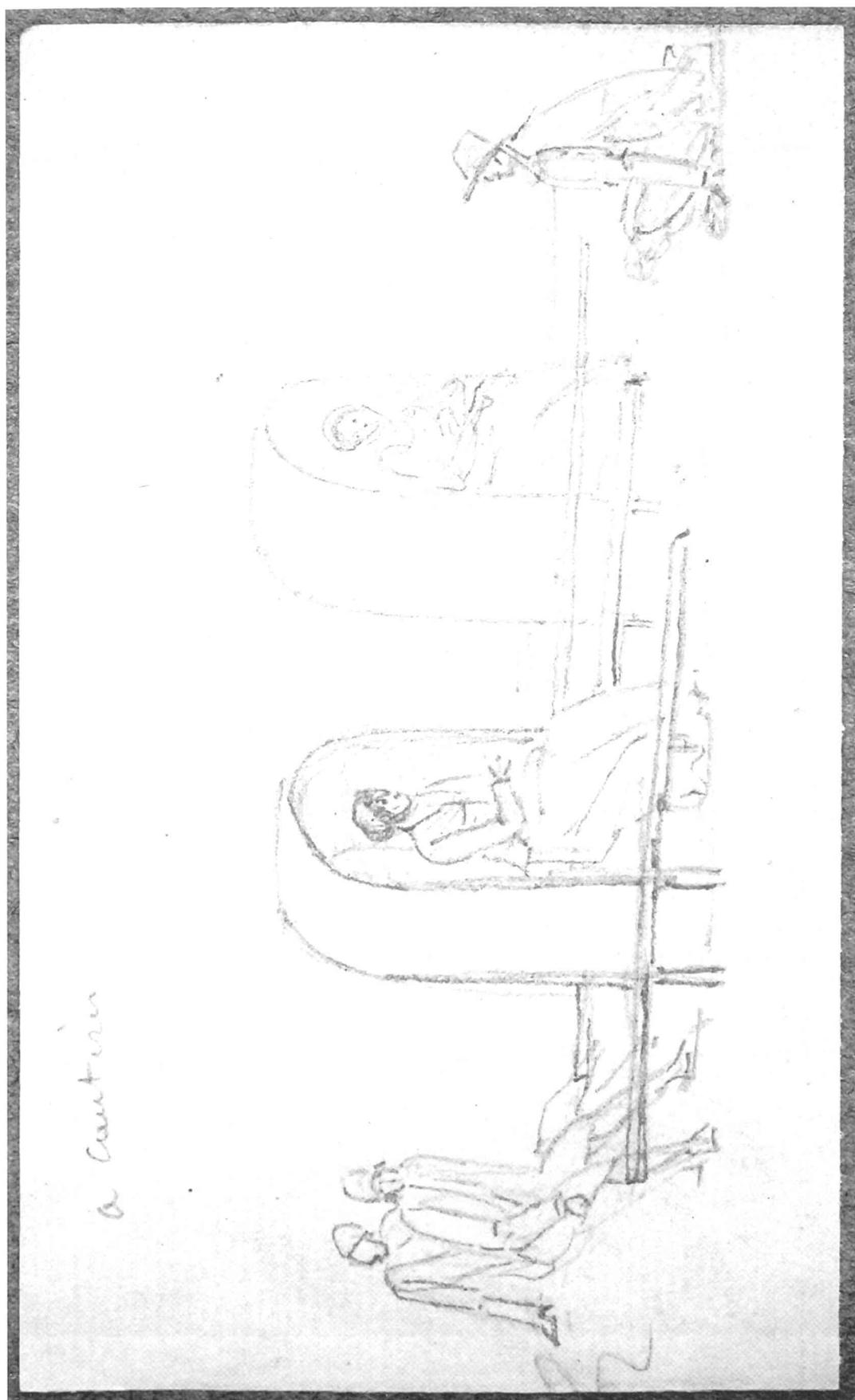


Fig. 10
 Alexandre Louis Robert Millin DUPERRÉUX (Paris 1764 - 1843)
 "À Cauterets"

Mine de plomb sur papier vergé filigrané. H. 6.3 - L. 10.4 cm.
 Musée Basque, inv. N. 1922.017.0001.103



Fig. 11

Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)

"Porteurs au repos à Cauterets"

Mine de plomb sur papier vergé filigrané avec marque "VA", H. 7,4 - L. 8,9 cm.

Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.54



Fig. 12
 Alexandre Louis Robert Millin DUPERRÉUX (Paris 1764 - 1843)
 "Voyage au lac de Gaube"
 Mine de plomb sur papier vergé filigrané. H. 8 - L. 13,1 cm.
 Musée Basque. inv. N° 1922.017.0001.52



Fig. 13
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
Porteur au repos
Mine de plomb sur papier vergé filigrané, H. 7,1 - L. 7,4 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.82



Fig. 14
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
Porteurs au repos
Mine de plomb sur papier vergé filigrané, H. 5,9 - L. 6,2 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.83

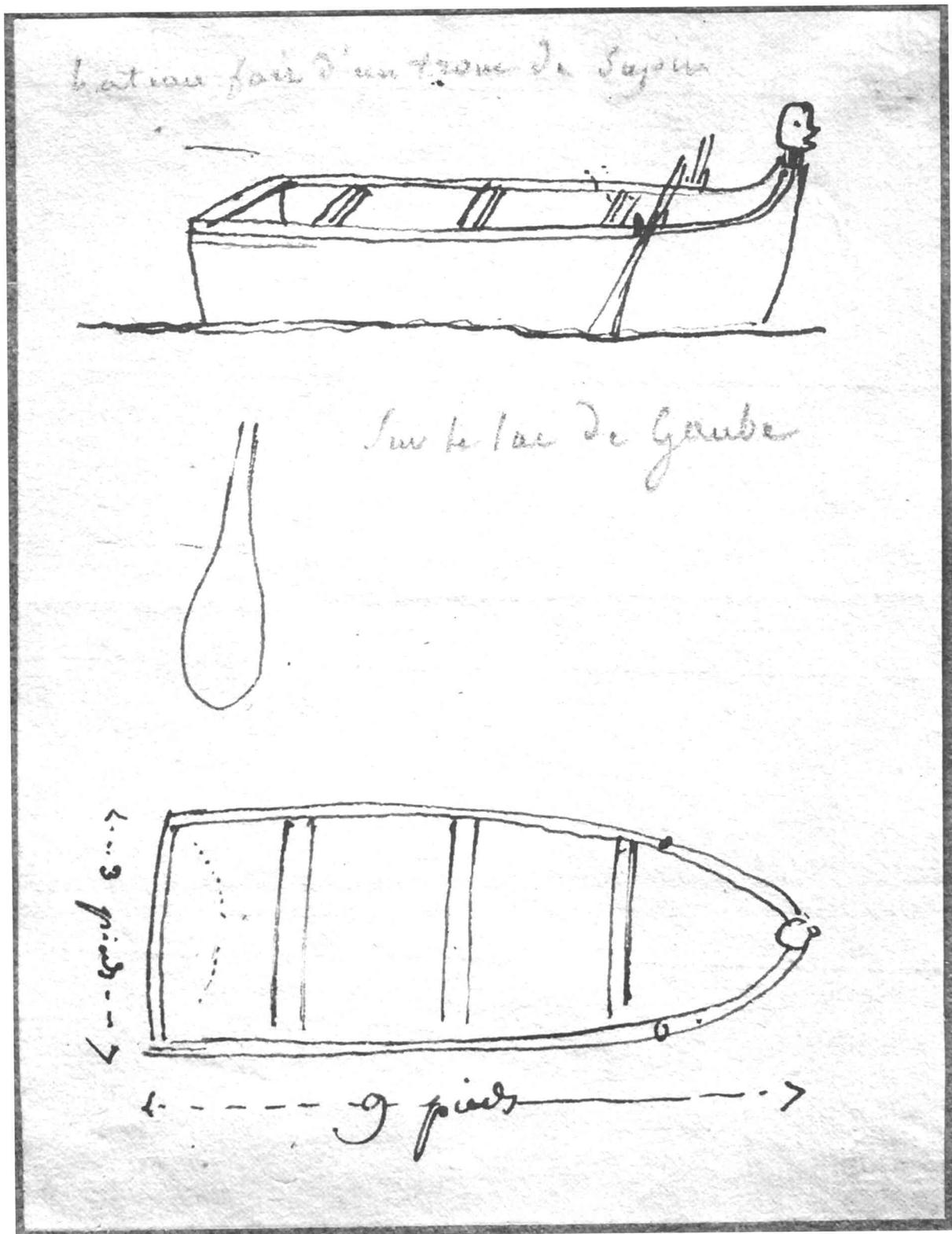


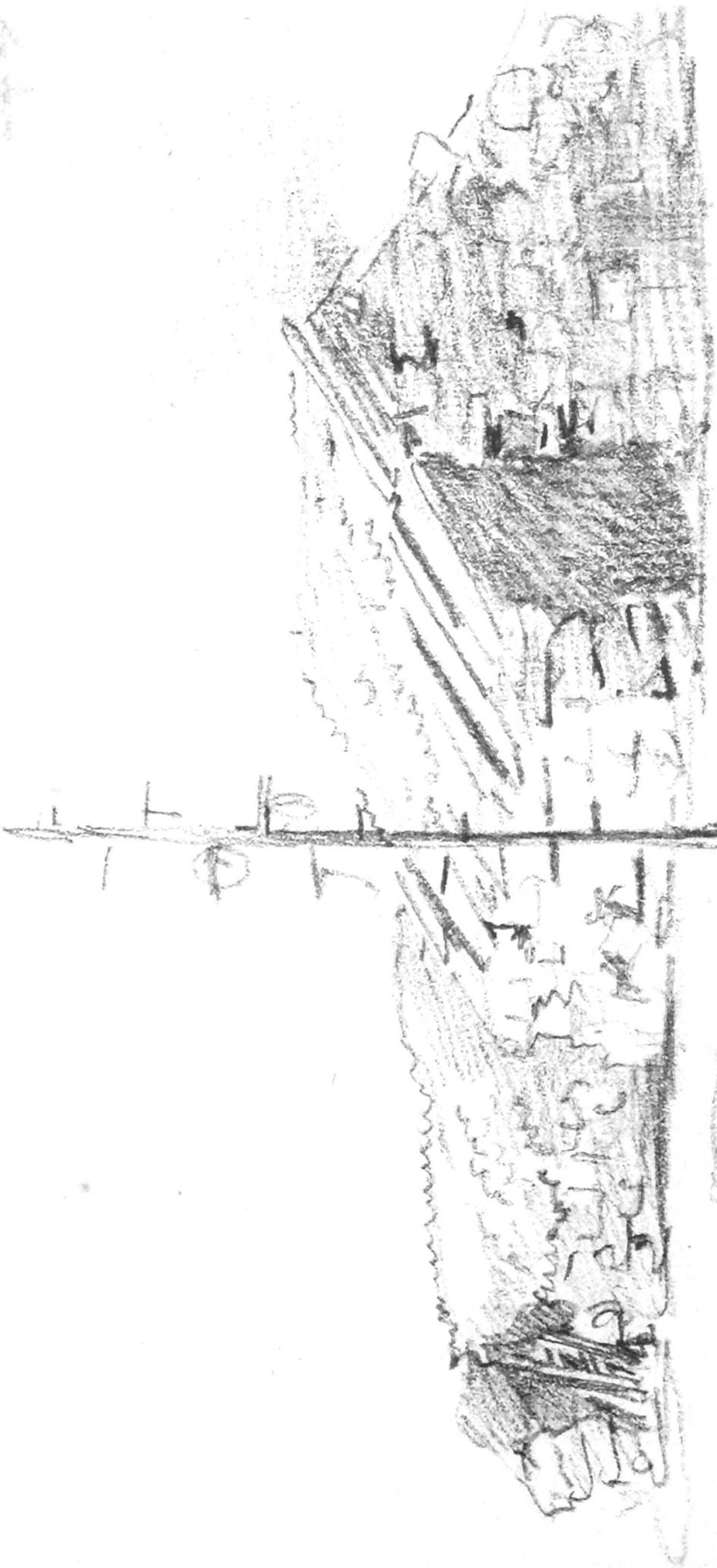
Fig. 15

Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)

"Bateau fait d'un tronc de sapin sur le lac de Gaube"

Mine de plomb et encre brune sur papier vergé filigrané, H. 10,5 - L. 8,1 cm.

Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.47



cabane des pasteurs au bord du lac de Gaube

Fig. 16
Alexandre Louis Robert Millin DUPERRÉUX (Paris 1764 - 1843)
"Cabane des pasteurs au bord du lac de Gaube"
Mine de plomb sur papier vergé filigrané. H. 8,5 - L. 14,6 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.264



60

Fig. 17
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
Porteur de malle
Mine de plomb sur papier vergé filigrané, H. 8,5 - L. 7,5 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.86

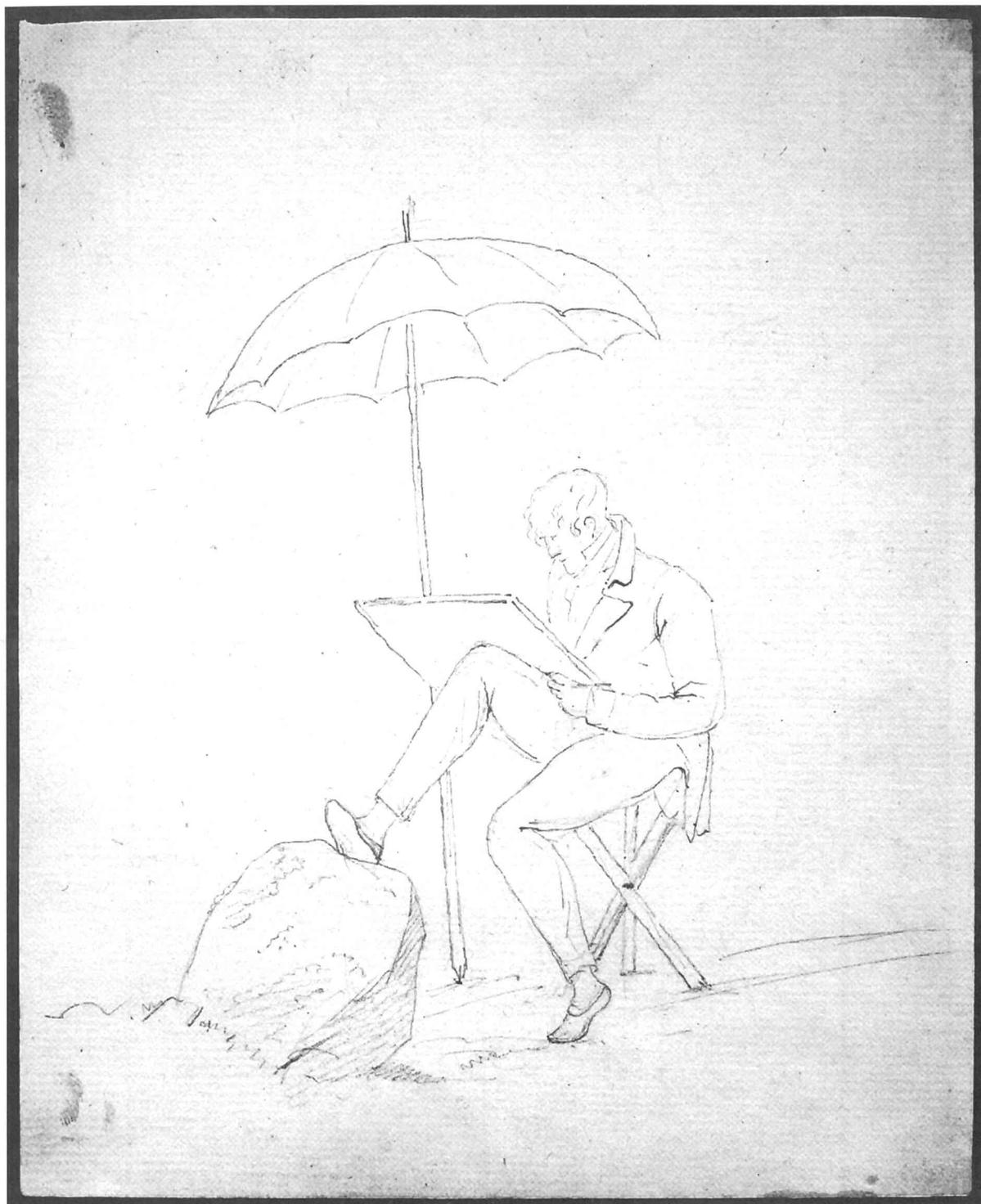


Fig. 18

Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)

Artiste dessinant

Mine de plomb sur papier vergé filigrané. H. 17,5 - L. 14,4 cm.

Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.43



Fig. 19
"Cascade au bas du Pont d'Espagne"
Mine de plomb et craie sur papier vergé filigrané. H. 15,2 - L. 20 cm.
Musée Basque. Inv. N° 1922.017.0001.265



Fig. 20
 Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
 "Paysannes à Cauterets"
 Mine de plomb sur papier vergé filigrané. H. 12,2 - L. 10,5 cm.
 Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.228

En revanche, les “*paysannes à Cauterets*” (Fig. 20) ne retiennent pas l’attention de Caroline von Humboldt dans ses lettres.

Parmi les autres croquis de l’album Duperreux, signalons de nombreux personnages occupés à dessiner, à lire ou à contempler le paysage, en solitaire (Fig. 21 et 22), en couple (Fig. 24) ou en groupe (Fig. 25). Cela suggère l’atmosphère décontractée des promenades en montagne. Par exemple, en juillet 1800, Duperreux réalise une série de dessins (collection particulière) relatant son excursion au pic du Midi de Bigorre, en compagnie de Ramond de Carbonnières, de Natalie de Laborde, duchesse de Mouchy, épouse momentanément divorcée de Charles de Noailles, et de leurs guides. Ramond est représenté en train de pique-niquer et d’expliquer le panorama à la duchesse, petite-fille du financier bayonnais récemment guillotiné Jean-Joseph de Laborde, assise et vue de dos. De même, lors du séjour d’Hortense de Beauharnais à Cauterets, l’été 1807, le docteur Labbat note le 9 juillet : “*M. Duperreux est arrivé ici depuis trois jours. La reine l’a fait venir pour travailler avec lui*”. Un auteur resté anonyme écrit : “*le 10 juillet, la reine de Hollande est venue visiter Duperreux et a dessiné elle-même. Elle s’est assise très familièrement et sans gêne ni prétention. Elle a dessiné et parlé des beautés de la nature*” ²⁰.

64

D’autres dessins montrent un personnage à béret ou calot, portant culottes, assis par terre, consultant un livre, à moins qu’il ne prépare un dessin sur un carnet (Fig. 26). Il est au pied d’un homme à chapeau, redingote et foulard, que l’on retrouve chevauchant un petit cheval sur un autre croquis, mais sans foulard cette fois (Fig. 27). Peut-on y voir la représentation de Gropius et de Wilhelm von Humboldt ? Le visage de Wilhelm nous échappe dans les esquisses de Duperreux. Nous l’avons vu représenté de dos lorsqu’une légende le nomme. Peut-être le croquis à mi-corps d’un homme vu de face, les bras croisés, et portant un chapeau du même type que celui du dessin légendé, serait bien le portrait de Humboldt (Fig. 28) ? On remarque un long nez droit caractéristique des portraits peints ou gravés du philologue. Serait-ce encore lui dans ce croquis d’un aristocrate allongé, appuyé sur son bras droit (Fig. 29) ?

Deux derniers dessins symbolisent le voyage des Humboldt. D’abord, un couple à cheval vu de dos (Fig. 30), avec l’homme au béret rappelant le précédent croquis du lecteur assis par terre (Fig. 26). Dans sa lettre du 1^{er} octobre à son père, Caroline von Humboldt écrit qu’avec son mari, elle ne descend pas de cheval depuis quatre jours et que ces chevaux du pays sont petits.

Le fameux moyen de transport de la région de Bayonne est représenté dans le

dessin intitulé “cacolet” (Fig. 31) où deux femmes sont assises de chaque côté de l’animal, une autre femme debout à leurs pieds étant probablement la cacoletière. Ce motif fera la fortune des illustrateurs romantiques de la Côte basque au XIXe siècle. Nous pouvons imaginer Caroline von Humboldt se rendant à Biarritz avec sa fille aînée sur un pareil attelage. Duperreux campe avec humour la “Biarrotte sur son cacolet” (Fig. 32).

D’autres croquis livrent des études de cacolet. L’un est dessiné sur une feuille volante (Inv. N° 1922.017.0002) qui était peut-être fixée sur l’une des pages de l’album portant l’ancien numéro 3749 (Inv. N° 1922.017.0001). En effet, trois pages de cet album ont visiblement perdu des dessins car leurs attaches subsistent. La feuille libre de papier vergé couleur tilleul (Fig. 33) porte une légende dont l’un des mots “cacolet”, est probablement de l’écriture de Duperreux. En revanche, deux mots basques, sans doute d’une autre écriture, ont été rajoutés au crayon : “axtola / artola”. Ces mots semblent une contraction fautive de *asto-kakola*, à une époque où l’orthographe basque n’était pas fixée, où l’on écrivait de façon phonétique. L’expression signifie le bât de l’âne ou le cacolet. Le dessin à la mine de plomb représente deux mules harnachées d’un cacolet. À gauche, la mule est vue de trois-quarts arrière, sans passagers ; et à droite, de trois-quarts face, avec deux femmes assises sur les sièges, un homme debout, à chapeau, veste, culotte et large ceinture à la basque (*gerriko* ou *zinta*), tenant les rênes de l’animal.

65

D’autres cacolets apparaissent dans un deuxième album de Duperreux, légué par le chanoine Dubarat. Il s’agit de l’ancien numéro 3747, maintenant coté 1922.017.0017, carnet de croquis qui contient aujourd’hui quarante-deux feuilles de papier vergé blanc reliées par une couverture cartonnée. De nombreuses autres feuilles ont été découpées et enlevées. L’étiquette imprimée, collée sur la deuxième de couverture, date des débuts de la Restauration, ce que confirme la mode des costumes dessinés sur les pages intérieures. Cependant, le mot “royal” biffé deux fois à l’encre aurait pu faire croire à un carnet révolutionnaire ! Le texte de l’étiquette est un catalogue savoureux de matériel d’artiste et d’écrivain :

“(AU) CHANT DE L’ALOUETTE, / Place du vieux Louvre, près l’Académie Royale. / NIODOT, Marchand Papetier des Académies Royales, tient en gros & en détail toutes sortes de papier pour le Dessin & l’Ecriture, Papier d’Hollande battu & lavé pour les Plans, Papier blanc, bleu, gris & jaune pour les Dessins, Papier Velin de toute grandeur ; Crayons, Compas, Porte-crayons, Encre de la Chine ; Crayons fins d’Angleterre en bois & autres ; Couleurs en boite anglaises, Couleurs en bâton

d'Angleterre & de France ; Encre de couleurs pour laver les Plans, Pastels fins en boîtes & en détail, Gomme élastique, Colle à bouche, Pinceaux fins à laver, de toutes grandeurs, Pastels fermes en bois & autres, Cartons encadrés pour dessiner de toutes grandeurs ; Entreprend de coller les Dessins de toutes façons ; Papier réglé pour la Musique de toutes façons ; Registres de comptes, réglés & non réglés de toutes grandeurs ; Boîtes pour les Bureaux de toutes sortes ; Ecrivoires de table, de poche, de valise, & autres ; Plumes d'Hollande de toutes qualités ; Cire d'Espagne de toute couleurs ; Ploirs & couteaux d'ivoire, Canifs, Grattoirs, Poinçons, Sandaracq ; Cartes à jouer trèsnes ; Poudre, Pommade, Raquettes, Volans ; Curedens à la Carmélite & autres ; Règles d'Ebène, & autres de toutes grandeurs ; Livres d'Enfans ; Encre double & luisante, & généralement tout ce qui concerne la Papeterie. / Messieurs les Académiciens trouveront toujours chez lui des Portefeuilles pour les Dessins de toute grandeur ; à juste prix, / A PARIS."

66 Les dessins à la mine de plomb sont exécutés directement sur les feuilles de l'album, au recto et au verso. De nombreuses annotations au crayon accompagnent les croquis. Une remarque rédigée à l'encre de Chine sur la deuxième page est de Victor Dubarat : *"Cette écriture semble être de Du Perreux ; les croquis sont en général de forme plus petite que ceux de ce peintre. V. D."* Les sujets représentés sont d'une grande variété : histoire médiévale avec Froissart et Jeanne d'Arc ; histoire de la Renaissance avec le buste de Henri II de Valois et des concerts champêtres, personnages contemporains de Duperreux avec, parmi d'autres sujets, croquis d'artiste à son chevalet ou prenant des notes sur un cahier. Enfin, plusieurs scènes populaires : berger et bergère des Pyrénées, attelages et charrettes, caravanes de mules chargées de ballots. Nous retiendrons seulement, en conclusion de cette étude, comme une promenade dans le piémont pyrénéen, le long de la vallée de l'Adour à l'aube du siècle du romantisme, le recto de la feuille inventoriée N° 1922.017.0017.12, laquelle ne porte pas de légende (Fig. 34). Nous y voyons deux groupes de voyageurs en cacolet et des promeneurs, esquissés sur la feuille "à l'italienne", formant des lignes descendantes vers la gauche, créant une oblique dynamique jusqu'à la rive d'une rivière où un batelier prend en charge deux passagers...

Nous ne discutons pas ici de la qualité graphique des dessins de Duperreux. Remarquons seulement une assez grande inégalité plastique entre les différents dessins. Certains démontrent une volonté artistique affirmée, mais la plupart demeurent des notations utiles pour le travail en atelier. Le dessin fixe l'image, dans le temps fugace, à destination de l'artiste et des générations d'amateurs. Il est

dédicacé à l'Avenir. En revanche, la correspondance épistolaire est d'ordre privé. Elle a besoin du coursier pour atteindre son but : rejoindre le seul destinataire pour qui le mot est écrit. En note de fin, pyrénéenne bien sûr, imaginons un instant les forts sentiments et les vives impressions des voyageurs Caroline et Wilhelm von Humboldt confiés à la diligence du "messenger à pied, porteur des lettres en Béarn", vu de face (Fig. 35) ou de dos (Fig. 36). ■

(*) La qualité des documents d'art graphique est inégale. Le public les découvre lors d'expositions temporaires qui permettent de faire connaître le fruit de l'étude approfondie d'une partie des collections. La nécessité de maintenir à l'abri de la lumière les œuvres sur papier pour leur conservation à long terme n'autorise que des expositions courtes. Le travail d'inventaire et d'étude est parfois rendu difficile par manque de documentation. Il aboutit à la numérisation de chaque pièce que le public pourra un jour prochain consulter sur ordinateur (actuellement plus de 10 000 sont numérisées).

Kalitatez ez dira berdinak. Jendeek behin-behineko erakusketetan ikusten dituzte. Argitik begiratu behar baitira paperean egin obrak, erakusketa horiek epe laburrekoak dira. Zerrendatze eta aztertze lana nekea da, zenbait aldiz, dokumentazio-ezagatik. Laster, pieza bakotxa, numerizatua, ikusten ahalko du edozeinek bere ordenagailuan (10.000 baino gehiago bada oraikotz numerizaturik).



Fig. 21
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
Dessinateur assis
Mine de plomb sur papier vergé filigrané, H. 17,3 - L. 10,7 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.293

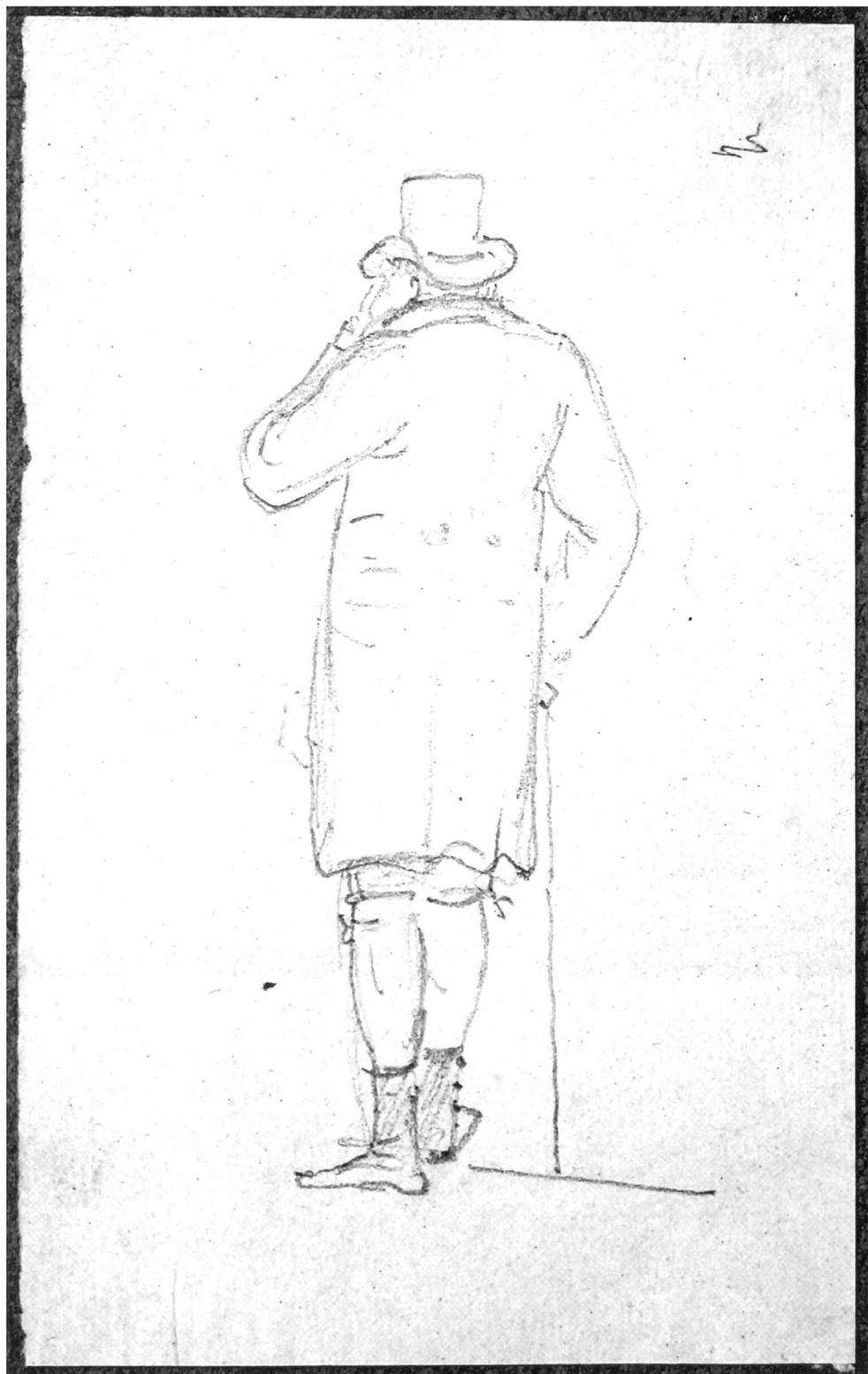


Fig. 22
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
Monsieur regardant à la jumelle
Mine de plomb sur papier vergé filigrané, H. 11,7 - L. 7,3 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.258



Fig. 23
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
Dame assise dessinant
Mine de plomb sur papier vergé filigrané, h. 11,3 - L. 12,7 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.370



Fig. 24
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764b - 1843)
Couple dessinant
Mine de plomb sur papier vergé filigrané, H. 10,3 - L. 13 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.255



72

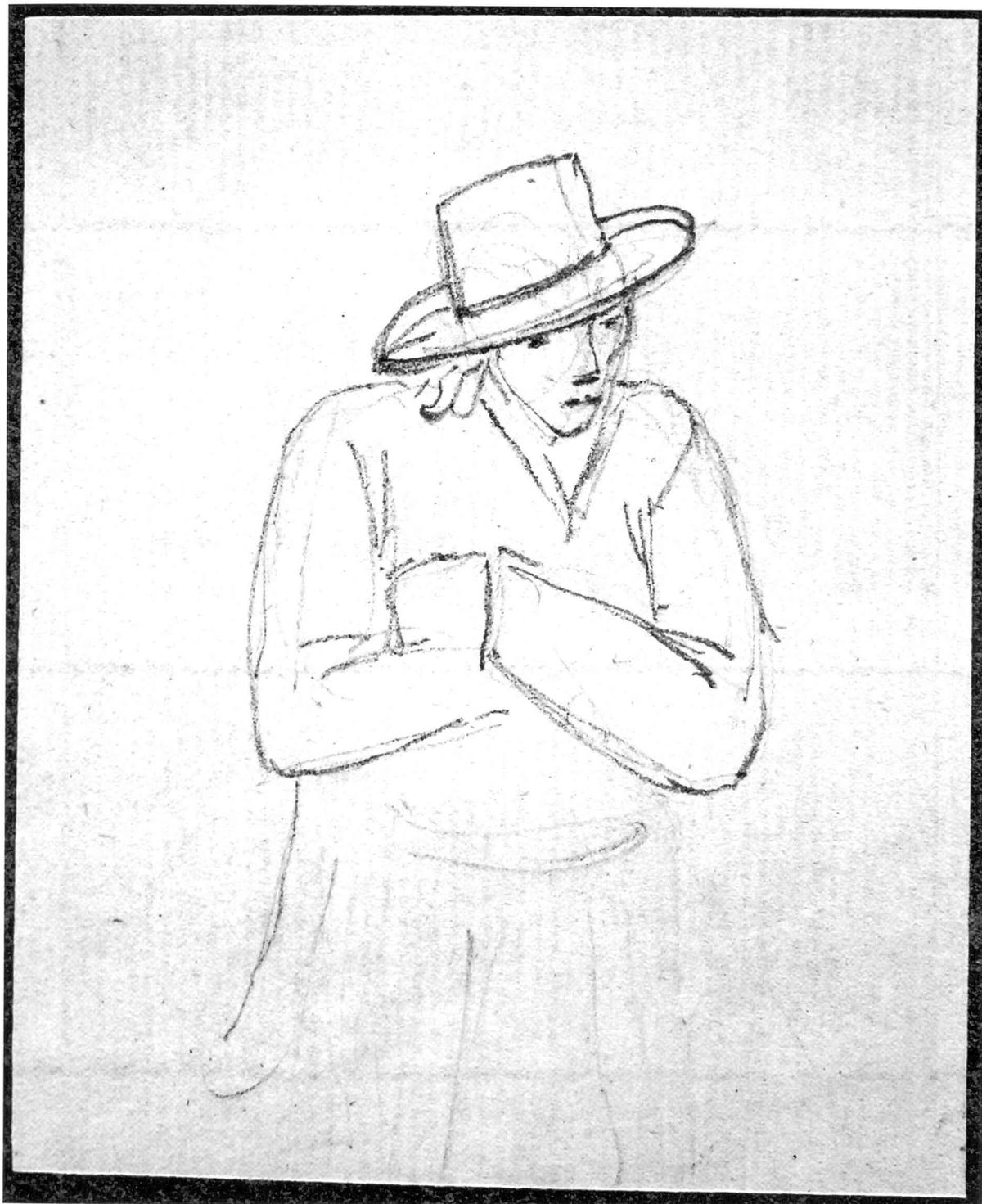
Fig.25
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
Excursionnistes au repos (lecture et contemplation)
Pierre noire et craie sur papier vergé teinté beige. H. 9,3 - L. 10,3 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.361



Fig. 26
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
Excursionnistes au repos (la lecture)
Mine de plomb sur papier vergé filigrané, H. 7,9 - L. 6,5 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.119



Fig. 27
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
Excursionniste à cheval
Mine de plomb sur papier vergé filigrané, H. 6,8 - L. 5,2 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.120



75

Fig. 28
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
Portrait présumé de Wilhelm von Humboldt à mi-corps
Mine de plomb sur papier vergé filigrané, H. 7,1 - L. 5,9 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.117



Fig. 29

Alexandre Louis Robert Millin DUPERRÉUX (Paris 1764 - 1843)

Portrait présumé de Wilhelm von Humboldt allongé

Mine de plomb sur papier vergé filigrané. H. 7.2 - L. 9.3 cm.

Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.84



Fig. 30
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
Couple d'excursionnistes à cheval
Mine de plomb sur papier vergé filigrané, H. 7.9 - L. 5.4 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.91



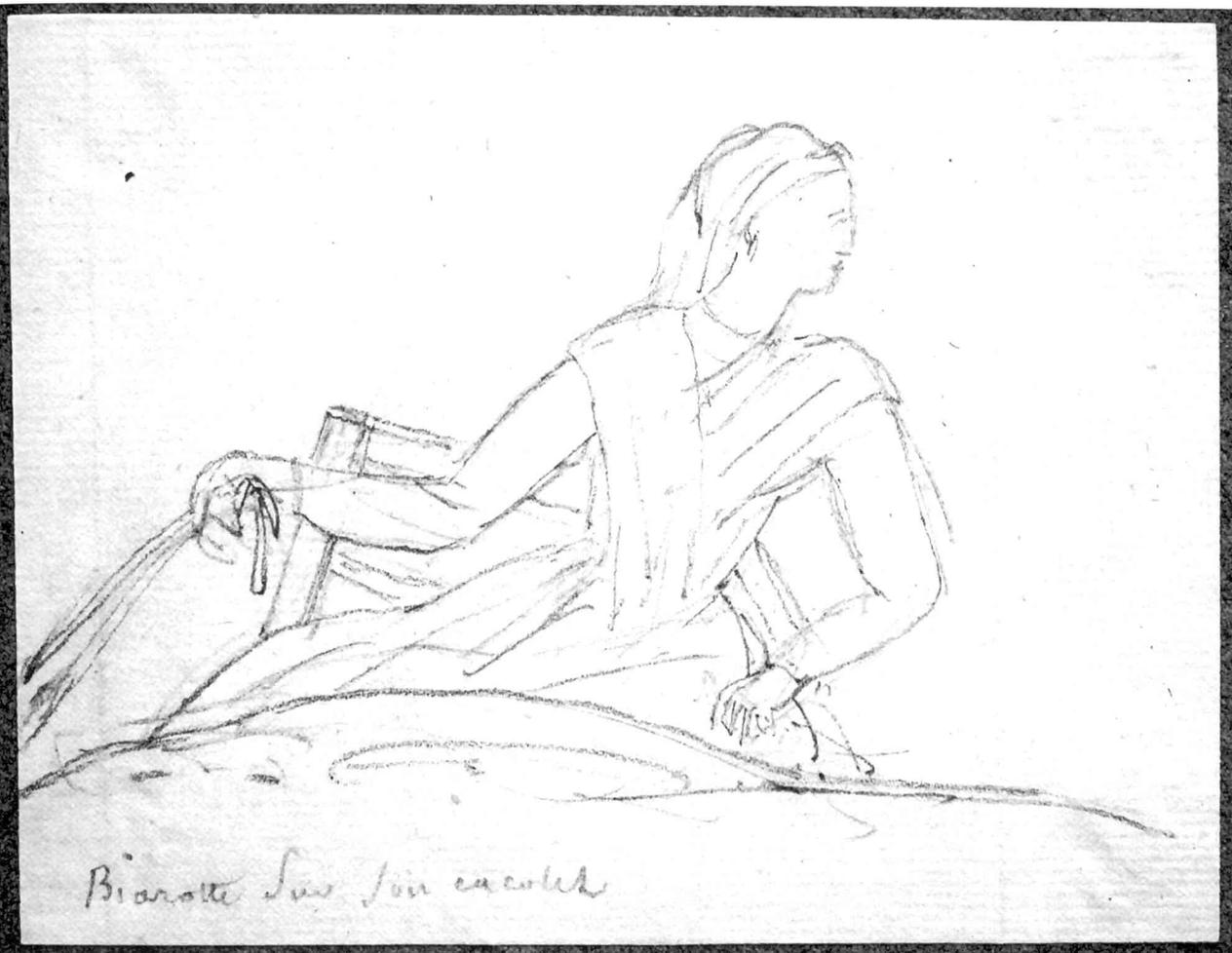
Fig. 31

Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)

"Cacolet"

Mine de plomb sur papier vergé filigrané, H. 7,5 - L. 8,6 cm.

Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.14



79

Fig. 32
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
"Biarrotte sur son cacolet"
Mine de plomb sur papier vergé filigrané. H. 8 - L. 10,4 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.123

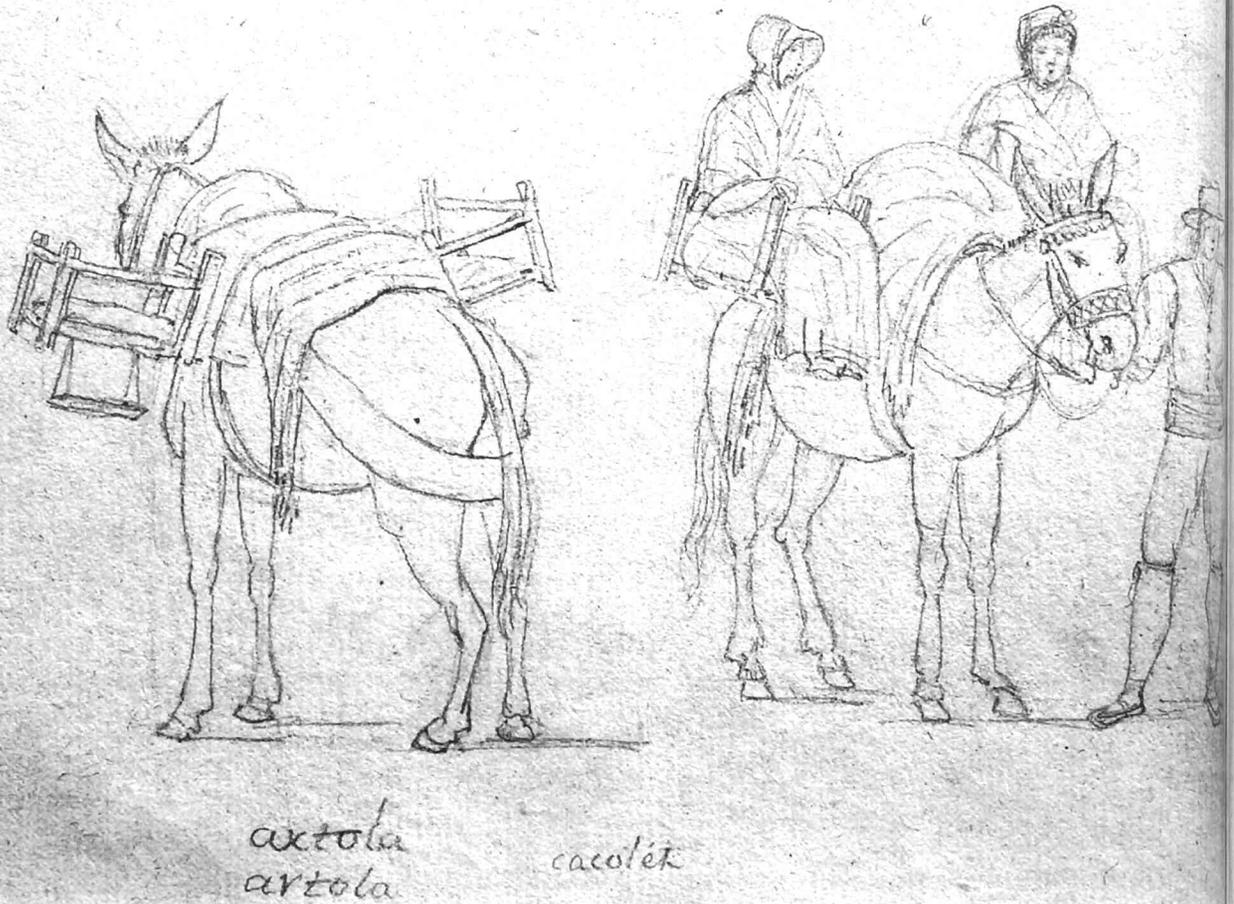


Fig. 33

Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764-1843)

"Cacolek / axtola / artola"

Mine de plomb sur papier vergé teinté tilleul, H. 14,4 - L. 18,5 cm.

Musée Basque, inv. N° 1922.017.0002

Fig. 34

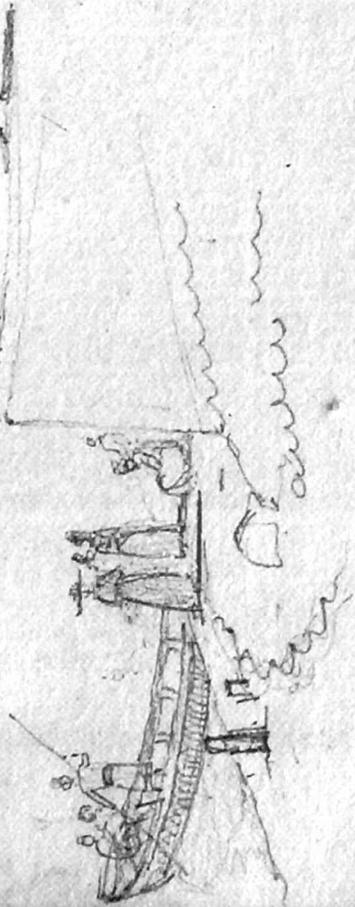
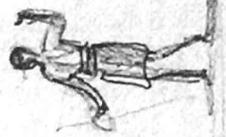
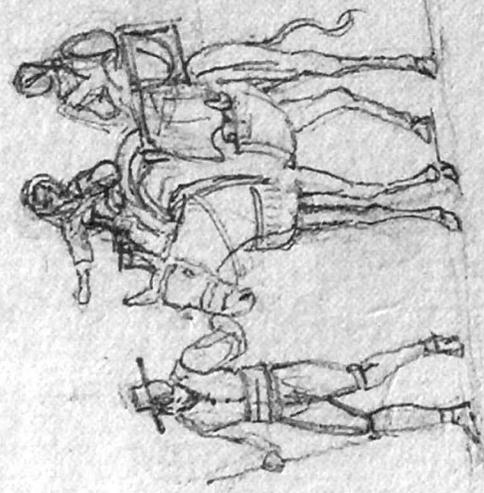
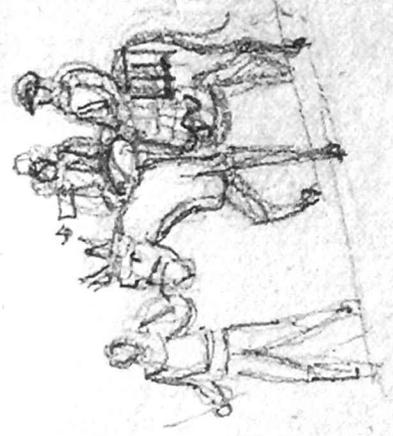
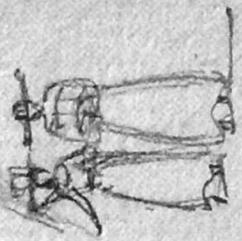
Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764-1843)

Sans titre

Mine de plomb sur papier vergé blanc

Feuille d'album, H. 13 - L. 19,9 cm.

Musée Basque, inv. N° 1922.017.0017.12



21.7.12



Fig. 35

Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
"Messager à pied porteur des lettres / en Béarn / violet foncé"
Mine de plomb sur papier vergé filigrané, H. 16,4 - L. 9,2 cm.
Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.250



Fig. 36
 Alexandre Louis Robert Millin DUPERREUX (Paris 1764 - 1843)
 "Messager porteur des lettres en Béarn / rouge / brun / brun"
 Mine de plomb sur papier vergé filigrané, H. 14,8 - L. 8,2 cm.
 Musée Basque, inv. N° 1922.017.0001.251

Notes

- 1 Jean-Pierre Thomas, "Alexandre Millin Du Perreux ou l'aurore de la peinture romantique dans les Pyrénées", in *Pyrénées*, N° 214, Lourdes, 2003, pp. 135 à 150 (illustrations). Marie-Claude Chaudonneret, *Fleury Richard et Pierre Révoil, La peinture troubadour*, Arthéna, Paris, 1980, pp. 23, 24, 29, 30, 34 n. 67, 40, 53, 74 cat. 23 (Bayard dans l'église d'Aincy), 78 cat. 32, 81 cat 39, 133 cat. 12 (Convalescence de Bayard).
- 2 Hélène Saule-Sorbé, *Pyrénées, voyage par les images*, Faucompret, Serres-Castets, 1993, pp. 38 à 40, 122
- 3 Les albums de dessins du Musée basque contiennent de nombreuses études préparatoires pour ces tableaux de Salon. Dans l'attente d'une publication, on consultera avec profit les ouvrages suivants : Sous la direction de Bernard Chevalier, *La reine Hortense, une femme artiste*, catalogue d'exposition de la Malmaison, RMN, Paris, 1993, pp. 65 et 67 n. 23 ; sous la direction d'Alain Pougetoux, *L'Impératrice et ses peintres*, Petit Journal d'exposition de la Malmaison, RMN, Paris, 2003, p. 9 ; Alain Pougetoux, *La collection de peintures de l'impératrice Joséphine, Notes et Documents*, RMN, Paris, 2003 ; Serge Grandjean, *Inventaire après décès de l'impératrice Joséphine à Malmaison*, RMN, Paris, 1964, p. 154 [f° 213, n° 1098 à 1101] ; Philippe Comte, *Catalogue des peintures du Musée des Beaux-Arts*, Pau, 1978, réédition 1993 ; sous la direction de Claude Menges et Isabelle Pébay-Clottes, *Château sur fond de paysage*, Pau, 1999, pp. 69, 144 cat. 19, 158 ; Pierre Caillau-Lamicq, "Henri IV et le château de Pau dans l'œuvre de Millin du Perreux", in *Bulletin de la Société des amis du château de Pau*, n° LXXII, 3^e trim. 1977, pp. 25-40.
- 4 Jacques Picard, "De Paris à Berlin par les Pyrénées, les voyages de la famille de Wilhelm von Humboldt", dans *Pyrénées*, n° 217, Lourdes, 2004, pp. 3 à 10 (illustrations).
- 5 Wilhelm von Humboldt, *Journal parisien (1797-1799)*, traduit de l'allemand par Elisabeth Beyer, Solin/Actes-Sud, Arles, 2001, 360 pages (la citation concernant Garat, pp. 47-48).
- 6 Jürgen Trabant, *Humboldt ou le sens du langage*, Philosophie et langage, Mardaga, Liège, 1992, 206 pages (voir pp. 32, 39, 145, 149). Le Musée basque possède en langue espagnole l'ouvrage sur les Basques : *Die Vasken*, de Wilhelm Freicher von Humboldt, traduit par Telesforo de Aranzadi, *Los Vascos, apuntaciones sobre un viaje por el pais vasco en primavera del ano 1801*, San Sebastian, 1975, 190 pages ; et par Miguel de Unamuno, *Los Vascos*, Bilbao, 1979, 234 pages, lequel cite la traduction en français fautive, selon lui, par M. A. Marrast de l'ouvrage de 1821, *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne*, Paris, 1866, 196 pages (citation p. VII). Le Musée basque possède un exemplaire original de la traduction de Marrast (Réserve 36).
- 7 Arturo Farinelli, *Guillaume de Humboldt et l'Espagne, avec une esquisse de Goethe et l'Espagne*, Turin, 1924, 366 pages.
- 8 *Ibidem*, p. 31
- 9 Hanno Beck et Peter Schoenwaldt, *Le dernier des grands, Alexander von Humboldt, contours d'un génie*, Bonn, 1999, 52 pages ill.
- 10 Justo Garate, *G. de Humboldt, estudio de sus trabajos sobre Vasconia*, Bilbao, 1933, 224 pages.

Notes (suite)

-
- 11 A. Stauffer, *Karoline von Humboldt in ihren Briefen an Alexander von Rennenkampf*, Berlin, 1904 ; A. von Sydow, *Wilhelm und Karoline von Humboldt in ihren Briefen*, six volumes de correspondance, les deux derniers parus à Berlin en 1907 et 1910.
- 12 Jacques Picard, *op. cit.*, pp. 8 à 10.
- 13 Henry Léon, *Histoire des Juifs de Bayonne*, Paris, 1893, p. 163.
- 14 Justo Garate, *op. cit.*, pp. 12 à 14.
- 15 Arturo Farinelli, *op. cit.*, p. 52.
- 16 *Ibidem*, pp. 57-58.
- 17 *Ibid.*, p. 52.
- 18 Jacques Picard, *op. cit.*, p. 9.
- 19 Hélène Saule Sorbé, *op. cit.*, pp. 34 à 38 ; Sous la direction d'André Lévy, *Le dictionnaire des Pyrénées*, Privat, Toulouse, 1999, pp. 678, 690-691 ; Curt Girdlestone, *Ramond (1755-1827), sa vie, son œuvre littéraire et politique*, éd. Minard, Paris, 1968, 584 pages.
- 20 Jean-Pierre Thomas, *op. cit.*, pp. 140 (note 6), 143.

RECTIFICATIF

Monsieur Michel DALBRET nous précise que le titre exact de l'œuvre qu'il a donnée au Musée Basque et de l'histoire de Bayonne le 16 septembre 1993 est :

**“ERROLANEN HENOTZA” (La mort de Roland)
et “ORREAGAKO GUDA” (La bataille de Roncevaux).**

Il s'agit de deux huiles sur toile marouflées sur deux panneaux montés sur un même châssis dont la tranche porte des multiples en quadrichromie. Cette œuvre de grande taille (H : 280 cm - L : 205 cm - P : 40 cm) est citée dans le livre d'or de l'année 1993 sous le numéro d'inventaire 93.53.1 (Bulletin du Musée Basque, 2^e semestre 1994, N° 138, p. 225) et encore citée dans l'article d'Olivier Ribeton, *“Hommage des artistes au nouveau Musée Basque”* (Bulletin du Musée Basque, 2^e semestre 2001, N° 158, p. 56) sous le titre erroné de *“Carnaval bas-navarrais”*. ■

OLIVIER RIBETON

Conservateur du Musée basque et de l'histoire de Bayonne



COMPTE RENDU DE LECTURE

JEAN-CLAUDE LARRONDE

Natalie Morel Borotra, 2003. L'opéra basque (1884-1937), "Et l'art basque descendit des montagnes", Editions Izpegi, Baigorri, 450 p. ; ISBN 2-909262-16-2.

Voici sans nul doute l'étude la plus complète et la plus fouillée sur l'opéra basque. Ce beau livre trouve sa source dans la thèse de doctorat ès-lettres (Histoire de la Musique - Musicologie) soutenue par l'auteur à l'Université de Paris IV-Sorbonne au mois d'avril 1992.

Professeur agrégé, Natalie Morel Borotra enseigne actuellement au Département de Musique de l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux III.

D'emblée, elle replace l'apparition du phénomène de l'opéra basque dans son contexte historique particulier : "Régionalisme et nationalisme, qui se développent au même moment, n'y seront pas étrangers, bien sûr, et le nationalisme biscayen, particulièrement, en fera même un instrument de propagande." (p. 12). C'est dire que le caractère politique est fondamental : "L'opéra basque est essentiellement un instrument politique, au sens large du terme, c'est à dire une lecture et une mise en scène de la société et de ses mythes, et un élément d'expression d'enjeux de pouvoirs." (p.12).

La première partie, "Opéra, nation, pays" entend resituer l'opéra basque dans le mouvement des opéras nationaux en Europe ; au XIX^e s., on peut parler d'un véritable mouvement européen des opéras nationaux, que ce soit en Italie, en Bohême, Russie, Pologne, Hongrie, Bulgarie, Lituanie, Géorgie ou dans les pays nordiques.

Le contexte politique et culturel du Pays Basque après la perte des derniers *Fueros* en 1876 est particulièrement bien analysé ; l'accent est mis sur la création des Revues d'Etudes Basques, sur le déroulement des *Fiestas Euskaras* et également sur la fondation des Orphéons dans les capitales basques.

Pour ce qui est des origines du phénomène, rien ne paraît décisif, ni l'œuvre

“sans lendemains” du Comte de Peñafiorida, *El Borracho Burlado* (Vergara, 1764), ni la pastorale souletine qui ne révèle que “quelques similitudes”, ni la zarzuela basque dont l'œuvre de Resurrección María de Azkue, *Vizcaitik Bizkaira* (1895) constitue une illustration. L'auteur en profite pour sortir de l'oubli un Basque d'adoption, le compositeur et folkloriste tourangeau Charles Bordes, “réellement amoureux du Pays Basque”, ayant le souci “d'authenticité” et “de vérité”.

La deuxième partie, “Les avatars de l'opéra basque” (pp. 113 à 287) constitue la partie essentielle ; elle traite de l'histoire de l'opéra basque.

Sa genèse doit être recherchée dans des œuvres représentées lors du Carnaval de Saint-Sébastien : c'est le cas de *Pudente* (1884 ; librettiste : Serafín Baroja Zor-noza ; compositeur : José Antonio Santesteban), le “premier opéra basque” et d'une biographie musicale : *Iparraguirre* (1889).

Mais c'est avec *Chanton Piperrri* (1889 ; Toribio Alzaga, Buenaventura Zapi-rain) que l'opéra *euskaldun* acquiert des prétentions de grand opéra historique ; les références aux Fueros, à l'euskera et à la devise de Sabino de Arana Goiri, le fondateur du nationalisme, “*Jaungoikua ta lege zarra*” sont explicites : “Que les Basques ne se déchirent plus lors de guerres ... mais s'unissent dans un Euskal Herri protégé par ses Fors et sa langue” (p. 141). L'accueil est enthousiaste.

Au tournant du siècle, plusieurs acteurs de la vie culturelle du Pays s'interrogent sur le devenir de l'opéra basque. Parmi eux, Francisco Gascue (dont le rôle important dans la politique et la culture n'a pas été jusqu'ici suffisamment exploré, croyons-nous) qui indique deux axes d'inspiration pour son librettiste : la vie de la ferme et du village d'une part, la légende d'autre part. Il faut résolument fuir l'agitation et la frivolité de la ville et chercher à la campagne ou près de la mer “la vision intense de l'atmosphère basque”.

Après que *Artzai Mutilla* (1900 ; Pello María Otaño ; Felix Ortiz San Pelayo) a été donné à Buenos Aires (l'opéra basque serait-il aussi un article d'exportation ?), Toribio Alzaga et Buenaventura Zapi-rain récidivent avec *Anboto* (Bilbao, 1909). La première décennie du XX^e siècle peut donc être considérée comme la “période où mûrit la volonté délibérée de créer un opéra propre à l'Eskual Herri, dont on cherche les formes et les moyens.” (p. 162).

Les années 1909 et 1910 sont celles de l'apogée de l'opéra basque ; celui-ci devient une vaste entreprise culturelle où collaborent aussi des chœurs de talent (*Orfeón Euskaria*, *Sociedad Coral de Bilbao*) et des artistes de renom (Aurelio Arteta pour les affiches, Eloy Garay pour les décors etc...)

Successivement, trois opéras de belle facture sont créés : *Maitena* (Etienne Decrept ; Charles Colin ; huit représentations en mai-juin 1909 à Bilbao, avec une affiche d'Aurelio Arteta) qui sera représenté dans les quatre capitales du Pays

Basque péninsulaire, en Iparralde, à Madrid et même au Teatro Principal de Mexico, le 31 juillet 1912 ; *Mendi-Mendiyan* (Bilbao, 1910 ; José Power/José Artola ; José María Usandizaga) qui obtient un énorme triomphe lors des représentations de Saint-Sébastien en avril 1911 : “Et l’art basque descendit des montagnes”, écrivit le chroniqueur de la revue *Eskualerriaren Alde* ; enfin *Mirentxu* (Bilbao, mai 1910 ; Alfredo de Echave ; Jesús Guridi) une “idylle basque au moulin”. Ignacio de Zubialde pouvait écrire : “Le pas [en avant] fait pendant cette saison est décisif. Nous avons maintenant un théâtre lyrique basque dont l’avenir est assuré, car il se trouve entre les mains de compositeurs jeunes pour la plupart et experts, de qui on peut tout espérer et qui donneront à la *Sociedad Coral de Bilbao* de nouvelles occasions de se couvrir de gloire.” (p. 200).

Mais on ne resta pas longtemps sur ces hauts sommets : “à la fin des années 1910, le théâtre lyrique euskarien commence à s’essouffler, et les créations vont se faire de plus en plus rares.” (p. 247).

La période suivante est dominée par la création de *Amaya*, le “triomphe de l’épopée nationale” (Bilbao ; José María Arroitia/José Arrue ; Jesús Guridi). Tous les ingrédients étaient réunis pour un immense succès (un Comité de soutien et de propagande : Comité Pro-*Amaya* ; un décorateur : Eloy Garay et un metteur en scène : José Power, qui avaient déjà amplement fait leurs preuves ; enfin, le fameux ténor Isidoro de Fagoaga). À propos de *Amaya* qui reconstitue un épisode de l’histoire nationale (création mythique du royaume de Navarre et édification du sanctuaire de San Miguel de Aralar), Alfredo de Echave parla dans *Hermes* en 1920 d’un “magnifique jaillissement d’art basque”. Les représentations de Gernika en 1922 connurent une colossale affluence et depuis, l’enthousiasme du public ne s’est pas démenti pour une œuvre considérée avec juste raison comme “la consécration de l’opéra basque”, le “sommet du théâtre lyrique en Euskal Herri” (p. 259), “une synthèse, mêlant avec maestria et majesté “l’essence basque” et la dimension universelle” (p. 260). Les représentations de Buenos Aires (Teatro Colón, 1930) et de Prague (Théâtre National, 1941) attestent de son rayonnement international cependant que se produisent certaines tentatives intéressées : “Les Madrilènes, de leur côté, annexent *Amaya* qui porte, à leurs yeux, le flambeau de l’art hispanique.” (p. 260).

Le tandem Etienne Decrept – Charles Colin produira encore (Saint-Jean-de-Luz, 1921) l’opéra *Semetchia*, entièrement interprété en euskera et inspiré de la Grande Guerre : “le librettiste a mis en avant son attachement politique et culturel à la France, dans l’optique d’un régionalisme très attentif à l’usage de l’euskera.” (p. 264).

Signalons pour mémoire *Yuana* (Bayonne, 1933, Jean Lamarque, Laurent Bos-

sières) et *Perkain*, “un pilotari à l’Opéra de Paris” (1934).

Dans sa troisième partie : “Authentiquement Basque”, Natalie Morel Boroetra analyse le contenu des œuvres et s’interroge : “Que recouvre cette “authenticité basque” revendiquée” ? Elle y étudie la place de l’euskera, part à la recherche de “l’âme basque” dans l’opéra (paysages euskariens, histoire (ré)inventée, types et psychologie “basques”, vocabulaire de la “basquitude”), envisage l’influence du chant traditionnel et de la musique populaire, “reflet du caractère national” : ne s’agit-il pas d’ “édifier l’opéra autochtone sur les traditions musicales du pays” ? (p. 358) et de “recréer l’art populaire” ? (p. 391).

En conclusion, l’auteur met en lumière le mouvement à double sens de l’opéra basque : le peuple a tout d’abord fourni le matériau de base, la matière première et a permis “à l’opéra de revêtir ce caractère basque recherché, légitimant ainsi la constitution d’un genre lyrique”. Et c’est ce genre lyrique nouveau qui a consacré “le caractère artistique supérieur” et a fait entrer ce qui n’était jusqu’alors qu’un chant populaire dans la “hiérarchie des objets culturels de la culture bourgeoise” (p. 399).

Une riche iconographie avec notamment les couvertures des livrets et les affiches de *Chanton Piperrri*, *Maitena*, *Mirentxu* et *Semetchia*, des annexes, un glossaire, une bibliographie, une discographie et un index des noms cités complètent utilement ce livre essentiel.

Durant les cinquante dernières années, peu de créations d’œuvres lyriques nouvelles à signaler, mais les reprises d’œuvres anciennes démontrent qu’un public existe et qu’il est enthousiaste. Si d’aventure s’ouvrait un nouvel âge d’or pour le théâtre lyrique basque, nous sommes persuadés que Natalie Morel Boroetra serait la plus capable de nous en montrer les caractéristiques, les traits permanents et son évolution. ■



COMPTE RENDU DE LECTURES

FRÉDÉRIC DUHART (*)

F. Xavier Medina (comp.), *Los otros vascos. Las migraciones vascas en el S. XX*, Madrid, Editorial Fundamentos (collection Ciencia), 1997, 236 p. ISBN: 84-245-0765-7

Cette belle compilation sur les migrations basques peut apparaître ancienne, six ans se sont écoulés depuis sa parution, mais comme elle est entrée il y a peu dans la bibliothèque du musée, il me semble légitime et utile de lui consacrer un bref compte rendu. Elle présente, en effet, un réel intérêt pour tous ceux que les migrations basques, et plus généralement l'approche intelligente des phénomènes démographiques, passionnent.

Pour les spécialistes de ces domaines, dont le compilateur fait partie, l'ouvrage constitue un outil bien utile. Ils y retrouveront pour commencer la réunion en un seul volume des traductions en castillan de sept textes importants parus de 1979 à 1993, à savoir :

William A. Douglass, "Basque Immigrants: Contrasting Patterns of Adaptation in Argentina and the American West", *Currents in Anthropology: Essays in Honor of Sol Tax* (1979).

Monique Selim, "Quelques aspects de la migration basque féminine à Paris", *Ethnologie Française* (1980).

Jean-Philippe Mathy, "Comme un oiseau sur la branche... Emigration aux Etats-Unis et retour des Basques de Baïgorri (1945-1965)", dans C. Fohlen (éd.), *L'émigration française* (1985).

William A. Douglass, "Factors in the Formation of the New World Basque Emigrant Diaspora", dans J. Aguirreazkuenaga et A. Gracia-Sanz, *Evolución política (siglo XX) y los vascos y América, 2nd congrès mondial basque* (1988).

Kepa Fernández de Larrinoa, "The Western Basque Festival-a: Morfología eta Edukia Tradizioaren Asmaketan", *Cuadernos de Sección. Antropología-Etnografía. Eusko Ikaskuntza* (1991).

Jean-Philippe Mathy, "Du régionalisme à l'ethnicité : identité basque et migration aux Etats-Unis", dans P. Bidart (éd.), *Régions, Nations, Etats* (1991).

William A. Douglass, "Basques of North Queensland", dans R. Basurto (éd.), *Homenaje a Francisco de Abrisketa-Frantziko Abristeka'ri Omenaldia* (1993).

Ils y trouveront aussi autre chose : un texte original de F. Xavier Medina, "La inmigración vasca en la ciudad de Barcelona. Una aproximación desde la antropología urbana" (dont une partie est consacrée à la situation et aux fonctions de l'*euskara* chez les Basques de Barcelone) et un réel effort problématique, qui fait de l'unité de l'ouvrage par delà les différentes contributions : la volonté d'une analyse comparative des différentes modalités des migrations basques, attentive à ses relations avec les identités individuelles ou collectives, et capable de s'intégrer à une approche plus large du phénomène migratoire. Cet esprit traverse l'ouvrage depuis le prologue, rédigé par Mercedes Fernández-Martorell ("Circunstancias de las migraciones: noticias vascas"), jusqu'à la bibliographie finale, qui mérite quelques mots. Ses auteurs, F. Xavier Medina et Ricardo Sánchez, ne se sont pas contentés d'aligner près de cent cinquante titres de travaux choisis parmi ceux produits en espagnol, en anglais, en français ou en basque depuis les travaux de Pierre Lhande jusqu'à 1996; ils ont aussi exposé, initiative bien trop rare, le désir qui les animait au cours de leur sélection, en l'occurrence la volonté de réaliser un guide commode pour aborder la question des migrations basques au XX^e siècle. Cette bibliographie complète heureusement celles des divers articles (avec notamment dix-huit mentions de travaux publiés de 1993 à 1996) tandis que ces dernières permettent de retrouver d'autres œuvres concernant des aspects plus anciens des migrations basques. Elle garde donc toute sa pertinence, même si en six années, la bibliographie sur les migrations basques s'est enrichie, remarquons parmi de nombreux autres écrits, J. et M. Bieter (*An Enduring Legacy : The Story of Basques in Idaho*, Reno, University of Nevada Press, 2000), les nombreuses publications de William A. Douglass (ainsi "L'idée d'indépendance dans la diaspora basque", dans D. Laborde (éd.) *La question basque*, Paris, L'harmattan, 1998) ou, dans le champ de l'anthropologie urbaine, les travaux F. Xavier Medina (parmi lesquels, sa thèse *Vascos en Barcelona. Una aproximación al estudio de la etnicidad desde la antropología*, Université de Barcelone, 2000 et son savoureux article "Alimentación, etnicidad y migración. Ser vasco y Comer vasco en Cataluña.", dans M. Gracia Arnaiz (coord.), *Somos lo que comemos. Estudios de alimentación y cultura en España*, Barcelone, Ariel, 2002).

Pour un public plus large, notamment pour les étudiants de second cycle, cet ouvrage peut jouer le rôle d'un fort bon manuel, notamment par son souci de

définition, présent dès l'introduction, la clarté de ses textes, les considérations méthodologiques présentes dans les divers articles et, bien sûr, sa bibliographie. Les communications sont signées par des anthropologues et un sociologue, mais l'attention qu'ils portent à la chronologie et à la durée, font de cet ouvrage un vrai livre d'histoire, entendue au sens de réflexion problématisée sur un phénomène abordé dans son épaisseur temporelle. Si ce livre est fort utile à ceux qui s'intéressent à l'identité en général et à la "basquitude" en particulier, autant le dire pour leur faire gagner du temps, il décevra ceux qui considèrent l'aventure humaine par le petit bout de la lorgnette de leur histoire familiale ou du "haut de leurs remparts" : les quelques noms de famille évoqués dans cet ouvrage scientifique laisseront sans doute sur leur faim les amateurs d'arbres généalogiques. ■

Un grand livre sur la chocolaterie bayonnaise :

Susan J. Terrio, *Crafting the Culture and History of French Chocolate*, University of California Press, 2000, xiii et 313 p.

Beaucoup de travail reste à faire dans l'étude historique et anthropologique du chocolat en Pays basque. Néanmoins, il existe depuis quelques années un ouvrage fondamental, qui me semble fort injustement méconnu en terre bayonnaise : le beau travail de Susan J. Terrio, professeur associé de Français et d'Anthropologie à l'université de Georgetown et... académicienne du chocolat de Bayonne. Comme le souligne le jeu de mots du titre (*to craft* : fabriquer à la main, avec savoir-faire), c'est tout autant que le chocolat, l'artisanat chocolatier et ses pratiques qui sont au cœur de l'ouvrage. L'auteur a en effet réalisé une grande partie de son travail de terrain dans huit boutiques de la Côte basque (Bayonne, Biarritz et Saint-Jean-de-Luz) entre septembre 1990 et mai 1991, puis lors de courts séjours en octobre 1991, 1995, 1996 et 1998.

Découlent de ces observations boutiquières, des pages du plus grand intérêt sur le fonctionnement des maisons de chocolat bayonnaises (Chap. 5 : *What's in a Name ?* et Chap. 6 : *Our craft is beautiful...*), où la continuité de la maison, symbolisée par le maintien du nom de son fondateur et appuyée sur un "système d'héritage professionnel fondé sur le savoir-faire" et la répartition homme/femme du travail de l'atelier à la boutique sont abordées dans le détail. S. J. Terrio montre la construction d'une complexe identité professionnelle, qui se fonde à la fois sur les nécessités du travail du chocolat (l'indispensable savoir-faire) et sur des repré-

sentations traditionnelles de la société (les chocolatiers ont recours à un imaginaire de la famille quand ils évoquent la transmission des maisons). Elle révèle aussi comment se construit, s'accepte et s'intériorise une certaine image de soi : les femmes "naturalisent" le fait qu'elles travaillent dans la boutique par leurs propres discours sur le savoir-faire : elles ont un don inné pour cette fonction; alors que les hommes insistent sur le lent procès qui fait le chocolatier. S. J. Terrio s'appuie constamment sur ses propres observations et sur des récits de vie détaillés; ces derniers donnent une profondeur temporelle à l'ouvrage et en font une contribution importante à l'histoire sociale de Bayonne au XX^e siècle.

Pour ce qui est du chocolat local, S. J. Terrio propose une passionnante analyse des débuts (car depuis la fin des années 1990, les choses se sont amplifiées et complexifiées) de la patrimonialisation du chocolat à Bayonne ou, pour reprendre son expression, des "politiques de commémoration" (chap. 4 : *Unsettling Memories*). Elle étudie notamment l'écriture de l'histoire du chocolat local par les érudits bayonnais et les efforts de certains d'entre eux pour faire de leur ville "le berceau du chocolat en France". Son analyse porte aussi sur les actions des chocolatiers visant à construire l'image de leur profession et à authentifier leur production (concours des chocolatiers de la côte basque et chapitre de la confrérie des chocolatiers à Pau en 1991...). Ces pages aideront les amateurs de chocolat à mieux comprendre dans quoi s'enracinent vraiment les charmants panneaux qui leur apprennent à l'entrée de Bayonne, qu'ils pénètrent dans la première ville chocolatière de France ! S. J. Terrio a été elle-même rattrapée par ce désir dévorant d'authenticité et de mémoire des acteurs de la vie locale, en 1996, quand elle fut une des invités des conférences de l'année du chocolat ¹. Elle consacre un épilogue à cet évènement, dans lequel elle explique tous les questionnements et les appréhensions qui étaient les siens avant de se livrer à cet exercice toujours délicat de venir parler devant ceux qui constituent son objet d'étude; les auditeurs de sa conférence comprendront mieux en la lisant l'ambiance si particulière qui régnait dans la grande salle de l'hôtel de ville au cours de son intervention.

L'ouvrage de S. J. Terrio possède un autre grand intérêt pour les anthropologues qui connaissent bien Bayonne : il les invite à une réflexion sur leur propre pratique, au-delà de la stimulation de la réflexion méthodologique générale et du questionnement sur l'écriture de l'ethnologie que provoque la lecture du livre d'un autre chercheur. Car cet ouvrage écrit par une Américaine le place dans une proche position de l'Autre, de celui qui est étudié, en l'occurrence des artisans et des personnages qui ont pignon sur rue dans leur cité. Sa lecture génère, par exemple, une interrogation sur la pratique qui consiste à changer le nom des infor-

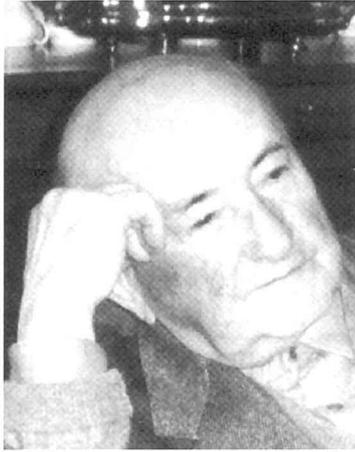
mateurs. En effet, S. J. Terrio a modifié la plupart des noms cités dans son ouvrage (à l'exception de ceux de personnalités très en vue comme R. Linxe), afin de protéger l'anonymat de ses interlocuteurs. Mais dès que l'ouvrage tombe dans les mains de quelqu'un qui connaît un tant soit peu la vie locale (en l'occurrence l'anthropologue "d'ici"), cette opération de déminage perd une grande partie de son intérêt car l'anonymat disparaît bien vite : Madame Rénaud, nièce de Georges Etchegaray redevient en un clin d'œil la très regrettée Colette Etchepare-Penaud, la maison Dalbaitz reprend, grâce à une photographie, le nom de Daranatz, etc. Tant qu'à dire sans dire, la sécheresse des initiales exactes aurait été sans doute plus efficace.

Il y a beaucoup d'autres choses dans le livre de S. J. Terrio qui aborde aussi des aspects nationaux et parisiens de l'évolution de l'artisanat chocolatier et du goût pour le chocolat. L'auteur présente en détail l'invention du savoir croquer le chocolat contemporain et l'action des "tastemakers", avant de se livrer dans son dernier chapitre (chap. 10 : *Chocolate as Self and Other*) à d'intéressantes réflexions sur la construction d'un imaginaire du chocolat et sur les relations que celui-ci entretient avec une certaine idée de l'exotisme. Mais plus que de dresser un compte rendu général de cet ouvrage, ce que d'autres ont déjà fait ², j'ai préféré proposer ici une lecture au ras du sol, avec le parti pris d'un point de vue local, afin d'essayer de convaincre les amateurs de chocolat de Bayonne de croquer ce livre... pour en découvrir toutes les subtilités. ■

(*) EHESS/Paris et Institut Européen d'Histoire de l'Alimentation, Tours

Notes

- 1 Son texte et ceux des autres intervenants ont été publiés : *Chocolat Bayonne. Conférences de Bayonne*, Biarritz, J&D, 1997, 75 p.
- 2 Steven M. Zdatny, "Susan J. Terrio, *Crafting the Culture and History of French Chocolate...*", *Food and Foodways*, 10, 2002, p. 79-82.



In memoriam

JEAN ETCHEVERRY-AINCHART

JEAN-CLAUDE LARRONDE

A deux mois près, Jean Etcheverry-Ainchart n'a pu célébrer son 90^e anniversaire. Il s'est éteint le 28 novembre 2003 à son domicile de Saint-Etienne-de-Baigorry. Il a été inhumé le dimanche 30 novembre après une émouvante cérémonie religieuse où sa famille, ses nombreux amis mais aussi beaucoup d'habitants de la Vallée sont venus lui rendre un dernier hommage.

Quelle vie familiale et professionnelle bien remplie ! Quel engagement culturel et identitaire fort ! Quelle carrière politique exemplaire !

97

Après des études supérieures de droit à Paris, cette carrière politique commença à la fin de la seconde guerre mondiale (pendant laquelle il reçut la Croix de Guerre 1939-40 et fut prisonnier en Allemagne). Il fut élu adjoint au Maire de Baigorry en avril 1945 et le 21 octobre de la même année, député du département des Basses-Pyrénées. Elu sur la liste du Mouvement Républicain Populaire MRP (créé à Paris en novembre 1944), il porta fièrement en seconde position sur cette liste, l'étiquette de "candidat basque". Durant sept mois, il travailla à Paris au sein de la première Assemblée Constituante chargée de rédiger la Constitution de la IV^e République, assemblée dominée par une majorité de communistes et de socialistes. Le texte adopté par cette Assemblée et proposée au peuple par référendum fut repoussé en mai 1946. Jean Etcheverry-Ainchart durant cette période avait siégé sur les bancs de l'opposition et avait décrit dans l'hebdomadaire *Herria*, son travail de député.

Il eut alors l'immense mérite de présenter un projet de loi de statut d'Autonomie du Pays Basque dans la République Française, projet rédigé par Marc Légasse. Bien entendu, ce projet fut enterré par cette assemblée jacobine. Il ne se présenta

pas aux élections à la seconde Assemblée Constituante de juin 1946 : il entendait se consacrer à sa vie familiale et à sa charge de notaire de son village natal Baigorri, charge qui depuis trois siècles était dans sa famille.

De cette époque, datent aussi ses premières études historiques et juridiques dans des revues locales ¹; leur retentissement fit qu'on lui confia la co-présidence (avec Javier de Landaburu) de la Section XI (Droit) du VII^{ème} Congrès d'Etudes Basques organisé à Biarritz du 12 au 19 septembre 1948 par la Société Internationale d'Etudes Basques "Gernika" - SIEB. Il y présenta deux communications : "La Vallée de Baigorri et le Pays de Quint" et "Usages locaux relatifs à la conservation du bien familial dans le canton de Saint-Etienne-de-Baigorri" ². Il convient d'ajouter qu'au VIII^{ème} Congrès d'Etudes Basques (Bayonne, 1954), il présenta dans la Section Géographie humaine et Histoire, une communication sur "La Vallée de Baigorri sous la Révolution" ³.

La solide connaissance qu'avait Jean Etcheverry-Ainchart de l'histoire de la Navarre et de "sa" vallée de Baigorri se doublait d'une parfaite maîtrise juridique entretenue par la pratique notariale, des comportements des Basques face à la transmission juridique de la maison et des "arrangements de famille" ("garbitasunak"). Ne préfère-t-on pas toujours au Pays Basque, aux droits de l'individu, ceux de la famille ou de la collectivité ? ⁴

Les articles juridiques et historiques ne l'empêchèrent pas de mener une carrière politique qui se déroula essentiellement au Conseil Général du département dont il fut vice-président. Il fut élu conseiller général du canton de Baigorri en 1951 et réélu en 1958, 1964 et 1970. Il ne se représenta plus à partir de 1976.

En 1964, il se présenta aux élections cantonales avec l'étiquette du mouvement *abertzale* Enbata ; il n'en fut pas moins élu avec 94,73 % des suffrages exprimés (meilleur score obtenu à ce jour à une élection par un candidat *abertzale* ; record difficile à battre). Il avait participé en avril 1963 au Congrès fondateur du mouvement Enbata à Ixassou et y avait été élu membre du Conseil d'Administration, chargé des relations avec les élus. Aux élections législatives de mars 1967, il n'hésita pas à soutenir publiquement la candidature de la jeune Kristiane Etxalus, présentée par Enbata et qui venait de sortir quelques mois plus tôt de la prison de Pampelune.

D'idées démocrates chrétiennes, *abertzale* convaincu, Jean Etcheverry-Ainchart ne pouvait que se sentir proche de la doctrine politique du Parti Nationaliste

Basque d'outre-Bidassoa. Il signa en juillet 1981 avec ses amis Eugène Goyheneche et Ramuntxo Camblong l'éditorial du numéro 1 de la revue *Ager*, de tendance PNV et dont il fut le directeur de la publication jusqu'en juillet 1985. Dans cette revue, il écrivit plusieurs articles sur sa chère Navarre, participant ainsi au débat politique qui se termina par l'adoption de la loi d'Amélioration du Régime Foral de la Navarre du 10 août 1982.

Il reçut en janvier 1991 le prix "Trajectoire d'une vie", de la Fondation Sabino Arana. Pour cette occasion, il vint à Bilbao où il prononça en euskara un émouvant discours dans un théâtre du centre ville. Je le revois encore parlant des amis basques qui l'avaient influencé : le professeur René Lafon, les chanoines Pierre Lafitte et Pierre Narbaitz et l'historien Eugène Goyheneche, "ene adiskide berezia". ⁵

Homme d'une grande discrétion, il n'en fut pas moins un homme de convictions solides. C'était un démocrate, un humaniste qui toujours s'intéressa à la cause de l'euskara et de la culture basque.

Profondément catholique, profondément basque et profondément navarrais, il sut parfaitement concilier ces trois identités. ■

Notes

- 1 "Une vallée de Navarre au XVII^e-s : Baïgorry", *Eusko Jakintza*, 1947, I, p 613-643 ; 1948, II, p 65-98 ; p 209-228.
- 2 Les actes du VII^e Congrès d'Etudes Basques de 1948 doivent être publiés prochainement par les soins de la Société d'Etudes Basques Eusko Ikaskuntza. La deuxième communication a été déjà publiée dans le *Bulletin du Musée Basque* (1^{er} trimestre 1965, n° 27, p 25-30).
- 3 Les actes du VIII^{ème} Congrès d'Etudes Basques de 1954 doivent être publiés prochainement par les soins de la Société d'Etudes Basques Eusko Ikaskuntza. Cette communication a été déjà publiée dans le *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne* (1954, n°70, p 107-124 ; 1955, n° 71, p1 -10).
- 4 "Le comportement des Basques devant la loi" communication de Jean Etcheverry-Ainchart au Musée Basque de Bayonne, 12 mai 1973. Communication inédite. Voir aussi les articles publiés sur la question par son fils Jon Etcheverry-Ainchart, notaire à Saint-Jean-de-Luz : (avec Maite Lafourcade) "La transmission juridique de la maison basque", in *Etxea ou la maison basque*, Lauburu, [Hendaye, 1979], p 39-82 et "Les partages de famille de Basse-Navarre de la Révolution à la loi de 1971" in *La pratique actuelle du Droit Coutumier en Pays Basque*, Azpilcueta, Cuadernos de derecho/Eusko Ikaskuntza, Donostia, n° 13 (1998), p 103-116.
- 5 "Hommage à Jean Etcheverry-Ainchart", *Ager*, n° 174, 1^{er} février 1991, p 4.

SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE BASQUE

Adhésion et abonnement

Tarifs *France*

1. tarif réduit (étudiant ou chômeur) 9 €
2. tarif individuel 31 €
3. tarif duo (2 personnes à la même adresse) 39 €
4. membre bienfaiteur à partir de 76 €

Tarif *étranger* 32 €

Izenemaitea eta harpidetza

Salneurriak *Frantzia*

1. Salneurri murriztua (ixtudianta ala langabetua) 9 €
2. Bakarkako salneurria 31 €
3. Binakako salneurria (ber-helbideko bi kide) 39 €
4. Ongiegile-kidea 76 €tik goiti

kanporako salneurria 32 €



1336004

SOMMAIRE

- 3 L'ITINÉRAIRE D'ANTONIN :
ÉTUDE SUR LA LOCALISATION DES STATIONS
DE SUMMUS PYRENAEUS, IMUS PYRENAEUS
ET CARASA
- Louis de Buffières -
- 29 GUILLAUME ET CAROLINE DE HUMBOLDT PAR
ALEXANDRE MILLIN DUPERREUX
- Olivier Ribeton -
- 86 RECTIFICATIF - A PROPOS D'UNE ŒUVRE DONNÉE
AU MUSÉE BASQUE
- Olivier Ribeton -
- 87 COMPTE RENDU DE LECTURE
- Jean-Claude Larronde -
- 91 COMPTE RENDU DE LECTURES
- Frédéric Duhart -
- 97 *IN MEMORIAM* JEAN ETCHEVERRY-AINCHART
- Jean-Claude Larronde -

ISSN 11488395



9 771148 83